



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Vet. Fo. II A 811.



LES
MEMOIRES
DE
MADAME
DE
VILLENEMOURS.

Bf-292

203

1990

100

12

100

100-443887-100

L E S
MEMOIRES
D E
M A D A M E
L A
MARQUISE
D E

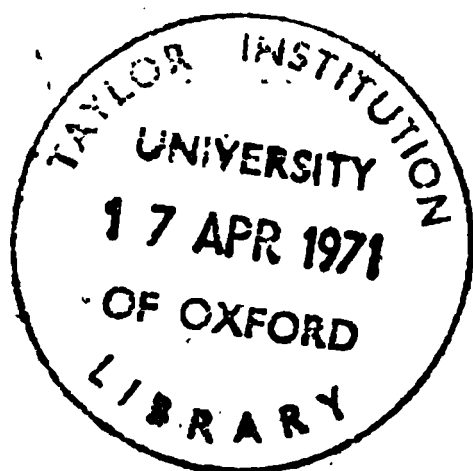
VILLENEMOURS,

*Ecrits par elle-même, & rédigés
par Madame*

D E M O U H Y.
PREMIERE PARTIE.



A L A H A T E,
Chez ANTOINE VAN DOLE,
Libr. à l'Enseigne de HUGO GROTIUS.
M. DCC. XLVII.





A S O N
ALTESSE ROYALE,
M A D A M E
L A
P R I N C E S S E
D' O R A N G E.

M A D A M E,

❀ ❀ ❀ A I G N E Z agréer
❀ ❀ ❀ D ❀ ❀ avec bonté l'hom-
❀ ❀ ❀ mage timide &
respectueux d'une jeune
* 2 Fem-

II *EPI TRE.*

Femme de Condition ,
qui brule du desir de plai-
re à VOTRE ALTESSE
ROYALE. Je sçavois,
avant que de partir de
Paris pour suivre mon
Mari en Hollande , que
les belles qualités du cœur
& de l'esprit , qui sem-
blent héréditaires à son
auguste Maison, la met-
toient à l'égal des plus
grandes Princesses de l'U-
nivers , & que Monsei-
gneur le PRINCE D'O-
RANGE, son auguste E-
poux, fait les délices de
fa

E P I T R E. IIJ

la Cour & de tous ceux
qui ont le bonheur
de l'approcher. Pénétrée
d'admiration au recit des
justes éloges que la Re-
nommée publie des Vertus
de VOTRE ALTESSE
ROYALE, je n'ai pû me
refuser la douceur de lui
présenter les prémices de
mon foible génie. Heu-
reuse, si la pureté de l'in-
tention supplée à la mé-
diocrité du présent, & si
je puis, MADAME, rap-
porter en France le glo-
rieux avantage d'avoir

* 3. ob-

IV E P I T R E.

obtenu la précieuse permission de continuer à
Vous faire ma Cour, &
celle de me dire avec
la plus profonde soumission,

MADAME,

**De VOTRE ALTESSE
ROYALE**

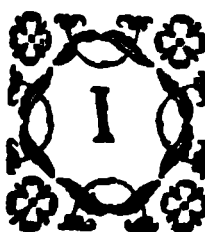
La très humble & très
obéissante Servante

DE MOUHY.

PRE-



PRÉFACE.

 *L est rare qu'une femme de vingt-deux ans s'amuse à écrire un Roman, sur-tout quand elle est assez jolie pour s'occuper d'agrémens plus vifs. Je ne prétends point, par ce début, insinuer que je suis aimable; je n'ai pour objet que de faire sentir que je ne suis pas dans l'usage de faire des Livres, que je tremble sur la manière dont celui-ci sera reçu, & que comme femme, j'ai besoin de beaucoup d'indulgence. Si je m'étois trouvée la maitresse de la destinée de cet Ouvrage, je ne me serois jamais mise dans le cas certainement de demander de pareilles graces. Sans hauteur, je connois*

VJ P R E F A C E.

les droits de mon sexe, & jusqu'ici je m'en suis prévalu; mais dépendante, autant par l'inclination que par le devoir, d'un Mari, il a fallu céder à ses instances. Il a vu mon Roman: soit bonté de sa part, soit hazard, il s'en est amusé. J'ai eu beau résister à son empressement pour qu'il vît le jour, il m'a répondu que je ne risquois rien, supposant plaisamment que s'il se trouve mauvais, on le lui attribuera, & au contraire que s'il plaît, il me fera bonneur, parce qu'alors on le croira véritablement de moi. Si cet Epoux, trop modeste, m'avoit laissé la liberté de répondre sérieusement à ce badinage, je lui aurois rendu ici la justice qu'il ne s'est jamais rendue, en apprenant au Public qu'il y a peu d'Ecrivains, dont le génie soit si aisé & aussi fécond. Jamais son imagination ne lui manque, il est toujours nouveau, & ne se repete jamais. Etonnée d'une si grande facilité, je n'ai pu résister à l'envie de juger, par ma propre
ex-

P R E F A C E. vij

expérience, si je pourrois, à son imitation, créer, ou pour mieux dire, supposer une Histoire; mais à peine ai-je eu mis la main à la plume, que j'ai compris que rien n'est plus difficile que d'écrire en ce genre. A chaque pas j'étois arrêtée, tantôt par la nature des événemens, un moment après, par la difficulté de les rendre vraisemblables & de les bien dénouer. Mon Mari faisoit une partie de cent soixante pages, pendant que j'arrangeois un fait; j'aurois dix fois quitté mon entreprise, sans le chagrin qu'il en auroit ressenti. D'ailleurs, pour m'engager à ne point l'abandonner, il me disoit tant de choses flatteuses sur les commencemens de mon Livre, que pour tâcher de répondre à l'opinion favorable qu'il sembloit en avoir, j'ai fait un effort surnaturel pour parvenir à l'achever.

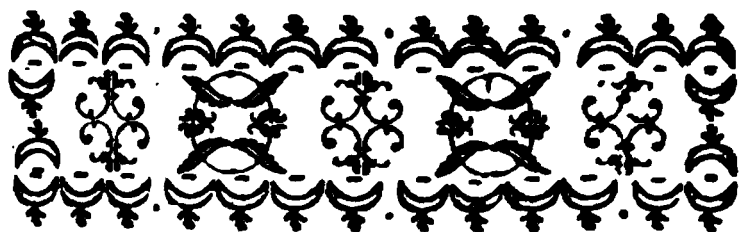
Je suis trop amie de la vérité, pour ne pas convenir de bonne foi que mon Mari a revu & corrigé

VIIJ P R E F A C E.

mon Livre. Je lui en ai sçu un gré infini, parce qu'il ne s'est jamais donné cette peine pour les siens. J'avoüerai encore qu'il a par-ci par-là jetté des éteincelles de son imagination, sans marquer les endroits; le Public, qui la connoît, les remarquera bien. Il n'est pas douteux que ces bluettes ne fassent un bon effet, & ne donnent du relief à la simplicité des faits, lesquels dérivent plus du sentiment que des finesses de l'art.

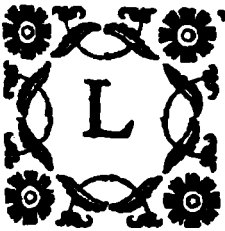


LES



LES
MEMOIRES
DE MADAME LA
MARQUISE
DE
VILLENEMOURS.

PREMIERE PARTIE.

 HISTOIRE de ceux
qui m'ont donné le
jour, a trop de rap-
port avec la mienne,
pour que je la passe
sous silence: elle renferme des
particularités qui donneront
plus de jour à ces Mémoires.

Part. I. A MON

2 LES MEMOIRES DE

MON Perc étoit fils d'un Gentilhomme Bourguignon , nommé le Marquis de Courval , Colonel d'un Régiment de Cavalerie. Il se maria à une Demoiselle de sa Province. Il n'eut de ce mariage que celui de qui je tiens la naissance ; il le mit de très bonne heure dans le Service. Le jeune de Courval donna bientôt des preuves de son courage , il se signala par des actions aussi surprenantes , que rares dans un homme de quatorze ans , & il s'acquit par-là l'estime & la considération de tout le Corps des Officiers. L'on ne parloit enfin que de sa bravoure , c'étoit un prodige , & l'on en faisoit autant de cas que de l'Officier le plus consommé. Cependant la Paix s'étant faite quelques années après , le Roi , à qui l'on fit un rapport fort avantageux d'une action où le jeune de Courval s'étoit conduit avec tant de pruden-

dence , qu'il rendit un service essentiel au Général , en arrachant aux Ennemis un Convoi qu'ils avoient enlevé , & qui fut le salut de l'Armée , Sa Majesté voulut le voir , pour que cette distinction portât la Noblesse à l'imiter.

CET illustre Monarque , qui se connoissoit si bien au vrai mérite , & qui se plaisoit à le récompenser , lui ordonna , lorsqu'il parut à ses yeux , de lui rendre compte lui-même de l'affaire où il s'étoit signalé , afin de juger sans doute par le détail si l'opinion , que le jeune homme avoit de lui-même , ne diminuoit point l'éclat de son action. Sa Majesté se trouva si satisfaite de la manière modeste & spirituelle dont il en parla , & si étonnée qu'à un âge si peu avancé il s'énonçât si habilement sur son métier , qu'elle se plut à lui faire de nouvelles questions , auxquelles il répondit avec la même

4 LES MEMOIRES DE

facilité. Enfin voulant lui donner des marques publiques de son contentement, le Roi lui ordonna de lui demander une grace, en daignant lui promettre qu'elle lui seroit accordée.

Mon Pere n'hésita point sur sa réponse. Après s'être jetté aux pieds de son Maître, il demanda la Croix de Saint Louis, en ajoutant qu'il ne s'en croyoit pas encore digne; mais en protestant qu'il s'attacheroit dans toutes les occasions à faire les derniers efforts pour faire honneur à cette grace. Les expressions dont il se servit pour qu'elle lui fût accordée, plurent autant que le reste. Le Roi fut étonné que le jeune Officier ne se fût borné qu'à cette faveur, & conçut une haute opinion de sa façon de penser. Après en avoir fait l'éloge devant plusieurs Généraux qui étoient présens, il le nomma sur le champ Che-
va-

MAD. DE VILLENEMOURS. §

valier de S. Louis , & deux jours après il lui fit l'honneur de le recevoir lui-même , en ajoutant à cette distinction une pension de deux mille Frans.

AUCUNE des Personnes, qui se trouverent présentes à ces marques de bonté, ne les desaprouverent ; l'envie même & la jalousie , si ordinaire contre ceux que le Prince remarque, se turent cette fois-là. Le Roi fut applaudi , & le jeune de Courval reçut des complimens de toute la Cour à ce sujet.

QUELQUE tems après cet événement, mon Pere se rendit dans sa Famille, où il fut, comme on le pense facilement, fort caressé. Huit jours s'étant passés , sans qu'il fût question d'autre chose que de la joye de son retour , & des faveurs qu'il avoit reçues à Paris, dont la Province étoit déjà instruite , le vieux Marquis son Pere, qui avoit des vûes sur son compte , lui fit dire un

6 LES MEMOIRES DE

matin qu'il avoit à lui parler. Lorsqu'il se fut rendu à cet ordre, le vieux Marquis fit retirer ses gens, & lui tint ce discours.

Vous sçavez, mon Fils, que je vous aime ; je veux bien ajouter que votre bonne conduite m'y engage de plus en plus. Vous avez signalé votre courage au service de votre Maître, vous n'avez fait dans cette occasion que ce que vous deviez comme sujet, & ce que vous vous deviez à vous-même comme Gentilhomme. Les bontés, dont le Roi vient de vous honorer, vous obligent à les mériter, & à soutenir jusqu'à la fin le parti du Service ; mais dans la situation où je me trouve, il convient que nous profitons des momens que la fin de la guerre nous donne, pour vous marier. Je suis d'un âge fort avancé, je n'ai que vous pour relever ma Famille, il seroit imprudent de laisser pas-

8 LES MEMOIRES DE

LE jeune de Courval remercia son Pere de ses bontés. Ensuite il l'assura que jusqu'alors son cœur n'avoit reçu aucune des impressions de l'amour. Il ajouta qu'il se feroit toujours un devoir d'exécuter ses ordres , & de se conformer au moindre de ses desirs. Le Marquis, aussi satisfait de cet aveu que de la docilité que son fils lui marquoit, lui apprit qu'il avoit jetté les yeux sur un parti qui lui conviendrait parfaitement , tant à cause de la naissance que du bien qu'il rencontroit. Il lui nomma Mademoiselle de Chassagne, fille du premier Président de la Province ; il l'assura qu'elle étoit très aimable , que tout le monde en disoit beaucoup de bien , & il l'exhorta de ne rien négliger pour le mettre en état d'en pouvoir faire la demande aussi-tôt, afin que rien ne retardât la conclusion d'une affaire qui lui sembloit beaucoup plus

tions , pour consommer une affaire qu'il avoit à cœur depuis long-tems. Pour cet effet , il voulut exécuter dès le même jour son projet : il fut trouver Mr. de Chassagne , & après les premiers complimens d'amitié , il lui demanda sa Fille en mariage pour son Fils. Le Président tint à honneur la proposition , il n'attendoit qu'une occasion favorable pour marier sa Fille , il avoit ses raisons pour s'en défaire , il fut charmé de celle qui se présentoit , & l'accepta avec les témoignages de l'amitié la plus tendre. Le jeune de Courval étoit Fils d'un Homme de Qualité , respecté , riche. En mettant à part les raisons qu'il avoit de marier sa Fille , il n'y avoit personne dans la ville qui à sa place n'eût souhaité une alliance aussi distinguée. Les deux Peres , prévenus de cette manière , arrêterent sur le champ le mariage , & convinrent d'en pres-
fer

MAD. DE VILLENEMOURS. 11

ser la célébration le plutôt qu'il seroit possible.

DES que le Marquis fut revenu chez lui , il fit appeller son Fils , & lui apprit la démarche qu'il venoit de faire en sa faveur , & la manière polie dont les propositions avoient été reçues.

APRÈS un entretien assez long sur les avantages de cette alliance que ce bon Pere lui fit encore valoir , il lui conseilla de ne pas manquer de rendre , dès le jour suivant , une visite à la Demoiselle. Mr. de Courval promit qu'il ne négligeroit aucune des attentions convenables pour plaire & pour prévenir en sa faveur.

LE lendemain Mr. de Courval se rendit chez Mr. de Chassagne. Il y avoit apparence que le Président s'attendoit à cette visite , il ne se trouva chez lui que sa famille , quoiqu'il fût assez dans l'usage de n'être jamais seul. Les poli-

MOIRES DE

ciproques, Mr. ouva la Demoiselle étoit; c'est-nable, mais il oint amoureux. rt bien de ce sen-s'en affligea pas; rit, & favoit que ait quelquefois

LE de Chassapas avec cette : rendit que trop érite de Mr. de ie là elle ne l'a- que timidement, nt pour lors au- approbation de démêla des qua-rsuaderent si po-l étoit digne de esse, qu'elle se ent à ses pré-tte Demoiselle tion vive, im-caractère ne lui d'aimer, ou de l'on verra bien-tôt

MAD. DE VILLENEMOURS. 13

tôt que son cœur n'ignoroit pas l'un & l'autre de ces sentimens.

APRÈS les premiers complimens, le Président donna un coup d'œil au Marquis, & sous prétexte de lui faire voir des tableaux, il le fit passer dans un autre appartement. Le prétexte fut compris, il convenoit que les jeunes gens fissent connoissance. Mon Père s'acquita de cette entrevue en homme galant, & qui a de l'usage du Monde; mais les douceurs, qu'il se trouvoit obligé de débiter, n'avoient pas ce ton qui touche, & ce je ne sais quoi qui persuade qu'on ne peut prendre que lorsqu'on est véritablement amoureux. Il étoit bien éloigné de sentir pour Mademoiselle Chassagne ce qu'elle ressentoit pour lui : l'amour n'étoit que d'un côté, c'est tout dire. Ce n'étoit pas assez pour rendre cette conférence aussi intéressante qu'elle l'eût

14 LES MEMOIRES DE

l'eût été, si la sympathie y eût présidé.

MADemoiselle de Chafagne avoit les yeux trop ouverts sur son nouvel amant, & se connoissoit trop bien aux mouvemens que l'amour fait ressentir, pour ne pas soupçonner une partie de la vérité de ces choses. Elle craignit de n'avoir pas assez plû, & cette défiance ne lui fut pas favorable. Elle commença à craindre que les idées flatteuses, dont elle s'étoit trop tôt bercée, ne s'évanoûissent aussi vite qu'elles avoient été conçues : son amour propre souffrit de cette pensée, & lui rappella un souvenir fatal ; elle ne put s'empêcher d'en être troublée. Il fut heureux que la compagnie reparût pour la remettre ; une jolie femme n'est pas à son aise en pareil cas. Cependant personne ne s'aperçut de son inquiétude. Il fut question des apprêts du futur mariage, & il fut résolu qu'il seroit
cé-

célébré dans huit jours au plus tard.

Le vieux Marquis , qui desiroit avec une impatience extrême l'accomplissement de ce mariage , ne fut pas plutôt sorti de chez le Président de Chassagne , qu'il demanda à son Fils ce qu'il pensoit de la Demoiselle. Mr. de Courval lui répondit franchement qu'il la trouvoit aimable ; mais que ses charmes n'avoient fait aucune impression sur son cœur. Le Pere auroit bien désiré quelque chose de plus ; cet aveu sincère lui annonçoit beaucoup d'indifférence. Il s'en consola cependant par l'esperance que dans les visites suivantes il trouveroit Mademoiselle de Chassagne plus à son gré , & que les charmes d'une aussi jolie personne , que celle qui lui étoit destinée , l'ameneroit insensiblement au point où il le desiroit.

LA surveillance du jour qui avoit été marqué pour la consommation

16 LES MEMOIRES DE

tion de ce mariage , le vieux Marquis engagea son Fils à l'accompagner à l'Opera , où il alloit assez ordinairement. Les premières personnes qui s'offrirent à leurs yeux , lorsqu'ils furent placés , furent Mr. & Mademoiselle de Mazeville. Le vieux Marquis les connoissoit depuis long-tems , ils se firent les politesses qu'on se fait en pareille occasion. Après l'Opera , le Comte de Mazeville reprocha au Marquis de Courval qu'il l'avoit fort négligé , & que pour l'en punir , il vouloit qu'il vint dîner le lendemain chez lui avec son Fils ; la partie fut acceptée. Le jeune de Courval ne sortit pas de l'Opera comme il y étoit entré : la beauté de Mademoiselle de Mazeville avoit triomphé de son indifférence. Il n'avoit pas cessé de l'admirer pendant tout le tems du Spectacle & de soupírer à la vûe de tant de charmes ; aussi jamais rien de si beau ne s'étoit offert à ses yeux.

yeux. Mademoiselle de Maze-ville étoit grande & faite à charmer. Elle avoit l'air majestueux, les cheveux noirs, & le plus beau teint du monde; de grands yeux bleus, tendres & vifs à la fois donnoient à ses regards un je ne sçais quoi de séducteur dont il étoit bien difficile de se défendre. Son nez étoit fin & tourné à charmer; sa bouche adorable étoit ornée des plus belles dents du monde; le tour de son visage avoit des graces qu'on ne peut définir; le bras, la main, tout en un mot concouroit à la rendre parfaite. Que pourroit-on ajouter de plus? il étoit impossible de la voir sans l'aimer.

CEPENDANT tout ce précieux amas de perfections & de charmes n'étoit rien en comparaison de son esprit. Qu'elle douceur dans le caractère, quelle aisance dans les manières, quelle justesse dans le discours, quelle finesse dans la pen-

pensée, enfin quelle grace dans les expressions!

Ce fut avec une rapidité sans égale que l'amour s'empara du cœur de Mr. de Courval. Il oublia dans ces momens qu'il avoit pris des engagemens avec une personne pour laquelle il ne sentoit rien; mais sçait-on réfléchir quand on devient amoureux?

A la sortie de l'Opera, le vieux Marquis ordonna qu'on les conduisît chez Monsieur de Chafagne. Mademoiselle sa Fille s'aperçut dans le moment de l'air inquiet & rêveur de celui qu'on lui destinoit pour Epoux. Elle dissimula son trouble, mais elle ne put s'empêcher de lui en faire adroitement la guerre. Mon Pere répondit avec cet embarras, dont on n'est pas le maître lorsque l'on se sent coupable; ce fut en vain qu'après avoir fait réflexion à ce qu'on lui disoit, il voulut se remettre, & le réparer. La trop clair-voi-
an-

ante Fille du Président avoit conçu des soupçons, c'en étoit trop pour qu'elle pût reprendre sa tranquillité. Elle se tut, & pendant le cours de cette visite elle ne cessa de rêver. Après le départ du vieux Marquis & de son Fils, cette jeune personne fut s'enfermer dans sa chambre, où elle s'abandonna à ses inquiétudes & à ses réflexions. Elle voulut pénétrer vainement ce qui avoit pû donner lieu à l'indifférence de son amant, il lui fut impossible d'en trouver une cause qui lui parût valable. Elle crut ne devoir attribuer qu'à l'inconstance ordinaire des hommes le changement auquel elle n'avoit pas donné lieu, & qui lui paroissoit si peu naturel : soit vanité, soit aveuglement, elle ne soupçonna point quels en étoient les vrais motifs. Il y a des momens dans la vie, où, quelque esprit qu'on ait, on manque de lumière & de pénétration.

L'ON

20 LES MEMOIRES DE

L'ON imagine aisément que le jeune de Courval n'étoit pas dans un état plus tranquille. Quoique son goût pour Mademoiselle de Mazeville ne fût point encore à un certain point, il en étoit assez épris pour faire des réflexions sur la situation où il se trouvoit. Il passa la nuit dans une agitation qui lui déroba une partie de son repos : mais dans la confusion des idées qui l'accabloient tour à tour, le desir d'être à l'heure où il devoit revoir celle qui avoit fait sa conquête, étoit le dominant. Son cœur ne pouvoit se livrer qu'à cette considération.

CE moment tant desiré arriva enfin, il trouva chez Mr. de Mazeville beaucoup de monde, & lorsqu'il entra avec son Pere, l'entretien rouloit sur les graces de celle qui l'avoit captivé. L'on juge bien qu'il ne fut pas le dernier à en faire l'Apologie. Mademoiselle de Mazeville, aussi modeste que belle, répondit à
tous

tous ces complimens avec autant d'esprit que de graces : la légèreté de ses expressions & le tour badin qu'elle y donna, fit un plaisir infini. Cette conversation acheva de rendre mon Pere le plus passionné de tous les hommes ; le parallèle qu'il fit en secret de cette adorable Fille avec Mademoiselle de Chassagne, ne fut pas favorable à cette dernière. Il n'en falloit pas tant pour le faire repentir de s'être engagé si légèrement ; il soupira dans le fond de son cœur d'avoir donné sa parole. Il ne concevoit que trop que si son mariage avoit lieu, il alloit devenir le plus malheureux de tous les hommes.

IL étoit encore occupé de ces tristes réflexions, lorsqu'on vint avertir qu'on avoit servi : il fallut se mettre à table. Pendant le repas, le jeune de Courval ne cessa de porter ses regards sur Mademoiselle de Mazeville : c'étoit avec une attention trop mar-

marquée pour qu'elle ne s'en apperçût pas. Elle ignoroit qu'il étoit à la veille de se marier, elle n'étoit revenue du Couvent que de la veille. Le Cavalier étoit bien fait, peut-être qu'il ne lui déplaisoit pas, & qu'elle ne lui faisoit pas mauvais gré de ce qu'il la trouvoit aimable. Il est rare qu'une Demoiselle, quelque fière qu'elle soit, se révolte de l'hommage qu'on rend à sa beauté.

LA fin du repas l'instruisit des secrets de Mr. de Courval. Il fut question de son mariage avec Mademoiselle de Chassagne, & sur cela les complimens lui furent renouvelés. Le jeune homme en rougit, & y répondit fort mal. L'on ôse dire que Mademoiselle de Mazeville ne trouva point cette nouvelle agréable : une personne, élevée d'une certaine façon, sçait dissimuler : mais on a sçu d'elle dans les suites qu'elle y fut sensible, & que ce ne fut pas

pas sans art qu'elle put le déguiser.

APRÈS le café, l'on se mit à jouer. Mon Pere auroit bien voulu trouver l'occasion de parler à l'aimable objet de ses vœux, mais il lui fut impossible de se procurer cette satisfaction. Tout ne réussit pas dans la vie au gré de nos desirs. Que les passions sont impétueuses & bizarres ! Mr. de Courval étoit le plus indifférent & le plus insensible de tous les hommes, avant qu'il fût question de le marier. On lui trouve une personne aimable à laquelle on l'engage, qui est déjà prévenue en sa faveur ; il ne ressent rien pour elle. A peine voit-il Mademoiselle de Mazeville, que son insensibilité s'évanoûit, & qu'il devient le plus tendre de tous les amans. Voilà les caprices de l'amour.

DES que Mr. de Courval fut rentré chez lui & qu'il eut fait sa cour à son Pere un moment,

24 LES MÉMOIRES DE

ment, il se retira dans son appartement; il étoit accablé de mille pensées sur lesquelles il vouloit méditer en secret. Après avoir examiné l'état de son cœur, il se livra à une foule de réflexions. Quoi ! disoit-il en lui même, en se promenant avec agitation dans sa chambre, je pourrois vivre pour une autre que pour Mademoiselle de Mazeville ! D'où vient donc sacrifierois-je mon amour & le repos de ma vie ? Non non, si je ne puis être à cet objet adorable de ma flamme, je ne serai jamais à d'autre. Ah ! charmante personne, continuoit-il en se rappelant ses charmes, pourquoi vous ai-je connue si tard, ou pour mieux dire, que ne vous ai-je connue un peu plutôt ? Je pourrois espérer qu'un amour si sincère & si tendre vous toucheroit un jour en ma faveur. Mais à quoi servent ces inutiles plaintes ? reprenoit-il, élevant les yeux au Ciel. L'amour m'a-

m'aveugle ; mon Pere a donné sa parole , je ne dois pas me flatter qu'il la rétracte. D'ailleurs , quel prétexte employer pour manquer à un homme de la distinction du Président de Chassigne , qui ne mérite pas un pareil affront ! O Ciel ! dans quel embarras me trouvai-je ? Ne dois-je pas me respecter moi-même , dois-je être moins jaloux que mon Pere de ma parole ? ne seroit-ce pas me deshonnorer que de m'oublier à ce point ? Non non , je l'acquitterai , dussai-je en mourir ; mon honneur m'en fait une loi. A moins qu'un heureux hazard ne me dégage , je n'aurai pas la lâcheté d'insulter une famille estimable , & de desobliger à ce point un Pere qui m'aime si tendrement , & auquel je dois tout ce que je suis.

Le jeune de Courval étoit dans ces agitations , lorsque le vieux Marquis se présenta tout à coup à ses yeux. Il venoit lui

Part. I.

B

fai-



ne fût célébré deux jours après. Plus il s'en vit à la veille, & moins il se trouva disposé à ce sacrifice. Vingt projets lui roulerent dans la tête pour trouver un prétexte honnête pour le différer; mais n'en imaginant aucun qui lui parût convenable, il résolut de se confier à un Valet-de-Chambre qui l'avoit élevé, & dont il connoissoit l'attachement. Il lui fit part de l'embaras où il se trouvoit & de son éloignement invincible pour l'union projetée. Du Gast, c'étoit le nom de ce domestique fidèle, parut fort sensible à l'opinion que son maître avoit de son intelligence, & pour le lui mieux persuader, l'assura que s'il l'avoit ôsé, il auroit fait des représentations sur cette affaire qui auroient peut-être empêché que les choses n'eussent été plus loin; mais que n'en ayant été informé que lorsqu'elle avoit été déclarée, il n'avoit pas cru prudent de faire part de ce-

28 LES MEMOIRES DE

qu'il sçavoit , dans la crainte que ses avis n'eussent été mal reçus. Il n'en falloit pas tant pour irriter la curiosité de mon Pere : il ordonna à du Gast de s'expliquer , en lui protestant qu'il se trouveroit le plus heureux des hommes , si dans ce qu'il avoit à lui rapporter sur le chapitre de Mademoiselle de Chassagne , il se trouvoit des raisons plausibles pour rompre un engagement qu'il ne pouvoit s'empêcher de regarder comme tout ce qui pouvoit lui arriver pour lors de plus malheureux.

Du Gast , se trouvant à son aise par cette assurance , apprit à mon Pere qu'il tenoit d'un de ses Cousins , qui servoit actuellement le Président de Chassagne , que l'année précédente Mademoiselle de Chassagne avoit été recherchée à Paris , où elle étoit alors avec M. sa Mere , par un Maître des Comptes , nommé Beauharnois , grand , bien fait , & fort bien

bien venu de toutes les femmes ; qu'après deux mois d'affiduités , elle s'en étoit tellement passionnée , qu'elle en étoit devenue jalouse avec excès ; que Beauharnois , rebutté par toutes les tracasseries qu'elle lui faisoit tous les jours , avoit insensiblement diminué ses visites ; que Mademoiselle de Chassagne , dont le caractère est violent , se trouvant offensée de ce relâchement , ne s'étoit pas contentée de lui en faire de vifs reproches , mais qu'elle avoit fait épier les démarches du Cavalier ; qu'ayant appris qu'il alloit souvent chez la femme d'un Conseiller au Parlement , elle avoit fait avertir sous main le mari de l'intrigue , & indiqué les momens où on le trahissoit ; que sur ce terrible avis , le Conseiller , au-lieu d'aller au Palais selon sa coutume , s'étoit caché dans sa maison , dans l'intention de se venger de sa femme & de son

30 LES MÉMOIRES DE

norant les risques auxquels ils étoient exposés, avoient été surpris, mais que malgré les projets de fermeté du mari, Beauharnois, à qui pareille aventure étoit déjà arrivée, & qui sçavoit que le Conseiller n'étoit pas méchant, avoit pris un si grand ton, qu'il en avoit imposé à l'Epoux offensé, & l'avoit obligé de pardonner à sa femme, sous peine de son indignation, en lui promettant pour condition qu'il ne lui donneroit plus autant d'inquiétude, & qu'il ne verroit plus sa femme; que les choses s'étant terminées de cette manière, il s'étoit retiré, mais qu'il avoit appris, deux jours après, d'où l'avis étoit venu, la femme du Conseiller lui ayant envoyé une Lettre anonyme qu'elle avoit trouvée dans le cabinet de son mari; qu'ayant jugé par l'écriture qu'elle partoît de Mademoiselle de Chassagne, il la lui avoit renvoyée, en lui mandant qu'a-

qu'après une pareille méchanceté de sa part, qui lui faisoit connoître de quoi elle étoit capable, il lui disoit un adieu éternel ; que Mademoiselle de Chassagne avoit été si transportée de colère du congé que lui donnoit Beauharnois qu'elle aimoit à la rage, qu'elle avoit pris la résolution de faire tomber son ressentiment sur sa rivale ; qu'ayant bientôt été informée que c'étoit toujours la belle Conseillère, elle avoit trouvé le moyen de s'introduire chez elle, où elle s'étoit fait cacher jusqu'au moment que Beauharnois étoit entré ; qu'alors elle les avoit surpris ensemble, & qu'après avoir débité tout ce que la jalousie & la fureur peuvent suggérer à une amante irritée, elle avoit jetté à la tête de sa rivale une bouteille remplie d'eau forte, dont elle auroit eu le visage entièrement brûlé, sans l'adresse de son amant, qui fut

32 LES MÉMOIRES DE

assez heureux pour détourner le coup.

QUE Mademoiselle de Chassagne, au désespoir d'avoir échoué dans son projet, s'étoit jettée sur la belle Conseillère, laquelle, malgré tous ses efforts & ceux de son défenseur, avoit eu bien de la peine à se tirer de ses mains : mais qu'enfin le Conseiller, étant accouru au bruit, avoit pris connoissance de l'aventure ; qu'au lieu de s'emporter contre sa femme & contre Beauharnois, comme il étoit naturel de le soupçonner, il avoit traité Mademoiselle de Chassagne avec le dernier mépris, en lui jurant que si elle étoit assez hardie pour se porter à de nouvelles violences contre sa femme, il la feroit repentir de ses emportemens ; que Mademoiselle de Chassagne, humiliée de tant de manières, s'étoit retirée si outrée du mauvais succès de son entreprise, qu'il n'étoit pas douteux qu'elle ne s'en fût pas tenue là :
mais

mais qu'heureusement pour elle, le procès, pour lequel sa famille se trouvoit à Paris, s'étant terminé à son avantage, elle avoit été obligée de revenir en Province, où son Pere, qui avoit été informé de ses extravagances, l'avoit mise dans un Couvent, afin que cette affaire ne transpirât pas, dans l'intention de la marier à la première occasion & de se défaire d'une fille si dangereuse.

MON Pere sauta au cou de du Gast, après qu'il eut achevé cette histoire. Il comprit qu'elle suffisoit pour rompre son mariage; cependant lorsqu'il voulut concerter de quelle manière il devoit en faire usage pour parvenir à cette fin, il se trouva fort cmbarrassé. Le vieux Marquis étoit le meilleur Pere du monde; mais le plus entêté: si malheureusement il ne trouvoit pas que le prétexte fût suffisant, il n'y avoit plus à se flatter. Mr. de Courval & du Gast

34 LES MEMOIRES DE

ne trouverent point de meilleur expédient, pour éviter la partie du lendemain, que de prétexter des ordres de la Cour pour joindre le Régiment. Ce projet ne fut pas plutôt conçu, qu'il fut exécuté. Mon Pere prit la poste au point du jour. Dès qu'il fut parti, du Gast se rendit chez le Président de Chassigne de la part de son maître pour notifier les causes de son départ précipité. Lorsqu'il fut jour chez le vieux Marquis, il lui remit une grande Lettre, dans laquelle son Fils lui mandoit fort au long les raisons qui l'empêchoient de conclure le mariage projeté, sans faire aucune mention des vrais motifs qui le portoient à souhaiter avec tant d'ardeur la rupture de cet engagement, afin qu'ils ne parussent pas fondés sur ceux de l'inconstance & de la légèreté, & qu'on ne soupçonnât rien de sa nouvelle passion.

Du Gast étoit encore chargé d'une commission bien plus dé-

délicate, & bien plus importante pour le nouvel amour de son maître; il avoit à remettre adroitement une Lettre à la belle de Mazeville. Quelque difficile que fût cette entreprise, son intelligence applanit les difficultés. Il renoua une ancienne connoissance avec une Femme-de-Chambre de la maison, à qui il en avoit conté autrefois. Après trois ou quatre visites, il l'engagea à remettre à la jeune Demoiselle le poulet dont il étoit chargé.

Je ne m'étendrai pas sur la manière dont cette Lettre fut rendue. Malgré tous les scrupules de Mademoiselle de Mazeville pour la recevoir, sa Femme-de-Chambre s'y prit si adroitement, qu'elle fut acceptée. Peut-être qu'un peu de curiosité n'y contribua pas peu. Mr. de Courval étoit à la veille de se marier, on ne l'ignoroit pas; un billet de sa part devoit renfermer un mystère & être intéressant. Elle

36 LES MEMOIRES DE

avoit trop d'esprit pour ne pas s'être apperçue que ses charmes avoient étonné le jeune homme; n'étoit-il pas bien naturel d'éclaircir ce soupçon? Un peu de vanité se mit de la partie: quoi qu'il en soit, elle ouvrit le poulet, & elle le trouva conçu en ces termes.

„ J'étois libre hier au ma-
„ tin, Mademoiselle, & je ne
„ connoissois point encore l'a-
„ mour; mais aujourd'hui que
„ je suis différent, je suis son
„ Esclave, & je fais mon
„ bonheur le plus doux de
„ l'être devenu. Vos charmes
„ seuls ont fait ce changement,
„ il vous surprend sans doute.
„ Mais d'où vient en seriez-vous
„ surprise? N'êtes-vous pas
„ faite pour charmer, & pour
„ donner de l'amour? Que vais-
„ je devenir, si vous n'avez pitié
„ de moi? Je n'ai consenti à
„ prendre des engagements avec
„ Mademoiselle de Chassagne,
„ que pour obéir aux ordres
„ d'un

MAD. DE VILLENEMOURS. 37

„ d'un Pere que j'aime ten-
„ drement, & auquel jusqu'ici
„ j'ai été toujours soumis. Je
„ n'ai jamais eu aucun goût
„ pour cette Demoiselle : en
„ vous voiant, j'ai perdu à la
„ fois mon indifférence & mon
„ cœur. Dois-je me féliciter,
„ ou me plaindre de ce chan-
„ gement ? N'ai-je pas tout lieu
„ de craindre, & très peu d'es-
„ perer ? Hélas ! si je pouvois
„ me flatter que vous n'eussiez
„ pas d'antipathie pour l'a-
„ mant le plus tendre , je fe-
„ rois tout mon possible pour
„ mériter un jour le bonheur
„ de vous appartenir. Par-
„ donnez, Mademoiselle, si je
„ m'explique aussi librement
„ dans une première Lettre ;
„ mais les momens sont pré-
„ cieux. Je suis à la vielle
„ de partir, je n'ai que ce
„ moyen pour rompre mon
„ mariage, en un mot si je ne
„ suis pas assez heureux pour
„ vous plaire & pour devenir

38 LES MEMOIRES DE

„ votre Epoux, je ne serai ja-
 „ mais à personne. J'en instrui-
 „ rai mon Pere quand il sera
 „ tems, je me flatte qu'il en-
 „ trera dans mes vûes. Je sçais
 „ combien il considère Made-
 „ moiselle de Mazeville, & le
 „ cas infini qu'il fait de vous,
 „ je ne doute pas même qu'il
 „ ne fût entré dans mes vûes
 „ légitimes, sans les cruels en-
 „ gagemens qu'il a pris. Je ne
 „ désespererois pas de mon bon-
 „ heur, Mademoiselle, si vous
 „ daigniez approuver les démar-
 „ ches que je vais faire pour
 „ me conserver à vous, &
 „ pour vous mériter. Voudriez-
 „ vous bien vous expliquer sur
 „ le sort d'un homme qui ne
 „ respire que pour vous être
 „ soumis? Celui, qui vous re-
 „ mettra ma Lettre, a l'ordre
 „ d'apprendre si vous voulez
 „ que je meure ou que je vi-
 „ ve. Pardonnez au trouble
 „ qui regne dans ma Lettre: à
 „ la veille de quitter ce qu'on

„ a de plus cher dans le Mon-
„ de, on n'a de raison & d'es-
„ prit que pour sentir les
„ rigueurs de l'absence & de sa
„ situation. ”

QUOIQUE Mademoiselle de Mazeville eût pénétré à peu près ce que renfermoit cette Lettre, elle ne s'attendoit pas à une déclaration aussi précise, & encore moins à la rupture du mariage que ses charmes occasionnoient. Les réflexions qu'elle fit à ce sujet, furent flatteuses, & ne nuisirent point à son nouvel amant. Sa Femme-de-Chambre, qui attendoit un moment favorable pour servir mon Pere, n'échappa point celui-ci : elle jugea, à l'air rêveur de sa maîtresse, qu'elle n'étoit point offensée des témoignages d'amour qu'on venoit de lui donner. Elle ne fut pas long-tems sans en être assurée ; le sacrifice qu'on lui faisoit d'une personne aimable & riche, avec les dispositions qu'elle avoit à aimer
ce

ce Cavalier, la touchèrent. Les vûes de M. de Courval étoient d'ailleurs si innocentes, & si légitimes, qu'elle n'avoit aucune raison de le traiter avec rigueur. Il n'y eut qu'une difficulté qui fut trouvée importante; on demandoit une réponse, Mademoiselle de Mazeville ne pouvoit s'y résoudre. Ce ne fut que par les sollicitations les plus pressantes, que sa Femme-de-Chambre put l'y engager. Malgré la liberté que les femmes se donnent aujourd'hui, la licence du siècle n'a point encore été au point d'admettre qu'une fille de condition, bien élevée, répondît à des Lettres d'amour. L'usage le souffre aux femmes mariées: la scrupuleuse décence s'en plaint toujours; mais la liberté qui regne souverainement aujourd'hui, s'en amuse, & la laisse murmurer sans s'en inquiéter.

Du Gast, qui attendoit avec impatience l'effet de la Lettre
de

de son maître & des promesses de la Femme-de-Chambre, fut agréablement surpris lorsqu'elle le chargea d'une réponse. Après en avoir fait des remerciemens à sa manière, il retourna à la maison & écrivit à son maître ce qui suit.

M O N S I E U R,

„ EN conséquence de vos
„ ordres, je me suis rendu,
„ aussi-tôt que vous avez été
„ parti, chez Monsieur de
„ Chassagne. Il travailloit déjà
„ dans son cabinet. Après avoir
„ lû votre Lettre, il s'est é-
„ crié : Hé voilà un départ
„ bien précipité ! la poste est
„ donc arrivée aujourd'hui bien
„ matin. Comme j'avois prévu
„ cette réflexion, j'ai répondu
„ que ce n'étoit point par cet-
„ te voye que vous aviez
„ reçu vos ordres, mais par
„ l'arrivée imprévue d'un Ca-
„ „ va-

„ noissois point quelque inclina-
 „ tion particulière. Après lui
 „ avoir répondu que je ne
 „ m'en étois pas aperçu, il
 „ m'a congédié, en me disant
 „ qu'il vous écriroit dans quel-
 „ ques jours.

„ A l'égard de ma troisième
 „ commission, la Lettre que je
 „ joins à celle-ci, vous prou-
 „ vera que je m'en suis acquitté
 „ heureusement. Si j'apprens
 „ quelque chose de relatif à vos
 „ affaires, ou à vos intérêts, je
 „ ne manquerai pas de vous en
 „ faire part sur le champ. ”

Le lendemain du jour que
 mon Pere arriva à la Ferre, où
 étoit son Régiment, il reçut
 cette Lettre: mais avant que de
 la lire, il ouvrit avec précipita-
 tion celle de la belle de Ma-
 zeville: il la baïsa cent fois;
 elle étoit conçue en ces ter-
 mes.

44 LES MEMOIRES DE
B I L L E T.

„ UNE Demoiselle ne¹ ré-
„ pond point ordinairement à
„ des Lettres du genre de la
„ vôtre; mais après le sacrifice
„ que vous me faites, & des
„ preuves si convaincantes de
„ sincérité, je crois ne point
„ manquer à ce que je me dois,
„ en vous laissant entrevoir
„ que si mes parens vous sont
„ favorables, je ne mettrai
„ point d'obstacle à vos em-
„ pressemens. ”

Mr. de Courval fut transpor-
té de cette précieuse réponse,
& la relut encore bien des fois.
Quatre jours après, il reçut une
grande Lettre de son Pere, qui
est trop intéressante pour ne pas
être copiée mot à mot.

„ A votre âge je pensois
„ comme vous; mais je ne pre-
„ nois pas aussi vite mon parti.
„ Vous auriez dû me voir, avant
„ que d'aller au Régiment;
„ peut-

„ peut-être cette peine vous eût-
„ elle été épargnée : mais les
„ jeunes gens écoutent plus leur
„ tête que les règles de la pru-
„ dence. C'est une chose faite,
„ n'en parlons plus. Vous avez
„ cependant bien fait de sup-
„ poser des ordres pour pré-
„ texter une absence aussi
„ extraordinaire. Monsieur de
„ Chassagne a pris le change,
„ & cela me donne du tems
„ pour vérifier si les rapports,
„ qui vous ont été faits, sont
„ bien fondés ? Car de quoi
„ l'envie & la malignité ne sont-
„ elles pas capables dans de
„ semblables occasions ? Com-
„ bien n'a-t-on pas vû de ma-
„ riages mal à propos rompus,
„ pour les avoir trop écoutées ?
„ Non, ne vous y trompez pas,
„ mon Fils, si les avis sont faux,
„ rien ne peut nous empêcher
„ d'achever le mariage. Les
„ Gens de Qualité ne sont pas
„ faits pour manquer d'honneur,
„ ni de parole. Mademoiselle
„ de

46 LES MEMOIRES DE

„ de Chassagne me paroît fort
„ inquiète , & elle me fait
„ mille questions. Son Pere a
„ exigé de moi que je vinsse
„ souvent dîner chez lui , afin
„ que l'on ne tire point de con-
„ séquence fâcheuse sur votre
„ retraite imprévûe , laquelle a
„ déjà occasionné bien des
„ discours. De mon côté , pour
„ tranquilliser cette famille , je
„ l'ai invitée à dîner demain
„ chez moi. J'ai écrit à Pa-
„ ris à gens qui me rendront
„ bon compte de Mademoi-
„ selle de Chassagne , & de tout
„ ce que vous m'avez mandé au
„ sujet de ce Beauharnois. Cet-
„ te réponse décidera si elle
„ se trouve conforme à ce que
„ vous m'avez mandé. J'en use-
„ rai franchement alors avec le
„ Président , en lui avouant na-
„ turellement que cette avan-
„ ture vous a éloigné , & en pre-
„ nant avec lui des mesures
„ pour que cette rupture ne
„ puisse point lui faire de tort
„ , dans

„ dans le Monde. Un homme
 „ de condition, mon Fils, ne
 „ doit jamais craindre d'en trop
 „ faire, & d'avoir de bons pro-
 „ cedés ; il faut qu'il force
 „ jusqu'à ses ennemis même à
 „ l'estimer. Adieu, soyez exact
 „ à me donner de vos nouvel-
 „ les, & sur-tout ayez une
 „ autre fois un peu plus de
 „ confiance en votre Pere. Je
 „ ne vous cele point que je
 „ n'ai pas été content de vo-
 „ tre discrétion mal entendue.
 „ Comme vous me dites que
 „ vous n'avez rien à vous re-
 „ procher à l'égard de cette
 „ affaire, ce mot suffisoit seul
 „ pour que vous comptassiez
 „ sur mes bontés & sur mon
 „ indulgence. ”

COMME Mr. de Courval ne
 pouvoit attendre rien de moins
 sévère de la part de son Pere,
 il fut extrêmement satisfait de
 la modération avec laquelle il
 avoit pris la chose, & il se flatta.
 Le premier coup étant porté,
 ce-

cela suffisoit seul pour le tranquilliser.

PENDANT qu'il s'abandonnoit aux flatteuses espérances que lui donnoit son amour, Mademoiselle de Chassagne étoit en proie à ses réflexions. L'issue malheureuse qu'avoit eue sa première passion, lui fit craindre que celle, dont elle étoit prévenue pour Mr. de Courval, n'eût pas un succès plus favorable. Le jour qu'elle dîna chez le vieux Marquis avec sa Famille, elle tenta par tous les moyens possibles de le faire parler sur l'absence de son Fils, qui ne lui paroissoit pas naturelle ; mais il étoit trop en garde pour qu'elle pût le pénétrer. Cependant quelques mots qu'elle interpréta, lui inspirerent de la défiance, & la firent retomber dans ses premières agitations.

CEPENDANT il n'étoit pas possible que les choses restassent plus long-tems dans cette indé-

ci-

cision. Le hazard leur donna un nouveau cours, & fit cesser des incertitudes bien embarrassantes.

UN jour que le vieux Marquis avoit été rendre une visite à Mr. de Chassagne, ce qui lui arrivoit souvent par les raisons qui ont été déjà dites, il laissa tomber, sans s'en appercevoir, un paquet de Lettres de sa poche. Mademoiselle de Chassagne les trouva & les ramassa avec un certain mouvement d'inquiétude, qui sembloit lui présager les tristes nouvelles qu'elle alloit apprendre. Que devint-elle après avoir ouvert la première Lettre, & l'avoir lûe ? C'étoit celle que Mr. de Courval avoit écrite à son Pere, dans laquelle il lui expliquoit les motifs de son départ, & toutes les raisons qui l'engageoient à ne point conclure son mariage. La seconde venoit de Paris, & rendoit compte de l'aventure de Madlle. de Chas-

Part. I.

C

sagne

sagne avec Beauharnois. Mademoiselle de Chassagne, vive & impétueuse, comme nous l'avons déjà remarqué, fut accablée de ces cruelles découvertes. Elle voulut d'abord gemir, soupirer & se plaindre ; elle ne le put. En vain les pleurs tenterent de s'ouvrir un passage : suffoquée par sa douleur, ses sens l'abandonnerent. Elle fit d'inutiles efforts pour prévenir sa foiblesse ; ses jambes plierent sous elle, & elle tomba sur un canapé, comme une personne dont l'ame est prête à s'envoler.

Mr. & Madelle. de Chassagne ne furent pas long-tems sans être avertis de ce qui venoit d'arriver. Une Femme-de-Chambre qui survint, courut avec effroi les chercher : on la secourut, & après bien des soins, elle reprit connoissance. On avoit trouvé dans ses mains les Lettres fatales qui l'avoient accablée ; mais plus occupé de la situation où elle se trouvoit, que

que de ce qu'elles contenoient, on n'y avoit fait d'abord qu'une légère attention.

Si la foiblesse de cette trop tendre Fille avoit allarmé un Pere & une Mere qui l'aimoient, malgré les raisons secretes qu'ils avoient de s'en plaindre, l'état où ils la virent, après en être revenue, les jetta dans la dernière consternation. Elle versoit un torrent de larmes, soupiroit, & malgré toutes les questions qu'on lui faisoit, elle gardoit un triste silence, & ne discontinuoit point ses pleurs. Comment eût-elle osé en confier la cause? c'étoit rappeler des foiblesses dont elle ne pouvoit s'empêcher de rougir. Enfin l'énigme s'expliqua, la lecture des Lettres, adressées au vieux Marquis, dévoila le mystère. Mr. de Chassagne prit son parti: il gronda beaucoup sa Fille de la sensibilité qu'elle faisoit paroître, il lui remontra combien de tels emportemens bleffoient la dé-

cence & lui convenoient peu, sur-tout après les justes soupçons qu'elle avoit déjà donné de se plaindre d'elle. Il passa de là aux raisons de fierté qu'elle devoit montrer dans une pareille occasion, afin de ne point rappeler des anecdotes desagréables, qui n'étoient pas encore si bien effacées, que la malignité ne les remît au jour dans l'occasion. Enfin le Pere, encore trop bon, finit par la consoler, en lui promettant que si elle se conduisoit comme elle le devoit, il ne se souviendrait de ce qui s'étoit passé, que pour la plaindre, & pour lui assurer un sort plus heureux.

MADemoiselle de Chafagne, qui craignoit son Pere, dissimula, & parut se soumettre aux avis sensés qu'on venoit de lui donner. Afin de mieux persuader, elle convint qu'elle avoit été sensible pour Mr. de Courval, parce qu'elle s'étoit cru autorisée pour l'aimer; mais que
les

les choses étant ainsi changées, elle feroit ses efforts pour l'oublier, & pour ne se jamais refouvenir de lui. Elle poussa la dissimulation, ou le dépit, au point d'assurer que quand même il reviendrait à elle de bonne foi, & qu'il persévereroit dans ses premiers sentimens, elle ne voudroit point en entendre parler, & qu'elle le refuseroit; qu'à l'égard de sa conduite passée, elle s'observeroit de manière qu'elle ne donneroit jamais de matière à la rappeler. La fin d'un discours, si peu relatif aux sentimens secrets de son cœur, fut une prière qu'elle fit à son Pere de prévenir le Marquis de Courval de lui rendre sa parole, & de rompre entièrement le mariage. On scut bon gré à Madlle. de Chassagne d'avoir pris son parti. Dès le même jour le projet fut rempli; mais malgré le sang froid que le Président fit paroître dans cette occasion, le vieux

Marquis jugea bien que les Parties intéressées conservoient du ressentiment : mais il ne prevoioit pas qu'il auroit d'aussi fatales suites que celles dont il fera bien-tôt parlé.

LE Marquis n'ignora pas longtemps ce qui avoit donné lieu à la démarche de Mr. de Chassigne : la perte de la Lettre de son Fils, dont il s'apperçut, l'éclaircit sur les doutes qu'il avoit eus d'abord à ce sujet. Il ne fut pas fâché cependant que le hazard l'eût si bien servi dans cette occasion, & qu'il eût appris au Pere de la Demoiselle un mystère qu'il ne pouvoit se résoudre à développer. Délivré de cette contrainte, il reprit ses premières idées sur l'envie qu'il avoit de marier son Fils ; mais ne voulant point dans cette occasion rien risquer, il résolut de le faire revenir, & de le laisser le maître absolu de se pourvoir comme il le jugeroit à propos, afin qu'intéressé par son inclination

tion à conclure son mariage, il n'eût pas à craindre de le voir manqué, comme cela venoit d'arriver, ne doutant pas que son éloignement pour Mademoiselle de Chassagne n'eût occasionné les recherches qui avoient servi de motifs pour la rupture.

Huit jours après que le vieux Marquis eut écrit à son Fils, mon Pere fut de retour. Il fut reçu aussi bien qu'il pouvoit le désirer; mais ce qui le transporta intérieurement de joye, fut l'empressement que lui montra son Pere de le voir marié, & l'assurance qu'il lui donna qu'il n'avoit qu'à choisir une personne qui lui convint, & qu'il travailleroit sur le champ à la lui faire obtenir. Mr. de Courval fut à la veille vingt fois de se trahir & de découvrir son amour pour Mademoiselle de Mazeville, & les véritables motifs qui l'avoient obligé à la rupture de son mariage; mais craignant qu'une

pareille confiance ne fût un mauvais-effet, il se contint, & termina cette première entrevue par des remercimens respectueux, & par des promesses de travailler, dès le lendemain, à donner la satisfaction qu'on attendoit de lui avec tant d'empressement.

A PEINE Mr. de Courval se trouva-t-il le maître de se livrer à son penchant, qu'il vola chez Mr. de Mazeville. Il saisit le premier moment favorable pour entretenir sa charmante Fille. Son Pere, ayant été obligé de passer dans son cabinet pour affaire, il se jetta à ses genoux avec un air tendre & timide.

COMBIEN n'ai-je point souffert depuis que je suis privé du bonheur de vous voir, Mademoiselle, lui dit-il ? Il me semble que cette cruelle absence a duré des années entières. Mademoiselle de Mazeville, troublée de voir Mr. de Courval à ses pieds, ne voulut point en

en entendre davantage , qu'il n'eût repris une situation plus convenable. Permettez, Monsieur, lui dit-elle lorsqu'il eut pris un siège, que je m'en tienne à ce que je vous ai marqué lorsque vous m'avez fait part de vos sentimens. Je suis sensible, autant que je dois l'être, à la préférence que vous me donnez sur une personne aussi aimable que Mademoiselle de Chassagne ; mais à moins que ceux, dont je tiens la naissance, n'approuvent vos vûes, vous ne devez pas espérer que je vous en dise davantage. Que je doive du moins à votre cœur, reprit Mr. de Courval tendrement, le charmant bonheur d'être à vous avant que Mr. de Mazeville soit prévenu par mon Pere, & que ce ne soit pas à la seule obéissance, que j'obtienne ce que je voudrois tenir de l'amour ! Une Fille qui sort du Couvent, reprit en souriant le plus agréablement du monde Mademoiselle

C 5 de



aimé. Le parti parut si sortable au vieux Marquis, qu'il agréa sur le champ le projet de son Fils, & dès le même jour vit Mr. de Mazeville, & lui demanda sa Fille. Le Pere & la Mere, après en avoir conféré avec elle & s'être éclaircis de ses sentimens, ne voulant point la contraindre, répondirent favorablement, & tinrent à honneur une recherche qui resserroit les liens d'une amitié constante qui regnoit depuis long-tems entre les deux familles.

L'APRES-midi du même jour Mr. de Courval, qui avoit appris avec transport la favorable réponse qui avoit été faite à son Pere, se rendit, avec tout l'empressement qu'on peut imaginer, cher Mr. de Mazeville. La manière dont il y fut reçu, lui confirma son bonheur prochain. On lui laissa adroitement la liberté d'entretenir l'objet de son amour : il en profita avec vivacité, & s'exprima si tendrement,

qu'il obtint enfin l'aveu qu'il avoit tant désiré.

LES deux Parties étant d'accord, on proceda au contract de mariage, & l'on fit les apprêts de la Cérémonie. Mr. de Courval montroit une impatience si vive, qu'ils furent abrégés autant qu'il fut possible. Le jour, tant attendu, fut enfin fixé, & les deux familles en reçurent les complimens.

LA veille du jour que le mariage devoit être célébré, Mr. & Mademoiselle de Mazeville, accompagnés de Mr. de Courval, se trouverent dans une maison, où le hazard amena Made. & Madlle. de Chassagne. La Mere & la Fille ne laisserent entrevoir aucune mauvaise humeur qui pût faire imaginer qu'elles conservassent du ressentiment. Mais doit-on s'en rapporter à ces apparences, est-il rien de plus dissimulé qu'une femme, quand le dépit la guide, & qu'elle veut se venger ! L'événement.

nement, qui est à la veille de nous frapper, en fera bien-tôt une funeste preuve. Les affronts, faits à l'amour propre, se pardonnent difficilement.

ENFIN le jour, qui devoit consommer le bonheur de Mr. de Courval, étant arrivé, il fut uni pour jamais à l'objet qu'il adoroit. Mr. de Mazeville avoit donné à cette occasion un magnifique repas, où les deux familles & quelques amis choisis avoient été invités: la journée se passa le plus agréablement du monde.

IL avoit été résolu que la maison de Mr. de Courval & celle de Mr. de Mazeville n'en feroient à l'avenir qu'une seule. L'un & l'autre étoient trop attachés à leurs enfans pour vouloir s'en séparer. Enfin on ne respiroit que la joye, avoit-on lieu de prévoir de quel retour elle seroit suivie? L'orage grondoit sur la tête de ces heureux Epoux, sans qu'ils le soupçonnassent;

62 LES MEMOIRES DE

sent; il étoit à la veille d'éclater.

DES que la nuit fut avancée, Mr. & Madame de Mazeville, le vieux Marquis, & une de ses proches Parentes conduisirent les nouveaux Mariés dans l'appartement nuptial. Après plusieurs plaisanteries, assez d'usage en semblable occasion, ils se retirèrent bien satisfaits d'avoir fait leur bonheur. Mr. de Courval étoit trop occupé de son amour pour perdre en vains complimens des momens, tant attendus & si précieux. A peine fut-il seul, qu'il se jeta dans les bras de son adorable Femme, qui reçut cet Epoux chéri avec toute la tendresse qu'il pouvoit attendre d'une jeune personne qui le regardoit comme l'auteur de sa félicité. Ce n'étoit plus par des expressions tendres & amoureuses que l'heureux de Courval exprimoit sa passion; transporté de plaisir, de joye, & brulant de volupté, il alloit faire parler l'amour à son tour, lorsqu'une
main

main barbare le frappa tout à coup avec un poignard. Sa remblante Epouse, qui voit le fer menaçant, jette un cri d'effroi, & veut éviter le fer prêt à la percer elle-même. *Mourez, perfides.* s'écrie une voix inconnue, en lui plongeant avec fureur dans le sein le même poignard, encore ensanglanté du sang d'un mari si cher; *Mourez, tout votre sang répandu suffit à peine pour laver les affronts que j'ai reçus de vous.*

Aux premiers cris que les Epoux infortunés avoient jettés, une Femme-de-Chambre de la nouvelle Mariée, qui s'étoit retirée pour se coucher dans une chambre voisine, étoit accourue avec précipitation pour apprendre ce qui les occasionnoit. A peine eut-elle entrevû de la porte le spectacle affreux qui s'offroit à ses yeux, qu'elle remplit la maison de ses clameurs. Elles percerent bientôt jusque dans les appartemens des Parens
des

64 LES MEMOIRES DE

des Epoux. Ils n'étoient pas encore couchés, ils se rassemblent, ils volent à la fois dans celui de leurs chers enfans. Comment exprimer leur effroi, leurs regrets, leur désespoir ! Ils les trouvent baignés dans leur sang, & les croient sans vie ; mais tandis que Madame de Mazeville & la Parente de Mr. de Courval s'abandonnent à leurs regrets, Monsieur de Mazeville & de Courval demandent où est le meurtrier. On le cherche partout, enfin on rencontre un jeune inconnu, pâle, interdit, les yeux égarés, qui cherche à fuir, & que le crime arrête. Qui croiroit à sa figure prévenante, & à son air naïve, qu'il est le meurtrier ? Mais ses mains, encore ensanglantées, déposent contre lui. Mr. de Mazeville, transporté de fureur, veut laver dans son sang sa barbarie. Le vieux Marquis, aussi pénétré de douleur, mais plus tranquille, le retient ; il s'écrie que la punition seroit trop

trop douce , & qu'un tel monstre ne doit périr que dans les supplices & par la main d'un bourreau. Il dit, & le remet entre les mains de ses gens, jusqu'à ce qu'il soit livré au bras séculier.

LE Médecin & le Chirurgien, qu'on avoit envoyé chercher dans les premiers nomens, arrivoient alors : ils sonderent les blessures de ces Epoux infortunés. Celles de Mr. de Courval furent trouvées plus dangereuses que celles de sa Femme, dont le coup n'avoit porté que dans les chairs ; on les fit revenir. On ordonna qu'on les laissât tranquilles, & que l'on ne souffrît point qu'ils parlassent. Ensuite tout le monde se retira, il n'y eut personne qui ne fût pénétré d'un si cruel événement, & qui ne tâchât de deviner les causes secrètes qui avoient pû y donner lieu.

LE premier soin de Mr. de Mazeville & du vieux Marquis, lors-

lorsqu'ils eurent quitté leurs enfans, fut d'envoyer chercher la Justice pour faire le procès verbal de ce qui venoit de se passer. Mais de quelle surprise ne fut-on point frappé, lorsqu'on reconnut, sous l'habit d'un homme, Mademoiselle de Chassagne, que la jalousie avoit portée à commettre cet acte inhumain ! Malheureusement pour elle & pour sa famille, Messieurs de Mazeville & de Courval s'étoient retirés, cette jeune personne n'ayant point voulu parler tant qu'ils furent présens. Ils n'eussent pas souffert sans doute, à cause de la considération qu'ils avoient pour son Pere, que cette affaire fût poussée plus loin ; mais la Justice, qui va toujours son train en pareille occasion, fit conduire Mademoiselle de Chassagne en prison, & n'en rendit compte que le lendemain. Le seul parti, que Messieurs de Mazeville & de Courval trouverent convenable
dans

MAD DE VILLENEMOURS. 67

dans ce cas imprévu, fut de faire avertir le malheureux Mr. de Chassagne de ce qui étoit arrivé la veille, en lui faisant une sorte d'honnêteté sur ce qu'il n'avoit pu empêcher les suites de cette cruelle affaire.

JE n'entreprendrai point de rapporter quelle fut la douleur du Pere & de la Mere de cette Fille terrible, à une aussi accablante nouvelle; je suis pressée d'entrer dans des détails plus intéressans & qui me touchent de bien plus près. Jusqu'au moment qu'on leva le premier appareil, tout fut dans la maison dans la plus triste consternation. On attendoit cet instant avec la dernière impatience; mais combien ne le craignoit-on pas? Il étoit décisif; c'étoit un arrêt de vie ou de mort, qui est ordinairement sans grace & sans appel en pareille occasion.

LE rapport des Chirurgiens donna un peu plus de tranquillité aux Parens des nouveaux
Ma-

Mariés. Ils apprirent que les blessures n'étoient point dangereuses, qu'il y avoit tout à esperer de la jeunesse des Epoux, & qu'en observant le régime & la tranquillité prescrite, il n'y avoit pas lieu de douter qu'avant un mois ils ne fussent sur pied.

Ces habiles gens ne se tromperent point dans leurs heureuses conjectures. Au bout de quinze jours, les jeunes Epoux se virent en état de recevoir compagnie, & au bout du tems indiqué ils se trouverent parfaitement guéris.

CEPENDANT Mr. & Madame de Chassagne, que l'aventure de leur Fille jettoit dans les embarras les plus épineux, ne furent pas plutôt informés de la guérison de Mr. & de Madame de Courval, qu'ils vinrent prier Mademoiselle de Mazeville de les aider à se tirer de cette terrible affaire. Ils furent reçus avec autant d'égards qu'ils pou-
voient

voient l'espérer , & on leur promit tous les services qu'on étoit en état de leur rendre. Mr. de Chassagne , bien content de ces assurances , prit le parti de faire entendre d'autres témoins , & comme il étoit trop habile en pareille matière pour ne pas imaginer les tournures convenables , il trouva bientôt les moyens de se faire rendre sa Fille : mais après une pareille aventure , ils la mirent dans un Couvent , où , quelques mois après , elle se fit Religieuse. Avant que de prononcer ses vœux , elle écrivit une grande Lettre à Madame de Courval , dans laquelle elle lui demandoit de sincères pardons de ses crimes envers elle , en faisant un aveu sincère des causes qui l'avoient portée à des actes si violens. On sçut par-là que l'indifférence , qu'elle avoit affectée à l'occasion du mariage de Mr. de Courval , n'avoit été que feinte ; que son désespoir avoit été

été porté à un tel excès, qu'elle n'avoit pas été un moment sans méditer les projets de la vengeance la plus affreuse ; qu'enfin ayant appris le jour de la célébration du mariage, elle s'étoit déguisée en homme, & que profitant de la confusion qui regne dans de semblables occasions, elle s'étoit glissée dans l'appartement nuptial, où elle s'étoit cachée pendant tout le jour sous le lit, dans l'intention de se venger de Mr. de Courval, dès qu'il seroit endormi ; mais que son désespoir s'étant trouvé aigri par les douceurs qu'elle avoit entendu débiter à Mr. de Courval, elle n'avoit pû être retenue par aucune considération, & que sa rage l'avoit portée aux actes barbares dont elle alloit faire penitence toute sa vie. Elle ajoutoit qu'elle avoit cru son crime consommé, & qu'elle n'avoit souffert, dans les premiers jours de sa prison, que du regret

gret de ne s'être vengée qu'à demi.

LE Pere de cette Fille infortunée eut tant de chagrin de cette aventure, qu'il vendit sa charge, & quitta un lieu où il ne devoit s'attendre qu'à des desagrémens ; mais comme il étoit parfaitement honnête homme & d'une probité reconnue, il fut généralement plaint, & regretté de tous ceux qui le connoissoient.

TROIS mois après le fatal événement que je viens de décrire, Madame de Courval devint grosse. Cette nouvelle combla de joye son Mari & les deux familles ; mais elle ne fut pas de longue durée. Pour abrégér des détails inutiles, & passer à des faits plus intéressans, cette grossesse fut suivie d'une fausse couche, & pendant dix années entières, aucun des enfans, que Madame de Courval mit au Monde, ne put être élevé. Mon Pere en étoit au désespoir,
il

72 LES MÉMOIRES DE

il avoit de grands biens , fans ceux dont il devoit hériter un jour , & il desiroit avec passion d'avoir des héritiers. Ma Mere ne tarda pas même à s'appercevoir que ce défaut, dont elle étoit innocente , refroidissoit insensiblement son Epoux pour elle ; cette connoissance la plongea dans un mortel chagrin. Elle fit plusieurs pelerinages & des vœux pour obtenir du Ciel la grace d'avoir encore un enfant. Ses prières furent exaucées, elle mit au Monde un Fils , & dans la crainte de le perdre , elle voulut qu'il fût élevé près d'elle , & en eut des soins infinis ; mais malgré tant de prévoyance, il commença à déperir à vûe d'œil , & tomba bientôt en langueur. Les Médecins , qui furent consultés , furent d'avis qu'on l'élevât à la Campagne ; l'on prit ce parti. Cet enfant étoit devenu trop cher , pour qu'elle ne fît pas tout ce qu'il falloit pour n'avoir rien

rien à se reprocher de ce côté.

MA Mere recevoit souvent des nouvelles de ce cher Fils. Un jour on lui manda qu'il étoit à l'extrémité : l'on peut juger de quelle douleur elle fut accablée dans le moment ; son bonheur étoit attaché à la vie de cet enfant. Depuis ce nouveau présent du Ciel, mon Pere avoit repris sa tendresse pour elle ; n'avoit-t-elle pas lieu de craindre qu'en le perdant, elle ne perdît encore l'amour de son Mari, dont elle faisoit son bonheur ?

UNE de ses intimes Amies, nommée Me. de St. Simon, vint la voir dans le tems qu'elle étoit en proie à toutes ces réflexions. Dès qu'elle fut instruite des causes de sa douleur, elle tâcha de l'adoucir par les motifs les plus propres à y parvenir. Vous ne sçavez pas, reprit ma Mere, en ne pouvant s'empêcher de verser des larmes, à quel point je ferois

Part. I. D mal-

malheureuse si je perdois mon Fils. Une fatale expérience m'a fait connoître que Mr. de Courval est d'une sensibilité sur ce point si étonnante, que malgré les lumières, il me rend, pour ainsi dire, responsable d'un malheur dont je suis innocente, & dont je souffre la première. En un mot, si je me vois sans enfans, je ne dois point compter sur son amour, & je vous avoüe que ma vie est attachée à la conservation d'un bien qui ne peut m'être ravi, sans la perdre. Me. de St. Simon, touchée au dernier point de l'état où elle vit son Amie, lui dit que dès que les choses étoient sur ce ton, elle lui conseilloit, en cas qu'elle perdît son Fils, de lui en substituer un autre à la place. Elle l'assura qu'avec un peu d'adresse, la chose se pourroit faire facilement; qu'elle ne seroit pas la première qui eût eu recours à de pareils artifices, & qu'elle s'en

s'en devoit faire d'autant moins de scrupule, qu'elle n'avoit pour objet, dans cette occasion, que de plaire à un Mari, dont la manie, quoiqu'assez bizarre, méritoit de l'indulgence & des ménagemens.

M^{re}. de Courval ne fit pas pour lors grande attention à ce discours; mais quelques jours après, ayant été informée, par un Exprès que la Nourrice de son Fils lui dépêcha, que l'enfant étoit fort mal, & qu'il n'y avoit pas d'apparence, selon même le sentiment des Médecins, qu'il en revint, ma Mere, effrayée, se rendit sur le champ chez M^{re}. de St. Simon, à laquelle elle fit part de cette triste nouvelle, en la priant de se ressouvenir des conseils qu'elle lui avoit donnés à cette occasion. Avouant qu'elle avoit pris son parti & qu'elle étoit résolue d'en faire usage, aimant mieux tout risquer que de se mettre dans le cas dont elle lui avoit parlé, sa bon-

ne Amie, non seulement ne se démentit point, mais elle s'offrit même à faire tout ce qui convenoit pour sa tranquillité. On juge combien de telles offres firent de plaisir. Ma Mere en fut transportée, & dès le moment il fut arrêté de quelle manière on procéderoit à la supposition. Il n'y avoit pas de tems à perdre; d'un moment à l'autre le petit de Courval pouvoit manquer; il falloit qu'un autre enfant se trouvât prêt, que la Nourrice fût gagnée, & ce n'étoit pas l'affaire d'un moment.

La première chose que fit ma Mere, fut d'écrire à la Nourrice, & de lui ordonner de suivre aveuglément tout ce que celle, qui lui remettroit sa Lettre, lui diroit. Pour la gagner plus efficacement, elle remit à Me. de St. Simon vingt Louis pour lui donner, avec promesse qu'elle auroit soin d'elle toute sa vie, si elle se conduisoit dans cette occasion avec tout l'attachement.

chement qu'elle lui croioit. Dès que les deux Amies furent convenues de leurs faits , elles se séparèrent. Me. de St. Simon envoya chercher un carosse de remise , & dès le même jour elle partit pour mettre sur le champ la main à cette affaire. Elle en avoit senti toute la délicatesse , mais elle s'étoit engagée. Elle avoit des obligations essentielles à ma Mere , elle n'étoit pas riche , & elle étoit bien aise de se la ménager pour des services peut-être plus importants. D'ailleurs nous autres femmes nous ne raisonnons pas tant : il suffit que nous voyions de la possibilité dans nos entreprises , pour aller en avant , sans tant approfondir.

Au-lieu de descendre au Village du Hautmenil , où demeurait la Nourrice du petit de Courval , Me. de St. Simon s'arrêta dans un autre , qui n'étoit distant de celui-là que d'une demi-lieuë. Elle avoit fait ses

réflexions en chemin, & imaginé des mesures, toutes différentes de celles dont elle étoit convenue avec Madame de Courval; elle étoit trop habile pour se mettre dans le cas d'aucune indiscretion. Dès qu'elle se fut logée, elle envoya chercher la Nourrice de l'enfant de son Amie. L'amitié que je porte à Me. de Courval, lui dit-elle, après l'avoir fait rafraîchir, ne m'a pas permis de passer si près de chez vous, sans m'informer des nouvelles de son Fils. A mon départ elle étoit dans de si grandes allarmes à son sujet, qu'elle m'a fait pitié. Hélas ! reprit la Nourrice, elles étoient bien fondées : le pauvre enfant est à la mort, & j'ai bien peur que cette nuit il ne soit délivré de tous ses maux. Non seulement je plains cette tendre Mere, continua l'adroite Me. de St. Simon; mais vous, ma pauvre Nourrice, qui me paroissez une bonne femme. Outre que
je

je vous crois attachée de bonne foi à cet enfant, vous allez perdre votre fortune. J'ai entendu dire vingt fois à Mr. & à Madame de Courval que si vous étiez assez heureuse pour leur élever leur Fils, qu'ils vous donneroient une bonne récompense, & qu'ils vous assureroient du pain pour le reste de vos jours. Voyez, pauvre petite femme, ajouta l'Amie de ma Mere avec un air d'attendrissement, si cette mort ne vient pas bien mal à propos, & ce que vous perdez en perdant cet enfant. Je ne m'en doutois que trop, reprit la Païfanne en pleurant. Depuis que mon mari est mort, rien ne m'a réussi. Tout au contraire, tantôt c'est une vache morte de la gravelée, un autre jour un mouton pris par le loup. Je n'avois que trois poulets, de mauvais garnemens de soldats me les ont attrapés. Enfin, Madame, continua-t-elle, il n'y

a pas de malchance qui ne se montre pour moi. Mais pour faire bref, apprenez un surcroît de chagrin que vous ne devineriez jamais. En revenant hier du Bourg voisin, où j'étois allée acheter un remède, ordonné par le Médecin pour le petit malade, j'ai rencontré, à la sortie du Bois, un petit Orphelin délaissé, & qui jettoit les hauts cris. Dieu sçait si j'ai eu la cruauté de passer mon chemin: je suis pauvre, mais j'ai le cœur pitoiable. Assottée par les pleurs de ce pauvre délaissé, je l'ai relevé, & voyant qu'il se pâmoit de besoin, je lui ai donné à teter. Pour faire court, après avoir regardé de côté & d'autre pour voir si les gens, à qui appartenait cet enfant, ne seroient pas dans les environs, ne découvrant rien, j'ai emporté cet Orphelin. Hélas! il semble que le pauvre petit ait la conception de sentir que sans moi il périssoit. Il m'a sou-

soûri pendant tout le chemin, & i'en ai été si affolée, que quoique j'eusse résolu de le porter demain à la charité de notre Curé, il me fait tant de pitié, que je me suis dit que je le garderois; ce que je vous conte, Madame, ajouta cette bonne Nourrice, pour vous faire voir ma chance. Je vais perdre la nourriçon qui m'auroit fait ma fortune s'il avoit vécu, & dans le même moment j'en retrouve un qui sera à ma charge, & pour lequel je serai obligée de m'ôter de la bouche pour le lui donner.

La suite de ce discours parut d'un bon augure à Me. de St. Simon pour son projet. Quoiqu'elle eût déjà des vûes pour remplacer l'enfant de ma Mere, ayant un de ses gens qui en avoit six, & qui n'auroit pas mieux demandé que d'en placer un en bon lieu, elle jugea que celui, qui avoit été trouvé par cette Nourrice, convenoit mille fois

82 LES MÉMOIRES DE

mieux à la supposition, non seulement parce qu'il se trouvoit tout porté, mais encore parce que par-là elle ne se voyoit pas dans l'obligation de confier le secret à personne. Elle s'arrangea sur ces idées, & reprenant l'entretien, après avoir rêvé un moment, Sçavez-vous bien à quoi je viens de penser, dit-elle, en regardant fixement la Nourrice? A vous tirer de l'embarras où vous allez vous trouver, continua-t-elle, sans lui donner le tems de lui répondre. Ce que vous venez de m'apprendre de cet Orphelin que vous avez trouvé, me donne une imagination, pour que vous n'en foyez pas embarrassée, qui me paroîtroit admirable, si vous aviez assez d'esprit & d'indelligence pour en profiter. Par-là vous conserveriez non seulement la protection de Mr. & de Me. de Courval, mais même votre fortune seroit faite. Eh! Madame, interrompit

pit la bonne femme, en joignant les mains avec un air suppliant, ayez la charité de m'enseigner un aussi bon moïen. Quoi! pauvre petite femme, repartit Me. de St. Simon, vous ne le devinez pas? il n'y a rien cependant de si aisé. Hé bien, pour vous faire connoître que je m'intéresse véritablement à ce qui vous regarde, & que j'entre dans vos peines, je m'en vais vous le dire; mais avant que d'en venir là, je veux que vous me fassiez un serment que vous ne le confierez jamais à personne, & que quoi qu'il arrive, vous ne conviendrez jamais que je vous ai donné des conseils. J'aime à faire du bien à d'honnêtes gens, comme vous, qui le méritez; mais je ne veux que personne le sçache jamais.

LA Nourrice fit le serment que l'Amie de ma Mere exigeoit, & promit une discrétion éternelle. Dès que Me. de St. Simon se fut assurée de ce côté-

là, elle lui dit que pour ne pas perdre les récompenses qu'elle attendoit du Fils de Mr. de Courval, elle n'avoit qu'à substituer l'Orphelin à sa place, dès que celui, qui étoit à la veille de mourir, seroit expiré ; & pour que personne ne pût jamais découvrir son secret, il ne s'agissoit, dès qu'il seroit mort, que d'aller l'enterrer elle-même, pendant la nuit, dans le cimetière. Si le Médecin, qui en a eu soin, revenoit par hazard, ce qui n'arrivera pas vraisemblablement, puisqu'il l'a abandonné, vous lui direz que vous avez pris soin vous-même de votre enfant, & que vous ne voulez pas absolument que personne en approche que vous. Par-là vous vous délivrerez non seulement de son importunité, mais de celle de ceux dont vous pourriez vous défier. Si l'on vient, de la part de Mr. de Courval, pour apprendre des nouvelles de son Fils, vous répondrez qu'il

va

va mieux depuis qu'il a été abandonné des Médecins, & que si l'on s'en rapporte à vous seule, vous espérez, avec l'assistance du Ciel, de le sauver. Il n'en faudra pas davantage pour qu'on vous laisse la maitresse absolue, & lorsque vous aurez laissé passer quelques mois, vous mandrez hardiment au Pere & à la Mere que vous avez tiré leur enfant d'affaire. Jugez, ma chere Nourrice, continua Me. de St. Simon, en la regardant en souriant, si l'on sera content de vous, & si les recompenses vous manqueront.

LA Nourrice fut transportée de joye de cette ouverture, & quoiqu'elle n'eût pas un grand génie, son intérêt lui fit sentir parfaitement qu'en parvenant à exécuter de point en point ces conseils, elle ne pouvoit qu'en tirer un bon parti. Elle s'en expliqua sur ce ton à Me. de St. Simon, mais elle parut embarrassée de la crainte que le Pere & la Mere ne s'aperçus-

86 LES MÉMOIRES DE

sent de la supposition, parce que, poursuivit la Nourrice, l'Orphelin, dont je vous ai parlé, a une marque sur la poitrine bien singulière, & que le Fils de Mr. de Courval n'en a point. L'Amie de ma Mere ayant demandé ce que c'étoit que ce signe, la Nourrice lui apprit que l'enfant, dont il étoit question, avoit empreint dans cet endroit un soleil parfaitement dessiné. On n'y prendra pas garde, continua Me. de St. Simon. Dailleurs, comme il n'y a que vous dans la maison qui ayez eu soin du petit de Courval, personne ne pourra vous faire de la peine sur ce sujet. A l'égard de la vraisemblance, n'ayez aucune inquiétude sur cela: les enfans changent tellement tous les jours, sur-tout quand ils sont en bas âge; que je vous jure qu'une propre Mere seroit trompée en pareil cas; à moins qu'elle ne s'en défiât. On en voit des exemples tous les jours.

CET-

CETTE difficulté levée, la Nourrice parut résolue à suivre le conseil qu'on venoit de lui donner. Me. de St. Simon, la la voyant parfaitement déterminée, lui dit que Me. de Courval l'avoit chargée, en cas qu'elle se détournât pour aller apprendre des nouvelles de son Fils, de lui faire une petite gratification, supposé qu'elle trouvât qu'il se portât mieux. Je repasserai demain matin, ajouta-t-elle, dans ce Village; vous n'avez qu'à venir m'y trouver sur le midi: si vous avez exécuté tout ce dont nous venons de convenir, sousentendu que votre nourrigon soit mort, je vous donnerai le présent qui vous est destiné, & je serai la première qui apprendra à Mr. & à Me. de Courval que leur enfant va mieux, en leur disant que depuis qu'il a été abandonné de ceux qui le soignoient, vous avez tant pris de peine auprès de lui, que je ne doute pas que
vous

88 LES MEMOIRES DE

vous ne lui sauviez la vie , & que vous ne le leur conserviez.

LA Nourrice se retira, bien satisfaite de cette conférence, & protesta qu'elle n'oublieroit jamais de sa vie les grandes obligations qu'elle avoit à une aussi charitable Dame. L'Amie de ma Mere, bien contente de la manière dont alloit cette affaire, repartit sur le champ pour en aller faire son rapport à Me. de Courval. On juge de la satisfaction qu'elle eut, en concevant que de la manière dont cette supposition se faisoit, elle ne courroit aucun risque sur la discrétion de cette femme; inquiétude, dont elle avoit été toujours allarmée depuis qu'il en avoit été question.

LE lendemain Me. de St. Simon se trouva à l'assignation qu'elle avoit donnée. La Nourrice survint un quart d'heure après. Elle jugea à son air qu'elle avoit de bonnes nouvelles à lui apprendre; en effet
tout

tout avoit réussi comme il avoit été imaginé. Personne dans le Village n'avoit été informé que la Nourrice eût trouvé un enfant , étant revenue trop tard pour avoir rencontré personne. Par-là elle se voyoit absolument la maitresse de son secret , elle n'avoit chez elle que deux enfans qui auroient pû l'inquiéter ; mais outre qu'ils étoient en bas âge , ils dormoient quand elle arriva avec l'Orphelin trouvé , & le lendemain elle les avoit envoyés aux champs dès le grand matin.

LE petit de Courval mourut la nuit suivante , comme on s'y attendoit. La Nourrice ne s'en fut pas plutôt apperçue , qu'elle s'arma d'un hoyau , fut lui faire une fosse dans le cimetière , qui n'étoit pas éloigné de sa maison , & y enterra l'enfant mort , sans qu'aucun obstacle se fût rencontré , qui pût interrompre son projet.

ME. de St. Simon, fatishait
de

de ce rapport, la renvoya avec quatre Louis, en lui conseillant d'employer cette somme pour remplacer les pertes qu'elle avoit faites, l'assurant que dans les suites de pareils secours ne lui manqueroient pas. Elle ne voulut pas lui en donner davantage, dans la crainte qu'une plus grosse somme ne fût ouvrir les yeux à la Nourrice, & qu'elle n'occasionnât des scrupules & de l'indiscrétion. Avec les gens de cette classe on ne peut se conduire avec trop de ménagement & de prudence.

Je n'entrerais point dans un plus long détail à cette occasion, il suffira que j'ajoute que tout ce qui avoit été concerté, réussit comme il avoit été été prévu. Un an après, Mr. de Courval voulut que son prétendu Fils fût ramené à la maison. Il fut transporté de le voir, après avoir tant craint de le perdre. L'enfant étoit de la plus jolie physionomie du monde,

de, & aussi aimable qu'on pouvoit le desirer pour son âge. On ne manqua pas d'en faire compliment à mon Pere, & de lui dire, comme cela arrive toujours, que c'étoit son véritable portrait, & cela ne lui déplut pas, parce que son amour propre n'y trouvoit rien que de flatteur.

QUATRE ans après cette supposition, Me. de Courval devint grosse. — Son mari en fut aussi charmé, qu'elle en ressentit de remords. Elle se représenta alors l'irrégularité de la conduite qu'elle avoit tenue; en introduisant un Etranger dans sa famille; mais sa bonne Amie, à qui elle confia ses regrets, la tranquillisa, en l'assurant que l'avenir lui suggéreroit les moyens de concilier toutes ces choses, & qu'elle n'étoit pas la seule qui se fût trouvée dans de pareils embarras.

MA Mere accoucha d'une Fille le plus heureusement du mon-

monde, & cette Fille, c'est moi. Je fus élevée à la maison avec tous les soins qu'on peut imaginer. A six ans on me flattoit déjà d'être jolie, d'avoir des manières & de l'esprit pour mon âge ; on se promettoit enfin beaucoup de moi. Je répondois à l'amitié, que mon Pere & ma Mere avoient pour moi, par un attachement extraordinaire & par de petites façons enfantines qui les séduisoient de plus en plus.

Nous étions parfaitement unis, mon Frere & moi. Il m'aimoit tendrement, & je lui rendois un sincère retour ; on admiroit notre union. Jamais nous n'avions de disputes, ni d'envie l'un contre l'autre, & nous ne cherchions de dissipation que celle d'être ensemble ; le plaisir nous tenoit lieu de tout.

Mon Pere, qui nous idolâtroit, ne voulut point confier notre éducation à d'autre qu'à lui.

lui-même , ni que nous fortifions de la maison paternelle. On donna à mon Frere un Gouverneur & un Précepteur, dont les mœurs étoient connues, & qui joignoient de l'esprit & de l'éducation à leur sçavoir. A mon égard , on me choisit une Gouvernante , recommandable par sa vertu , & mon Pere préféra ce parti à celui de me mettre dans un Couvent. Il pensoit, & je crois qu'il avoit raison , que le Cloître n'est pas toujours un azyle sûr pour l'innocence , & que si les jeunes personnes, qu'on y place, n'y font point de mal, du moins elles y apprennent beaucoup de choses qu'elles devroient ignorer; une fille n'est rien moins qu'innocente quand elle en sort. Je ne prétends point parler des Religieuses , leur conduite est assurément pour la plupart, non seulement sans reproche , mais respectable. Il seroit à desirer que leurs Pensionnaires imitassent

24 LES MEMOIRES DE

sont d'aussi bons modèles ; mais il s'en faut beaucoup. Les plus éveillées corrompent bientôt celles qui le sont moins, & souvent il ne manque que l'occasion aux premières pour se perdre : en ce cas, qu'on imagine le risque que doivent courir les secondes. J'en ai vû des exemples qui m'ont fait trembler, & après cela, j'aurois dix Filles, que je ne voudrois jamais en mettre une seule dans le Couvent, à moins qu'elle ne voulût absolument se faire Religieuse, & que je fusse moralement sûre qu'elle ne rentreroit jamais dans le Monde.

MON Frere avoit quatorze ans, & moi dix, lorsque mon Pere & ma Mere firent pour notre éducation ces arrangements. Il faisoit des progrès surprenans dans ses Etudes, & de mon côté j'apprenois avec beaucoup de facilité tout ce qu'on me montroit. On me donna tous les maîtres convenables

bles pour l'éducation d'une Fille de ma sorte, & j'ose dire que j'y répondois de manière à m'attirer l'approbation de tous ceux à qui j'avois compte à rendre. Il ne m'en coutoit rien pour remplir mes devoirs.

L'AMITIE, que j'avois pour mon Frere, me suggera de demander la permission d'étudier avec lui. Comme on n'y trouva aucun inconvénient, elle me fut accordée, & j'en fus ravie.

COMME mon Frere étoit plus avancé dans ses Etudes que moi, il étoit quelquefois mon maître, & j'en étois charmée. Nous passions nos heures de recreation ensemble: je l'aimois tendrement, & il se feroit fait sacrifier pour moi. Lorsque l'un de nous recevoit quelque mortification, l'autre le consolait & la partageoit avec vivacité. Nous nous prévenions sur tout, & nous ne goutions point de plaisir, si nous ne le partagions ensemble.

semble. Enfin on nous donnoit pour modèles à tous les Freres & à toutes les Sœurs. Mon Pere étoit comblé de voir la parfaite amitié qui étoit entre nous, & s'en applaudissoit avec ses Amis.

IL venoit ordinairement beaucoup de monde à la maison. Lorsque cela arrivoit dans les tems où mon Frere & moi étions quittes de nos maîtres, on nous faisoit descendre, dans l'intention sans doute de nous accoutumer pareillement au ton du bel usage. Si l'on nous eût consultés, nous aurions préféré de passer le reste de la journée ensemble, au desagrément d'être séparés l'un de l'autre. Que je suis malheureux, s'écroit quelquefois mon Frere, de ne pouvoir pas être toujours avec vous, mon aimable Sœur! Si je suis jamais mon maître, & que vous pensiez comme moi, il faudra ne nous jamais quitter. N'y consentirez vous pas, ma petite Sœur, me disoit-il tendrement! Hé.

Hélas ! je ressentais trop de plaisir à ces témoignages de sa tendresse , pour l'en dedire , & je ne manquois jamais de lui protester que de pareils arrangemens feroient la félicité de ma vie.

LES personnes, qui venoient au logis , y amenoient quelquefois leurs enfans pour nous tenir compagnie ; mais ce soin étoit bien inutile , & nous étoit bien à charge. Nous nous suffisions parfaitement à nous-mêmes , & nous nous serions bien passés de semblables attentions. Cependant , malgré le secret dépit que nous en ressentions l'un & l'autre, nous étions trop bien élevés pour ne pas le dissimuler.

ENTRE les gens de notre âge, qui venoient le plus ordinairement à la maison, Mr. & Madlle. de Blanchemure étoient ceux qui méritoient le plus d'être distingués. Ils étoient l'un & l'autre parfaitement aimables,

Part. I.

E

&

98 LES MEMOIRES DE

& leurs façons étoient si prévenantes, qu'il n'étoit pas possible de ne les pas recevoir agréablement.

Un jour, que nous passâmes ensemble une partie de la journée, je m'apperçus que mon Frere avoit été fort réveur. A peine me trouvai-je seule avec lui, que je lui en demandai la cause. Hélas! reprit-il en soupirant, elle est bien légitime. Etonnée qu'il ne voulût pas m'en dire davantage, j'en fus piquée. Vous ne m'aimez donc plus, poursuivis-je, puisque vous ne me dites pas ce qui vous chagrine? Ce reproche, continua-t-il, ne vous convient pas; c'est moi qui ai sujet de vous le faire. Moi! repartis je. Oui, repliqua-t-il, & j'en mourrai de douleur. Je vois bien que vous me préférez Mr. & M^{lle}. de Blanchemure. Je ne me suis que trop apperçu que vous les aimez beaucoup plus que moi; jugez, après cela, si j'ai lieu d'é-

d'être chagrin. Ce reproche me toucha au vif, je me mis à pleurer amèrement. Il n'entrevit pas plutôt mes larmes, qu'il se jeta à mes genoux, & me demanda mille pardons de m'avoir mise dans cet état, & joignit ses larmes aux miennes. Cette vue m'attendrit, je le relevai avec empressement. Vous êtes bien méchant, lui dis-je en l'embrassant, de penser que j'aime mieux Mr. & Mdle. de Blanchemure que vous. Vous mériteriez, ajoutai-je avec un petit air mutin, que je vous fisse dire vrai. Que je suis malheureuse de n'avoir pas la force de me venger ! Mais je me souviendrai long-tems de l'injustice de vos soupçons, & je ne vous le pardonnerai pas sitôt.

A ces mots mon Frere se jeta une seconde fois à mes pieds, & me renouvela ses excuses. Je voulus le faire relever, sans lui rien dire ; mais il m'assura qu'il n'en feroit rien que je ne lui

eusse promis d'oublier le chagrin qu'il venoit de me donner. Je suis née assez fière , je tins bon & je ne me rendis pas. Cette obstination le pénétra jusqu'au vif & le transporta de dépit. Il se leva , & me dit avec des yeux où le désespoir étoit peint, que puisque je persistois à ne lui vouloir point pardonner une faute qu'il n'avoit commise que par l'excès de son amitié , il ne vouloit plus vivre , qu'il alloit s'en punir , & que je regretterois peut-être les cruautés dont j'usois envers un Frere qui m'aimoit si tendrement.

Je tremblai à ce discours. Je craignis l'effet de son désespoir , je me levai précipitamment & courus après lui. Je l'appellai, en le priant de revenir. Non, non, s'écria-t-il, vous ne me m'aimez plus, laissez-moi mourir. Je me pressai de l'assurer du contraire: il revint enfin, en me protestant qu'il eût cef-

cessé de vivre, si je ne lui eusse pas dit que je l'aimois encore. Je lui promis que l'amitié, que j'avois pour lui, ne diminueroit jamais, & cette promesse le tranquillisa. Que je suis heureux, ma chere Sœur, s'écria-t-il, que mes soupçons se trouvent mal fondés ! mais jugez vous-même si j'ai eu tort de prendre l'alarme. Vous connoissez toute ma tendresse, mettez-vous à ma place. Pendant que Mr. & Madlle. de Blanchemure ont été ici, je vous ai parlé plusieurs fois, sans que vous ayez daigné me répondre. Vous n'étiez occupée que du plaisir de vous entretenir avec Mr. de Blanchemure ; ma tendre amitié s'en est alarmée, j'ai été saisi du plus cruel ennui. Vous m'offenseriez, repris-je, par ce doute. Je ne suis ni légère, ni inconstante. Je vous le pardonne, puisque je vous l'ai promis ; mais s'il est vrai que vous m'aimiez aussi

tendrement que vous me le dites , ne m'exposez jamais aux allarmes que vous venez de me donner.

LORSQUE je fus seule , je me rappelai ce qui venoit de se passer , & je fremis quand je pensai que mon Frere avoit voulu se tuer. J'en serois morte , me dis-je en moi-même ; car je l'aime plus que ma vie. Je fis ensuite à ma manière de petites réflexions. D'où vient , me disois-je , que tous ceux , qui s'offrent à mes yeux , ne me paroissent pas aussi aimables que mon Frere ? Il me semble qu'il n'y a personne qui l'égale & qui ait le mérite que j'admire en lui. Pourquoi tout le monde ne pense-t-il pas comme moi à son égard ? Est-ce que j'ai l'esprit fait différemment ? Mon Pere & ma Mere l'aiment assurément , je ne puis en douter ; mais j'ai tout lieu de juger qu'il s'en faut encore beaucoup qu'ils l'aiment autant
que

que moi. Seroit-ce à cause qu'il est mon Frere, que mon amitié est si vive ? Mais que dis-je ? reprenois-je, n'est-il pas leur Fils, l'affinité du sang n'est-elle pas égale ? J'avois beau vouloir trouver le vrai motif de ces différences, je me perdois. Enfin dans ces considérations la conclusion fut, après m'être convaincue que mon amitié l'emportoit sur celle de ceux qui lui avoient donné le jour, que je devois m'applaudir de ce que personne ne pouvoit me le disputer dans cette occasion, parce que ce cher Frere, persuadé de ma tendresse extrême, en seroit plus reconnoissant, & m'en aimeroit mieux.

Mon Pere voyoit avec une grande satisfaction les progrès que nous faisions l'un & l'autre dans les Sciences; il se félicitoit d'avoir donné le jour à des enfans qu'on regardoit comme des prodiges dans sa Province. Nous commençons à ne plus

être des enfans. Je passois pour belle , j'en recevois tous les jours des complimens ; mais je n'y étois sensible que lorsqu'ils me venoient de la part de mon Frere. Je ne me souciois que de sa tendresse , qui augmentoit tous les jours ; le reste m'étoit indifférent.

UNE Dame des Amies de ma Mere , nommée Madame de Longuemotte , devant marier sa Fille le lendemain , vint nous inviter de nous trouver à cette cérémonie. Mon Frere , m'ayant rencontrée seule quelques momens après , me dit avec un air fort triste , que cette partie de plaisir , à laquelle on venoit de nous inviter , lui faisoit faire de cruelles réflexions. Sur la surprise que je marquai à ce discours , il me dit que le mariage de Madlle. de Longuemotte lui faisoit envisager une idée bien accablante , pensant , comme il le faisoit , à mon égard. Ne dois-je pas craindre ,
ma

ma chere Sœur, continua-t-il, que mon Père ne vous marie un jour? Ah! si ce malheur m'arrivoit, je ne pourrois le soutenir. Quoi! je me verrois séparé de vous pour jamais! Non, je n'y pourrois résister. Pour vous, ingrate Sœur, ajouta-t-il, vous m'auriez bientôt oublié dans les bras d'un Époux. Il accompagna ces derniers mots d'un regard si touchant & si attendri, que j'en fus émue jusqu'aux larmes. Je me pressai fort de l'assurer que l'événement qu'il craignoit, n'arriveroit pas; que je prierois mon Père avec tant de larmes de me laisser Fille, que je me flattois qu'il ne me contraindrait pas, & qu'il pouvoit compter sur l'éloignement que j'aurois toujours pour un semblable engagement.

Nous passions ainsi la vie du monde la plus agréable. Nous ne cessions, mon Frere & moi, de nous donner des preuves réciproques de notre tendresse

mutuelle. Ma Mere, qui jusque-là n'y avoit fait qu'une légère attention, commença à en être allarmée. Elle sçavoit, mieux que personne, les suites qui en pouvoient résulter; elle résolut de nous examiner de plus près, & n'ayant pas été longtems sans s'appercevoir de la conséquence d'une amitié aussi vive, elle pensa à en couper le cours en nous séparant. Pour cet effet elle écrivit à un de ses Oncles, nommé Mr. de Forcel, qui demeuroit à Paris. Sans lui faire part des raisons qui l'engageoient à éloigner mon Frere, elle lui manda simplement qu'elle se feroit un vrai plaisir qu'il fût élevé près de lui, parce qu'il entroit dans un âge où il avoit besoin de faire ses exercices, afin que si la guerre arrivoit, il fût en état d'entrer dans le Service & d'y faire son chemin. Elle ajouta qu'il mettroit le comble à l'obligation qu'elle lui auroit, s'il se conduisoit

soit de manière, dans cette occasion, qu'il ne semblât pas qu'elle y eût part, aiant des raisons pour que Mr. de Courval ne l'en soupçonnât pas, dont elle lui feroit part en tems & lieu.

Aussitôt que Mr. de Forcel eut reçu cette Lettre, il écrivit à mon Pere, en conséquence des intentions de sa Nièce. Quelque attachement qu'eût Mr. de Courval pour mon Frere, il n'hésita point sur le parti qu'il avoit à prendre. Mr. de Forcel vouloit bien se charger de l'éducation de son Fils, il étoit fort riche, il promettoit de veiller lui-même à sa conduite ; c'étoit un parti trop convenable pour le refuser. Pénétré de ces considérations, mon Pere passa dans l'appartement de ma Mere, & lui fit part de la Lettre de son Oncle, & des motifs qui l'engageoient à céder à ces instances. Ma Mere affecta d'abord de l'éloignement pour se séparer
E o d'un

d'un Fils qu'elle aimoit, disoit-elle, si tendrement; mais feignant peu à peu de se laisser persuader par les raisons de son Epoux, elle céda, & en vertu de son consentement le jour du départ de mon Frere fut arrêté.

Mr. & Me. de Courval ne furent pas plutôt d'accord sur ce point, qu'ils firent appeler mon Frere, & lui apprirent ce qu'ils venoient de décider sur son sort. Un coup de foudre & cette nouvelle furent pour lui à peu près la même chose. Il pâlit, & changea vingt fois de visage pendant le discours de mon Pere! Que vous ai je donc fait, s'écria-t-il douloureusement, en se jettant à ses pieds? D'où vient me bannissez-vous de votre présence? qu'ai-je donc fait pour me priver du précieux bonheur d'être toujours près de vous? Hélas! c'est le seul qui me soit cher dans la vie, je n'en connois point d'autre, & je vais devenir le plus malheureux

reux de tous les hommes. Mon Pere fut sensible aux marques d'attachement que mon Frere lui donna. Il l'assura qu'il ne les oublieroit jamais ; il ajouta qu'il ne composit point le bannir en l'envoyant à Paris ; que cette absence ne seroit pas longue , & qu'elle dépendroit des progrès qu'il feroit dans ses exercices. D'ailleurs, il lui fit sentir qu'il ne pouvoit se dispenser de l'envoyer à un Oncle qui desiroit avec ardeur de le voir ; qu'il devoit s'attacher sur-tout à lui plaire , parce qu'il s'en trouveroit bien dans les suites ; qu'il commençoit à ne plus être un enfant , & qu'il falloit penser en homme raisonnable ; en un mot qu'il étoit inutile d'employer des prières pour le faire changer ; qu'il avoit mandé à Mr. de Forcel le jour qu'il partiroit ; que la chose étoit décidée , & qu'il ne devoit plus s'occuper que du soin de se préparer à partir.

MON Frere voulut tenter du

côté de ma Mere, lorsqu'il put la joindre, de faire révoquer un ordre qui lui paroissoit si cruel; mais mon Pere étant survenu & ayant appris de quoi il étoit question, affectant d'être fâché de cette résistance, lui signifia qu'il vouloit être obéi, & lui ordonna de se retirer.

J'ÉTOIS dans la chambre de mon Frere lorsqu'il rentra. Quelle fut ma surprise de le voir baigné de pleurs! Il se jeta dans un fauteuil, où il resta immobile. Je volai vers lui, & lui demandai, avec un faiblissement dont je ne fus pas la maîtresse, ce qui lui étoit donc arrivé. Mais quelle fut ma douleur, lorsque je m'apperçus qu'il avoit perdu connoissance! Je courus, toute effrayée, appeller du monde; on le fit enfin revenir. Dans quelle inquiétude ne me trouvai-je pas alors! A peine eut-il repris connoissance, que de nouveaux soupirs pensèrent le suffoquer. Je ne sçavois que penser d'un état si violent, & j'at-

ten-

tendois avec une impatience extrême qu'il pût m'expliquer ce qui y avoit donné lieu.

DES qu'il put parler, il s'écria avec douleur : Je ne vous verrai donc plus, ma chère Sœur ! Ah ! c'en est fait, Eh pourquoi donc, repris-je, frappée d'un si cruel début ? Hélas ! continua t-il, en se jettant à mes pieds, mes maux sont sans remède. Apprenez qu'on me sépare de vous. En vain, par les prières les plus soumises, ai-je voulu faire révoquer cet arrêt cruel : on veut ma mort, on me fait partir pour Paris. Il n'en put dire davantage, les sanglots étouffèrent sa voix. Je pensai à mon tour m'évanouir ; ma Gouvernante, qui survint, & qui s'aperçut de l'état où j'étois, fut en avertir ma Mère. Elle accourut, & fut témoin de l'excès de ma douleur : au lieu de la calmer, comme cela sembloit naturel, elle m'en fit de vifs reproches, en me disant que je ne l'aimois
donc

donc point , puisque j'ôsois m'opposer aux volontés de ceux dont je tenois le jour. Mon Frere ne fut pas traité avec plus de douceur. Comme il étoit mon aîné, & qu'elle n'avoit pas les mêmes raisons de tendresse pour le ménager , elle lui fit une aigre réprimande sur ce qui venoit de se passer, en ajoutant qu'il ne pouvoit réparer des fautes si graves , qu'en obéissant avec soumission.

APRES avoir fini par ce ton imposant, elle en reprit un plus doux. Elle nous dit qu'elle ne desapprouvoit point que nous nous aimassions, mon Frere & moi , avec toute la tendresse possible ; mais qu'il ne falloit pas que cette amitié fût poussée jusqu'à l'extravagance. Pénétérée d'une remontrance aussi raisonnable , je lui promis de ne plus lui donner lieu de se plaindre de moi. Elle me parut adoucie de cette soumission , & m'ordonna de la suivre. Lorsqu'elle fut rentrée dans son appartement,

ment , elle me défendit de me trouver seule avec mon Frere, & de ne point l'interrompre dans les apprêts qu'il étoit obligé de faire pour son départ.

CET ordre rigoureux fut exécuté ponctuellement. Mon Pere tint à peu près la même conduite envers mon Frere, & depuis ce moment , nous ne nous vîmes plus qu'en sa présence. Ce qui étoit arrivé, fit précipiter le voyage, & le jour fatal du départ. Je ne sçais comme il ne fut pas le dernier de ma vie. On nous permit de nous dire adieu, & de nous embrasser. O Ciel ! est-il possible que nous n'expirâmes pas de douleur dans ce terrible moment ? Nos cœurs, pressés par le plus sensible chagrin, ne nous laisserent pas la force de proférer une seule parole ; il fallut user de violence pour nous séparer, & j'en fus si pénétrée, de mon côté, que je tombai sans sentiment.

ON me porta dans ma chambre,

bre, où je fus long-tems sans connoissance ; je ne la recouvrai que pour m'abandonner aux plaintes & aux larmes. Mon agitation fut si violente, que la fièvre me prit avec des redoublemens. Les Médecins furent appelés: ils me trouverent très mal. Je restai en cet état pendant quelques jours. La jeunesse, & les soins que l'on eut de moi, me tirèrent de ce danger; mais je restai dans une mélancholie affreuse. Ma Mere fit tout ce qu'elle put pour la dissiper; elle prit des soins inutiles, je ne me plaisois qu'à m'entretenir des peines que me causoit l'absence de mon Frere. Me. de Courval, qui jugea bien que toutes ses représentations seroient inutiles, résolut de me laisser vivre à ma manière, dans l'esperance que le tems, ce Médecin de tous les maux, feroit ce que tous ses soins n'auroient pu faire jusque-là.

F I N

de la I. Partie.

L E S
MEMOIRES
D E
M A D A M E,
D E
VILLENEMOURS.

0717

100-443887-100

Journal of Management Studies, 19(6), 701-718.

5. *Staphylococcus aureus*

Figure 1. The effect of the concentration of the *Agrobacterium* suspension on the transformation efficiency of *Agrobacterium* strains. The number of transformed cells was determined by the number of colonies growing on the selective medium. The results are the mean of three independent experiments. Error bars represent the standard deviation.

L E S
MEMOIRES
D E
M A D A M E
L A
MARQUISE
D E

VILLENEMOURS,

*Ecrits par elle-même, & rédigés
par Madame*

D E M O U H Y.
SECONDE PARTIE.



A L A H A T E,
Chez ANTOINE VAN DOLE,
Libr. à l'Enseigne de Hugo GROTIUS.
M. DCC. XLVII.





DE LA BIBLIOTHEQUE

LES

MÉMOIRES

DE MADAME LA

MARQUISE

DE

VILLENEMOURS.

SECONDE PARTIE.

2 LES MEMOIRES DE

par des chagrins portés à l'excès. Cette considération eut tant d'empire sur moi, que je devins de jour en jour plus raisonnable; mais je n'en souffrois pas moins: plus je me contenois, & plus je ressentais l'éloignement d'un Frere que j'aimois tant.

MON Pere arriva de Paris deux mois après son départ. Ma Mere lui apprit tout ce qui s'étoit passé à mon sujet pendant son absence. Elle ne lui en avoit rien marqué, parce qu'elle sçavoit qu'il m'aimoit beaucoup, & lui en avoit fait un mystère, dans la crainte de l'inquiéter. Ce tendre Pere me dit, après les premiers embrassemens, que mon Frere se plaisoit fort à Paris, qu'il me faisoit mille complimens, & qu'il s'étoit bien voulu charger d'une Lettre de sa part, pour me prouver qu'il ne desapprouvoit pas l'amitié que je lui portois. Je ne pus cacher la joye extrême que je ressentis. Mon
Pe-

Pere m'ayant donné la permission de lire cette chere Lettre, je le fis avec tout l'empressement qu'on peut imaginer. Elle commençoit par les témoignages de l'amitié la plus tendre, & par d'instantes prières de ne me point chagriner. Il me consolait de son absence, en m'assurant qu'elle ne seroit pas longue, & qu'il feroit tout son possible pour l'abrèger. Ensuite il me parloit de notre Oncle, qui avoit, disoit-il, mille bontés pour lui, dont il paroissoit fort reconnoissant. La fin de sa Lettre étoit une apologie de la Ville où il se trouvoit, qui renfermoit, assûroit-il, tant d'agrémens, qu'il étoit bien difficile de vivre sans en être affecté. Mon amour propre fut piqué d'un sentiment qui me parut si déplacé: je fus surprise que mon Frere trouvât tant de charmes dans un endroit où je n'étois pas; je compris par ce trait qu'il étoit déjà

4 LES MÉMOIRES DE
consolé de mon absence. J'en

à la fin de la semaine

à la fin de la semaine

j'en souffrois; je profitai du premier prétexte pour me retirer dans ma chambre. A peine y fus-je seule, que je me livrai à ma douleur. L'ingrat ! m'écriois-je, non seulement m'a déjà oubliée, mais même a encore la cruauté de me le faire sentir. Voilà donc à quoi ont abouti tant d'assurances d'une fidélité éternelle ! Trop crédule que j'étois, j'eusse répondu de la durée de ses sentimens. mais puisqu'il me traite avec une si cruelle indifférence, ajoutois-je, il faut l'imiter. Pourquoi l'aimerois-je seule, & me consumerois-je de regrets inutiles ? Cette réflexion me frappa. A force de l'étendre, je parvins à la connoissance de mon état : j'en fus effrayée : J'eus beau d'abord vouloir déguiser mes propres sentimens, je reconnus mon erreur. Le Ciel me dessilla sans doute les yeux, un rayon de lumière m'éclaira jusques dans le fond

8 LES MEMOIRES DE

de mon cœur. Je jettai un cri d'horreur, en y trouvant la fatale passion qui s'en étoit emparée. Les Études, que j'avois faites avec mon Frere, m'avoient appris à raisonner & à tirer des conséquences; je sentis l'extravagance d'un amour si contraire aux Loix de la Nature.

LA première chose que je fis, après m'être reconnue, fut de me jeter à genoux, de demander pardon à Dieu de mon égarement, & de le prier ardemment de m'aider à sortir du précipice affreux où j'étois tombée si imprudemment.

APRES cet acte de repentir, je me trouvai plus tranquille. La Lettre fatale, qui m'avoit causé tant de chagrin, fit dans ce moment un effet tout contraire; je ressentis une consolation infinie, en imaginant que mon Frere, à qui je connoissois tant d'esprit, avoit sans doute senti, comme moi, l'ir-
ré-

régularité de sa passion, & que c'étoit-là la vraie cause de l'indifférence qui paroissoit dans sa Lettre qui m'avoit tant chagrinée; je résolus sincèrement de l'imiter, & de n'avoir plus pour lui que les sentimens que je lui devois.

DIEU me soutint dans ces bonnes résolutions, au point que mon Pere & ma Mere ne tarderent pas à s'appercevoir du changement qui s'étoit fait en moi. Ils en furent charmés; mais ils le dissimulerent avec bonté, dans la vûe sans doute de ne point m'humilier. Depuis ce jour, je n'évitai plus de me trouver en compagnie, & de prendre les plaisirs innocens que l'on vouloit bien me procurer; au contraire je les cherchois pour me distraire du retour de ces sentimens trop tendres qui venoient quelquefois me troubler malgré moi. Je les surmontai à la fin, & commençai alors à jouir d'un repos

Part. II. B dont

8 LES MEMOIRES DE

dont j'étois privée depuis longtemps.

MON Frere nous donnoit souvent de ses nouvelles. J'étois charmée d'en apprendre; mais cette joye étoit pure, & débarrassée des sentimens impétueux de la passion dont j'avois été agitée. Il me faisoit des complimens, & je lui faisois les miens dans les réponses qu'on lui envoyoit. Ma Mere étoit fort aise de la tranquillité que je faisois paroître, & elle ne douta pas que la raison n'eût corrigé ce qu'il y avoit de trop vif dans mon amitié pour mon Frere.

DEGAGÉE d'un fardeau qui m'avoit tant couté de combats, pour m'en délivrer, je ne voulus plus m'occuper que du soin de plaire à ceux qui m'avoient donné le jour. Ils me proposerent bientôt plusieurs partis qui se présentoient; mais je les suppliai avec tant d'instance de ne point me priver si tôt du bonheur

heur de vivre avec eux , qu'il n'en fut plus question alors , & qu'ils furent remerciés.

Un jour que j'étois seule à travailler avec Madame de Courval, mon Pere vint nous rejoindre, en riant. Il nous dit qu'il alloit nous amuser par la lecture d'une Lettre de mon Oncle , qu'il venoit de recevoir; il la lut. Mr. de Forcel lui mandoit que mon Frere voyoit une Femme de la première distinction, dont il lui avoit procuré la connoissance , en arrivant à Paris , & qu'il l'avoit ménagée avec tant de soin , qu'elle le recevoit avec mille bontés; qu'il ne passoit pas un jour sans y aller; que depuis ce tems il étoit si changé à son avantage , que tout le monde l'en félicitoit; que bien loin que ses assiduités lui déplussent , il étoit le premier à les approuver , parce qu'un semblable commerce ne pouvoit que lui être fort avantageux dans les suites , & lui

10 LES MEMOIRES DE

procurer des connoissances aussi utiles qu'agréables.

MON Pere en étoit là , lorsqu'on l'interrompit pour lui annoncer une visite ; elle vint fort à propos pour moi. J'avois été frappée de cette terrible Lettre , & sans le prétexte que j'avois de me retirer , il m'eût été impossible de cacher le trouble dont j'étois agitée.

Dès que je me trouvai seule , je sentis toute la rigueur de mon sort ; je connus bien que je m'étois trompée , en croiant avoir déraciné de mon cœur la fatale passion dont ma raison avoit cru avoir triomphé. Je ne jugeai que trop , par le dépit & par la jalousie qui s'étoient emparés de mon ame , en apprenant que mon Frere étoit sensible pour une autre que pour moi , que je l'aimois avec plus d'excès que je ne l'avois jamais aimé. Je suis donc un monstre , me disois-je , que l'on auroit dû étouffer en naissant ?

Quoi !

Quoi ! je persévère dans le crime , tout horrible qu'il me paroît. Ne méritai-je pas que le Ciel m'en punisse , sur-tout après la grace qu'il m'avoit faite de me reconnoître ? Comment ! grand Dieu , ne vous vengez-vous pas, continuois-je, en versant un torrent de larmes ! Mais , que dis-je ? ne l'avez-vous pas fait , en me livrant une seconde fois à toutes les horreurs dont je suis déchirée ? Pénétrée de cette terrible réflexion , je fus prête vingt fois à tomber dans le plus affreux désespoir : mais la raison , m'ayant enfin fait comprendre que c'étoit commettre un nouveau crime que d'attenter sur mes jours malheureux , je me retins , & je fis des réflexions plus tranquilles. Pour adoucir en quelque façon mes peines , je réfléchis que je n'avois d'abord été coupable que par l'ignorance de mes propres sentimens ; que je les avois combattus dès que

12 LES MEMOIRES DE

je les avois trouvés criminels ; que le Ciel même devoit me soutenir & me prêter des forces , puisque le crime m'étoit en horreur , & que je n'y succombois que malgré moi.

Si j'avois été pour lors la maitresse de faire mes volontés, je me serois jettée sur le champ dans un Cloître , & j'y aurois pris l'habit ; mais j'étois sûre que mes Parens n'y consentiroient jamais. Je fus vingt fois à la veille de leur déclarer ce qui se passoit dans mon cœur , pour tâcher d'obtenir d'eux cette permission ; mais la crainte de leur causer de nouveaux chagrins , ou peut-être la honte de faire d'aussi humilians aveux , me retint , & me fit éviter l'éclat. Je résolus de garder mon secret , de tâcher de vaincre par mes propres forces , ou si je me sentoïis trop foible , de confier la situation délicate , où je me trouvois , à mon Confesseur , que je prierois de
m'ai-

m'aider de ses conseils & de joindre ses prières aux miennes pour obtenir du Ciel la grace de me délivrer du penchant funeste qui m'entraînoit malgré moi vers le crime.

JE ne manquai pas le lendemain d'exécuter ce projet. Mon Directeur étoit un homme éclairé, & aussi prudent que sage. Il m'écouta avec beaucoup de douceur, & lorsque je lui eus dévoilé le fond de mon ame, il me rassûra sur mes inquiétudes, ne trouva point le mal sans remède, & me promit tous les secours qui dépendoient de lui, pour me soutenir dans mes bonnes résolutions, & pour me préserver de la rechûte que je craignois avec tant de raison.

J'EUS lieu de m'applaudir de m'être tournée du côté de la Religion ; elle me fournit de grandes consolations. Au bout de quelque tems, je m'aperçus avec bien de la joye que

14 LES MEMOIRES DE

ma raison avoit encore repris le dessus : je retrouvai par-là ma tranquillité & la paix ; je souhaitai sincèrement de ne plus me mettre dans le cas où je m'étois trouvée.

J'AVOIS si bien sçu m'observer , que personne ne s'étoit apperçu des nouveaux troubles dont mon ame avoit été dévorée. Quelque tems après , je voulus faire une épreuve pour sçavoir si mon cœur étoit tout à fait tranquille ; je demandai à mon Pere , en badinant , s'il avoit encore la Lettre par laquelle mon Oncle lui marquoit que mon Frere étoit amoureux , n'en ayant entendu lire qu'une partie ; il voulut bien avoir la complaisance de me la remettre. J'en fis la lecture en secret ; j'eus lieu d'être satisfaite des progrès que ma raison avoit faits. Je me trouvais sans émotion ; ce qui me confirma que j'étois parvenue au point important que je m'étois proposé.

QUEL-

QUELQUE tems après, que je crus avoir remporté cette victoire sur moi-même, mon Pere me proposa un parti, pour lequel il me parut fort prévenu; c'étoit le Marquis de Marfinville, Colonel de Cavalerie, qui venoit depuis quelque tems à la maison, & qui y avoit été amené par un des meilleurs Amis de Mr. de Courval. Il joignoit à une naissance illustre une figure aimable, de l'esprit, & de la délicatesse dans les mœurs. En fort peu de tems il avoit trouvé le secret de prévenir toute la famille en sa faveur. La manière, dont ce nouveau prétendant me fut annoncé, me fit penser qu'un refus décisif seroit fort mal reçu, surtout dans le soupçon que j'avois qu'on ne manqueroit pas d'attribuer mon éloignement à l'extravagante manie d'aimer encore mon Frere. Cette idée eut tant de crédit sur moi, que je répondis que je serois toujours soumise tou-

tes les fois qu'on voudroit disposer de moi ; mais que je ne croyois pas me mettre dans le cas de déplaire, en demandant quelques jours pour me consulter. Mon Pere & ma Mere trouverent tant de raison dans cette réponse, qu'ils me l'accorderent sans aucune difficulté, en m'assurant même que si je me sentois de la répugnance pour le Cavalier, après l'avoir mieux connu, qu'ils n'étoient pas dans l'intention de me contraindre jusqu'au point de l'épouser.

DES que je me trouvai seule, je consultai mon cœur sur le parti qu'on me proposoit. Je ne trouvai que de l'indifférence pour Mr. de Marfinville, quoique je rendisse justice à son mérite ; j'aurois fort désiré d'être un peu plus prévenue en sa faveur. Je ne sentois plus de foiblesse pour mon Frere que j'avois tant aimé ; mais je ne pouvois prendre de l'amour pour un autre. Après
m'é-

m'être bien examinée sur ce point, j'étois prête à supplier Mr. & Me. de Courval de ne point encore se presser de me marier, en leur faisant part de l'indifférence où j'étois à ce sujet; mais m'étant rappelée tout à coup cette rechûte dont j'ai fait le détail, je conçus que pour couper racine à mes anciens égaremens, je devois saisir l'occasion qui s'offroit, afin qu'étant liée pour jamais à des devoirs que je ne pourrois me dispenser de remplir, je m'ôtasse le fol espoir qui résidoit peut-être en secret dans mon cœur. Je me fondai d'autant plus sur cette réflexion importante; que la lecture de frivoles Romains m'avoit gâté l'esprit sur ce point, & que j'avois été un tems à me flatter qu'il surviendrait peut-être un jour quelque événement imprévu qui rendrait légitime une passion aussi criminelle. J'étois même assez folle dans ces momens pour envisager des

B 6 idées

18 LES MEMOIRES DE

idées chimeriques comme des inspirations secrètes qui devoient servir à m'empêcher de disposer de ma main. Mon Directeur, auquel j'avois confié toutes ces choses, les avoit traitées de tentation, que je devois craindre & ne jamais écouter. Je me souvins, en me rappelant les conseils qu'il me donna à cette occasion, qu'il ajouta que pour ne pas m'y exposer trop long-tems, je devois m'en délivrer, en me soumettant aux premiers engagemens que mes Parens voudroient me faire contracter, & que c'étoit-là le grand point de mon entière guérison.

TOUTES ces choses, que je méditai avec beaucoup d'attention, eurent beaucoup de crédit sur mon esprit. Après y avoir encore réfléchi pendant plusieurs jours, je pris le parti qui me parut le plus sûr & le plus sage; en un mot je me déterminai à épouser celui qui m'étoit proposé.

CE-

CEPENDANT, avant que je le déclarasse à mon Pere, je consultai encore mon sage Directeur. Il me loua de ma résolution, me dit que mes craintes étoient justes & bien fondées, & me repeta une partie des choses qu'il m'avoit déjà dites sur ce sujet. Cette conference acheva de me décider. A mon retour, j'assurai mon Pere qu'il étoit le maître de disposer de moi, & que je ne trouvois nulle répugnance à lui obéir.

MR. de Courval, qui ne s'attendoit pas sans doute à me trouver si soumise, toujours prévenu que je n'étois pas si bien guérie, que je le faisois paroître, de ma folle passion, ne crut pas devoir brusquer une affaire dont le bonheur de ma vie dépendoit. Dans cet esprit il me dit, après m'avoir louée de ma docilité, qu'il vouloit me donner de nouvelles preuves de ses bontés, en m'accordant le délai d'un mois, pour avoir le

22 LES MEMOIRES DE

quelques jours, le mariage fut déclaré, & nous en reçûmes les complimens.

Le jour du départ de Mr. de Marfinville, il vint me faire ses adieux, & ce fut dans les termes les plus tendres & les plus délicats. Comme j'en avois usé de bonne foi, en approuvant sa recherche, je tâchai que ma réponse ne tint pas de l'indifférence dont j'étois malheureusement prévenue pour lui. Il me repeta plusieurs fois qu'il feroit incessamment de retour. Hélas ! s'il avoit sçu que loin de le desirer, je me flattois que les événemens agiroient en faveur de mon éloignement pour le mariage, il auroit supprimé sans doute la récidive.

ENVIRON trois semaines après qu'il fut parti, me trouvant seule dans ma chambre, occupée à broder auprès de ma fenêtre, j'entendis ouvrir ma porte avec beaucoup de précaution, & un moment après, j'en-

j'entrevis quelqu'un sur la pointe des pieds qui sembloit indécis, & examiner avec beaucoup d'attention s'il n'étoit point remarqué. Je me trouvai émue, sans en trop sçavoir la raison; car quoiqu'il fût tard, il faisoit assez de jour pour n'avoir pas à craindre de fâcheux événemens. M'étant cependant retournée pour demander qui c'étoit, j'eus à peine achevé cette courte question, que l'inconnu fut à mes pieds. J'étois à la veille de m'écrier, effrayée d'une pareille aventure; mais quelle fut ma surprise en reconnoissant, au son d'une voix, encore trop chère à mon cœur, qui étoit l'ennemi que j'avois à mes genoux! Cruelle Sœur, me dit-il en me serrant les mains! vous avez donc résolu ma mort? Eh bien vous me voyez prêt à vous satisfaire. Se peut-il qu'après m'avoir juré tant de fois que puisqu'il ne vous est pas permis d'être à moi, vous ne seriez jamais

24. LES MEMOIRES DE

mais à personne, vous me manquez de parole ? est ce ainsi, ingrate ! que vous êtes fidèle à vos promesses & à votre amitié ? Sans le hazard , qui m'a fait trouver chez mon Oncle lorsque Mr. de Marlinville a passé par Paris pour se rendre dans la Province , j'ignorerois vos cruels engagemens , & je vous eusse trouvée mariée à mon retour. Quoi ! charmante Sœur, est-il possible que vous ne m'aimiez plus, & que vous ayez poussé l'indifférence au point de prendre un parti sans m'en faire part ? Ah ! je ne le vois que trop , vous ne m'avez jamais aimé. Je me repaissois en vain de ce flatteur espoir qui faisoit ma félicité. A peine m'avez-vous vû partir, que vous m'avez oublié ; tandis que je me consumois de regrets , que je ne vivois que de mes douleurs, vous aviez déjà un Amant, & me sacrifiez à mes regrets & à toute la rigueur de mon sort.

LA

LA surprise extrême, où m'avoit jettée la présence imprévue de mon Frere, ne me permit pas d'interrompre ces reproches & ce discours passionné; mais m'étant remise avant qu'il cessât ses plaintes, je commençai par l'obliger à se relever. Je me flattois, lui dis-je, mon Frere, en prenant un grand sérieux, que la raison, vos lumières & l'absence auroient fait sur votre cœur ce qu'une partie de ces choses ont fait sur le mien. Quoi! se peut-il que vous soyez resté jusqu'ici dans l'erreur, & que votre aveuglement ait persévéré jusqu'au point de conserver des sentimens que la Nature abhorre, & qui sont en effet si monstrueux? Après ce peu de mots, inspirée sans doute par le Ciel, qui me fournit des lumières dont je n'étois pas capable, je lui remontrai avec une force pathétique la nature & le fond de son égarement, je lui fis toucher au doigt & à l'œil qu'il

26 LES MÉMOIRES DE

qu'il étoit en horreur à Dieu & aux hommes, en un mot la grace permit que je traitasse cet article avec des termes si propres à persuader, que je m'aperçus, avec une satisfaction infinie, que mon Frère s'attendrissoit & que la vérité couloit jusque dans le fond de son cœur.

SA réponse me confirma que je ne m'étois point trompée. Il m'avoüa que jusqu'à ce jour son amour aveugle l'avoit mis hors d'état de faire ces terribles distinctions. Hélas, continua-t-il, pourquoi le Ciel permet-il que je sois éclairé si tard ! Je sens toute l'horreur de la passion que vous m'avez inspirée ; mais moins vertueux que vous êtes sage, j'en gémis, sans pouvoir cesser de vous aimer. Je vous avoüerai même, avec toute la franchise dont je suis capable, que je désespère de pouvoir jamais parvenir à arracher les traits charmans qui sont gravés
dans

dans mon cœur. Oui, trop aimable Sœur, votre image y est si profondément imprimée. . . C'en est trop, Monsieur, interrompis-je en me levant & en affectant un air de sévérité que mes sentimens secrets ne m'inspiroient pas, puisque vous persistez dans le crime, je ne puis plus vous écouter. Rentrez en vous-même, ou ne me voyez jamais. Je vous ai plus aimé que vous ne l'avez jamais fait, j'ai bien sçu triompher, toute foible que je suis, d'un penchant si fatal; d'où vient auriez-vous moins d'empire sur vous-même, sur-tout dissipé, comme vous devez l'être, dans une Ville remplie d'agrémens, & où vraisemblablement vous n'avez pas toujours été occupé de moi seule.

J'AUROIS voulu pour toute chose au monde retenir ces derniers mots; ils m'échapperent malgré moi. Malheureusement je me ressouvins, pendant les
pro-

28 LES MEMOIRES DE

protestations que mon Frere me faisoit de sa fidélité, de cette Lettre dont j'ai parlé plus haut, où le contraire étoit si bien prouvé. Je voulus sur le champ réparer mon imprudence ; mais il n'étoit plus tems. Si le changement qui est arrivé en vous, me dit-il, en me regardant plus fixement qu'il n'avoit fait jusque-là, n'a été occasionné que par un semblable motif, vous êtes, ma Sœur, dans l'erreur. Je n'ai jamais aimé que vous seule, tout le reste est supposition de la part de mon Pere, ou de mon Oncle. Je ne vais que dans une seule maison à Paris, où M. de Forcel lui-même m'a introduit pour me donner, à ce qu'il dit, ce bel usage du monde, qu'on n'acquiert que par le commerce des femmes d'un certain rang. C'est chez la Marquise de Villenemours, qui a au moins quarante ans, & son âge est si différent du mien, comme vous le voyez, que la plaisanterie,
que

que mon Oncle a faite à cette occasion, ne peut être interprétée sérieusement. Je ne disconviendrai pas de mes sentimens d'estime pour cette respectable femme. Elle m'a toujours reçu avec tant de bonté, s'est donné tant de soin pour polir mon éducation, que je serois le plus ingrat de tous les hommes si je pensois différemment à son égard. Voilà, Mademoiselle, quelles ont été mes habitudes jusqu'ici : si vous vous voulez en écouter davantage, il sera aisé de vous prouver, en vous rendant un compte exacte de la manière dont j'ai vécu depuis que je suis à Paris, qu'on ne peut pas même me soupçonner. . . . J'interrompis dans cet endroit mon Frere. Je n'eus garde d'écouter la justification qu'il me proposa ; c'étoit rentrer dans l'abyme dont je voulois le faire sortir. D'ailleurs, je me craignois trop moi-même pour m'hazarder dans un combat

30 LES MEMOIRES DE

bat aussi périlleux. Je repris le ton qui convenoit à mes desseins : s'ils n'eurent pas l'effet que j'en attendois, les menaces, qui le suivirent, de ne jamais le revoir s'il ôsoit m'entretenir d'une passion que j'avois en horreur, retinrent du moins ses transports. Il jugea que mon parti étoit pris depuis trop longtemps, pour parvenir à me faire changer dans une seule visite. Il se flatta sans doute qu'en dissimulant avec moi, il me ramèneroit par degré. Je le connoissois trop bien pour prendre le change ; mais pour ne point trop le désespérer & le porter à des excès impétueux, je changeai d'entretien. Je lui demandai s'il avoit vû, en arrivant, Mr. & Me. de Courval. Il me répondit que personne ne sçavoit le secret de son voyage ; qu'il avoit supposé, en partant, qu'il alloit pour quelques jours à la Campagne avec un de ses Amis ; qu'il étoit arrivé en poste

te

te la nuit précédente, que sçachant les êtres de la maison, il avoit trouvé le moyen de s'introduire & de s'y cacher, sans que qui que ce fût en eût aucune connoissance, & qu'il comptoit bien repartir avec le même succès.

Je profitai de cette occasion pour le prier de le faire sur le champ, dans la crainte qu'on ne le surprît dans ma chambre, & que l'imprudence d'une pareille démarche ne me fût imputée; mais je parlois à un fou que nulle considération ne pouvoit retenir. Il me jura qu'il n'étoit venu que pour empêcher mon mariage, ou mourir, & qu'à moins que je lui donnasse ma parole qu'il n'auroit jamais lieu, il étoit déterminé à risquer le tout pour le tout, & que rien n'étoit capable de lui faire prendre une autre résolution. Je me préparois à reprendre le ton avec le Frere trop amoureux, dans la crainte

32 LES MEMOIRES DE.

de me démentir enfin , & de laisser entrevoir la sensibilité que je ressentais malgré moi , lorsque la porte de ma chambre s'ouvrit brusquement , & que je reconnus Mr. de Marlinville , une bougie à la main. Je me trouvais si effrayée d'une apparition si imprévue , le comptant encore en Bretagne , & je sentis si douloureusement le cruel effet qu'alloit causer la rencontre imprévue de mon Frere , que je restai immobile , trop pénétrée pour exprimer autrement ma surprise. Mr. de Marlinville , qui s'étoit fait un tendre plaisir de me surprendre , n'avoit pas eu plutôt embrassé mon Pere en arrivant , qu'ayant appris que j'étois seule dans ma chambre , qu'il lui avoit demandé la permission de s'annoncer lui-même. Guidé par sa joye , il y vola ; ses bras étoient déjà étendus pour m'embrasser. Qu'on juge de l'étonnement où il fut de me trouver interdite sans lumière.

mière , & enfermée avec un jeune homme. Il en conçut un faififfement fi vif , que le flambeau qu'il tenoit , lui échappa de la main , en m'appellant perfide , & en fe plaignant de la trahifon qu'il me fuppofoit.

IL fut heureux que fa bougie s'éteignit. Mon Frere m'a avoué depuis que jugeant , par ce discours que Mr. de Marfville étoit fon rival , il eût perdu la vie , ou lui eût arraché la fienne. Le Ciel ne permit pas que je fuffe expofée à de pareils malheurs. Par une providence , dont je l'ai mille fois remercié , ma Mere avoit appris , par une Femmc-de-Chambre , que mon Frere étoit arrivé , & qu'il étoit paffé dans ma chambre. Cette Fille l'avoit entrevû d'une porte vitrée , qui faifoit face à ma chambre. Elle n'igoroit pas les chagrins que ma Mere avoit effuyés à fon occafion , & jugeant , par toutes les précautions prises pour paf-

34 LES MEMOIRES DE

ser sans être vû, que son arrivée renfermoit un mystère, elle se pressa de faire son rapport. Me. de Courval, qui fut bien aise d'éclaircir l'aventure, & de juger peut-être, par ses propres oreilles, du fond de mes sentimens, supposant sans doute qu'une pareille entrevue étoit méditée depuis longtems entre nous, passa dans une garderobe à côté de l'endroit où nous étions, de laquelle il ne lui fut pas difficile d'entendre notre entretien. Par le même bonheur elle reconnut la voix de Mr. de Marsinville, & sentant pour lors qu'elle n'avoit pas un moment à perdre pour le détromper & pour prévenir de fâcheuses impressions, elle sortit précipitamment de l'endroit où elle nous écoutoit, & parut un moment après avec des bougies. Au-lieu de marquer aucune surprise de l'embarras où nous nous trouvions tous, Sçavez-vous, maFille, s'écria-t-elle, avant

avant que d'entrer, que Mon Fils & Mr. de Marfinville viennent d'arriver? Ah ah, continua-t-elle avec une liberté qui nous remit tous, vous en étiez informée avant moi. Mr. de Marfinville qui reconnut alors l'injustice de ses soupçons, sauta au cou de mon Frere, lequel, malgré ses idées sinistres, reçut poliment son Rival, si j'ose me servir de ce terme, dans l'étonnement sans doute d'être revû de ma Mere sans colerè. Pour moi, qui me trouvois confondue d'une scène si surprenante, j'ouvrais de grands yeux, sans articuler une parole; mais Me. de Courval m'ayant dit de faire les honneurs de chez moi, qu'elle avoit à parler à mon Frere, & qu'elle alloit revenir, je me remis, & écoutai les excuses que me fit Mr. de Marfinville sur la sottise de son erreur (car il l'appella de ce nom). Je lui laissai dire tout ce qu'il voulut, bien satisfaite.

36 LES MEMOIRES DE

qu'une aventure , qui m'avoit tant fait trembler , & dont je craignois tant les suites , prit un tour aussi favorable , sans sçavoir encore cependant par quel prodige il s'étoit operé.

Je ne tardai pas à en être éclaircie. Me. de Courval , par une suite de sa prudence ordinaire , n'emmena mon Frere que pour prévenir tout ce qui pouvoit arriver. Après lui avoir fait sentir qu'elle étoit instruite de ses extravagances , & lui avoir fait envisager que ses folies avoient pensé me perdre de réputation , & occasionner les plus grands malheurs , elle lui ordonna , sous peine de son indignation , de se conduire avec tant de prudence , que Mr. de Marfinville ne pût s'appercevoir de l'horrible secret qu'il avoit tant d'intérêt à cacher. Quoiqu'elle comprît , par l'humiliation qu'il fit paroître , qu'elle n'avoit plus rien à craindre de ce côté , elle ne voulut
rien

rien risquer. Elle fit appeller mon Pere, auquel elle conta tout ce qui venoit de se passer, ne jugeant pas que dans une affaire de cette conséquence aucune considération dût la retenir. Mr. de Courval fut d'abord transporté de colère, & prétendoit que mon Frere repartît sur le camp; mais ma Mere lui ayant fait comprendre qu'après ce qui venoit de se passer, une pareille conduite seroit suspecte, mon Pere se laissa fléchir, & pardonna, à condition que mon Frere ne le quitteroit pas d'un pas, jusqu'à nouvel ordre, & qu'il se gouverneroit avec tant de ménagement avec moi, que tout prévenu qu'il étoit lui-même de son égarement, il ne pourroit soupçonner de nouvelles folies de sa part.

Le ton paternel en imposa à mon Frere. Il promit tout ce qu'on exigeoit de lui, & tint exactement parole; à peine osa-t-il lever les yeux sur moi pen-

dant le soupé. Le lendemain son départ ayant été concerté entre Mr. & Me. de Courval pour se délivrer d'inquiétudes légitimes, ils supposèrent une Lettre, arrivée de Paris, par laquelle on feignoit que Mr. de Forcel étoit fort mal, & qu'il demandoit avec instance qu'on lui renvoyât son Neveu. La chose étant ainsi décidée, cette prétendue Lettre fut apportée comme nous étions à table. Mon Pere la lut tout haut, & quelques instances que Mr. de Marfinville fît pour empêcher un départ si précipité, on envoya sur le champ chercher des chevaux de poste, & à l'issue du dîner mon malheureux Frere fut obligé de partir. Il étoit si troublé, qu'à peine dit-il quatre paroles. Je lus dans ses yeux son désespoir & sa douleur; mais j'étois sur mes gardes, & je feignis de ne pas m'en appercevoir. Pour comble de chagrin, Mr. de Courval lui donna, pour l'ac-

com-

compagner , un vieux Lieutenant-Colonel , notre Cousin , auquel il fut si bien recommandé , qu'il n'y avoit pas lieu de craindre qu'il pût lui échapper.

Je dois convenir ici , avant que d'aller plus loin , que malgré l'indifférence apparente dont je m'étois paré , que mon cœur avoit partagé vivement les sentimens de mon Frere , & que j'eus besoin de toute ma raison pour le dissimuler. J'eus beau vouloir éloigner son idée & me rappeler tant de résolutions prises de ne jamais retomber dans mes égaremens , je me sentoís presque aussi foible que je l'avois été. Cependant à force de combattre , je captivai en quelque façon mon cœur. Je me voyois à la veille d'épouser Mr. de Marcinville ; c'en étoit plus qu'il ne falloit pour me hâter d'assujétir mes sentimens.

Tout se disposoit pour la
C 5 cé-

célébration de mon fatal mariage (car je ne pouvois encore m'empêcher de l'appeller tel), lorsqu'il vint un paquet de la Cour, adressé à mon Pere, par lequel il lui étoit ordonné de joindre dans la quinzaine son Régiment, qui étoit déjà en marche pour la frontière, la guerre s'étant déclarée tout à coup.

Le lendemain Mr. de Marfinville reçut les mêmes ordres; ils étoient trop précis pour s'occuper d'autres soins que de celui de se préparer à partir. Tandis que Mr. de Marfinville s'abandonnoit à la douleur d'un contretems si cruel pour son amour, je ne pouvois m'empêcher de remercier le Ciel en secret de ce qu'il différoit un hymen pour lequel je me sentois éloignée, malgré toutes mes bonnes résolutions. J'esperei que de là au retour de la Campagne, où le mariage avoit été remis, j'aurois banni en-

entièrement de mon ame les restes d'une passion si peu propre à me suivre en ménage. Mon dessein étoit de me combattre avec tant de sévérité, que je parviendrois entièrement à remporter cette victoire sur mon cœur.

Je ne rapporterai point les pleurs que nous répandîmes, ma Mere & moi, au départ de mon Pere. Ces tendres Epoux s'aimoient trop pour ne pas sentir vivement la rigueur d'un pareil adieu. Ceux, qui savent ce que c'est qu'aimer, se mettront aisément à leur place, & imagineront sans peine la douleur dont ils furent accablés. Je crois que si jamais je suis séparée de ce que j'aime, j'en mourrai de douleur.

A peine Mr. de Courval fut-il parti, que ma Mere tomba en foiblesse. J'eus mille peines à la faire revenir & à la consoler. Elle ne cessoit de pleurer, & ne vouloit prendre au-

44 LES MÉMOIRES DE

& son sort en effet étoit bien digne de ma pitié.

CETTE dernière nouvelle ne servit pas à nous tranquilliser ; nous jugeâmes par-là des risques que couroient ceux qui nous étoient si chers. - Nous trouvâmes le reste de la Campagne d'une longueur insupportable ; lorsque l'inquiétude nous agite, le tems coule bien lentement. Nous desirions avec ardeur les jours de Poste, & cependant nous tremblions d'apprendre quelque mauvaise nouvelle. Graces au Ciel, nous n'en reçûmes aucune fâcheuse. Mon Père & mon frère se trouverent dans tous les endroits les plus chauds, & en sortirent sans malheur. Enfin nos allarmes cessèrent entièrement ; nous apprîmes, avec les transports de la joye la plus vive, que nos chers Guerriers étoient en route, & le jour heureux qu'ils devoient arriver.

POUR anticiper le plaisir de
re-

revoir des personnes qui nous avoient couté tant d'inquiétudes & tant de larmes, ma Mere résolut d'aller à leur rencontre: nous fûmes au-devant d'eux jusqu'à Langres. Je n'entreprendrai point de dépeindre quel fut le ravissement où nous nous trouvâmes lorsque nous nous revîmes; je ne trouve point de termes pour l'exprimer. On pleure de joye, comme de chagrin. Mon Frere & moi, nous nous embrassâmes sans remords. Soit qu'il crût devoir affecter d'être revenu de ses anciens égaremens, ou que la raison les eût surmontés, il me parut si tranquille, que j'en fus enchantée. A mon égard, la Religion, les bons conseils de ma Mere, & l'attention perpétuelle que j'avois eue à m'observer, m'avoient enfin fait remporter une entière victoire. Le bon compte que mon Pere rendit de son Fils, le fit fort bien recevoir de ma Mere; mais je remar-

46 LES MÉMOIRES DE

marquai encore, avec la même surprise, qu'il y avoit beaucoup à dire des transports qu'elle marqua pour son Mari. L'amour agissoit pour celui-ci, le simple devoir pour celui-là. Je me perdois lorsque je voulois pénétrer la cause d'une indifférence si marquée.

QUELQUES jours après que nous fûmes de retour à Dijon, nous reçûmes une visite qui me toucha sensiblement; ce fut celle de Mr. de Marsinville. Dans quel état, grand Dieu! se présenta-t-il à mes yeux? Il avoit un bras & une jambe débois, un air triste, abattu & mélancholique. Quelle différence de sa figure à celle qu'il avoit avant la Campagne! Cela faisoit deux hommes différens.

BIEN loin qu'un semblable changement en inst dans mes manières, je m'attachai sincèrement à lui faire oublier, par mes politesses & par les discours les plus prévenans, le cha-

chagrin qu'il devoit ressentir de sa funeste situation. Plus il y fut sensible, & moins il s'en prévalut: j'eus beau lui faire comprendre que loin que mes résolutions fussent changées à son égard, j'étois prête à acquitter les paroles qui lui avoient été données. Cet homme, véritablement généreux, m'assura que plus je pensois avec noblesse à son égard, & moins il devoit écouter ses propres desirs; qu'il n'avoit garde de me faire un aussi triste présent que celui d'un Epoux perclu de presque tous ses membres; qu'au-lieu de faire son bonheur, il se reprocheroit sans cesse de ne m'avoir aimée que pour l'amour de lui-même. Plus touchée encore d'un procédé, si beau, je pris à tâche de l'assurer que nul de ces prétextes n'étoit capable de me faire démentir. Il persévéra dans sa résolution, & après nous avoir assuré qu'il conserveroit toujours pour nous les senti-
mens

48 LES MEMOIRES DE

mens d'une amitié aussi vive que s'il nous étoit attaché par les liens les plus près, il continua son voyage, & nous laissa pénétrés de la beauté de ses procédés.

IL est certain que la véritable vertu a cela de propre, qu'elle ravit & jette quelquefois dans l'yvresse. Cela est si vrai, que si Mr. de Marfinville m'eût épousée dans les momens d'admiration pour le vrai mérite que je trouvois en lui, je me fusse donnée de tout mon cœur & de la meilleure foi du monde; mais quand il fut parti, & que la réflexion se trouva seule, je me trouvai fort heureuse que les choses n'eussent pas tourné de cette manière. Ce n'étoit pas assez que de la parfaite estime, dont j'étois pénétrée en sa faveur, pour nous rendre heureux l'un & l'autre. On a beau nous vanter les mariages faits par les convenances & par la raison. Je ne dis pas que quel-

ques-

ques-uns ne puissent réussir ; mais il est rare qu'ils procurent de vrais plaisirs sans la sympathie des cœurs. Comment se rencontreroient-ils dans un hymen où l'amour ne préside pas, puisqu'il n'y a que lui seul qui les fait naître, & que sans lui l'hymen n'est suivi que de dégoûts, ou du moins de tiédeur ?

Pour revenir à ce qui m'intéresse, mon Frere, qui continuoit à s'observer avec beaucoup de soin, ne fut pas le maître de contenir la satisfaction que la rupture de mon mariage lui causa. La remarque que j'en fis, me fâcha véritablement. Dans la crainte que quelques reproches de ma part ne réveillaient des idées que j'avois trop d'intérêt de laisser vieillir, je feignis de ne m'en pas être apperçue. Pour ne lui donner même aucune prise, j'évitai avec soin de me trouver seule avec lui ; heureusement je ne fus pas longtems dans cette
con-

contrainte. Mr. de Forcel , qui écrivoit Lettres sur Lettres pour que mon Pere le lui renvoyât , le mit dans l'obligation de songer à partir.

Nos adieux furent tendres , mais tranquilles de part & d'autre. Mr. & Me. de Courval étoient présens , & il ne lui échappa rien qui pût rien faire soupçonner à son égard.

QUELQUE tems après , ma Mere tomba malade. Dans peu de jours il y eut à craindre pour sa vie. Malgré tous les secours qui lui furent donnés , elle fut toujours en empirant. Sentant enfin le danger qu'elle couroit , les remords la presserent , & pour n'être point prévenue par la mort , avant que d'avoir mis ordre à sa conscience , elle demanda un Confesseur. Lorsqu'il fut sorti , elle fit prier mon Pere de passer auprès d'elle ; il s'y rendit , pénétré de douleur. En vain lui cachoit-on le danger qu'elle couroit ,
son

son amour le rendoit trop attentif & trop clairvoyant pour qu'il ne l'entrevît pas. Il s'approcha pénétré de crainte, & retenant à peine ses larmes : Lorsque je vous aurai fait part d'un secret que ma conscience me reproche d'avoir gardé si longtems, lui dit ma Mere, après l'avoir prié que personne ne vint l'interrompre, vous calmeriez bientôt la douleur dont je vois que vous êtes accablé. Non, Monsieur, je ne mérite ni vos regrets, ni ces larmes. Comment pourrez-vous me pardonner de vous avoir caché, pendant si longtems, des choses, ou qui ne devoient jamais être, ou dont je devois du moins vous faire part à la naissance de ma Fille ? Mr. de Courval, jugeant par ce début que le mystère, qu'on alloit lui dévoiler, étoit de la dernière importance, fut fermer les portes aux veroux, après avoir examiné avec soin si personne
ne

ne pouvoit écouter. Ensuite il se rapprocha de ma Mere, & l'assûra que quelque offense dont elle fût coupable envers lui, il lui juroit de lui pardonner, & que rien n'étoit capable de le refroidir un instant à son égard.

MA Mere, rassûrée par un discours si propre à lui donner de la confiance, lui fit un aveu sincère de la supposition de l'enfant trouvé, que j'ai détaillée en son lieu, en lui expliquant les motifs qui l'avoient portée à suivre les conseils de Me. de St. Simon. Mon Pere marqua de la surprise, mais elle fit bientôt place à des sentimens de reconnaissance & d'amour. Comme il avoit autant d'esprit que de justice, il sentit que ma Mere n'avoit pû être guidée pour cette supposition par d'autres vûes que celles de son amour, puisque par son contract de mariage elle étoit avantagée de manière que mon Pere, mourant sans lui
laif-

laisser d'enfans, elle n'en étoit pas plus mal à son aise. Il conçut jusqu'à quel point il étoit aimé, puisque scrupuleuse, comme il l'avoit toujours connue, elle avoit été capable de risquer des choses qu'on ne risque guères quand on a la conscience timorée à un certain point. De cette réflexion il passa à celle de l'indifférence qu'il avoit marquée dans les tems où il s'étoit vû sans enfans. Toutes ces idées se rassemblèrent alors comme dans un point de vûe. Il en tira cette conséquence, que plus il se trouvoit convaincu que jamais Époux n'avoit été aimé si tendrement que lui, & plus il étoit malheureux de se voir à la veille de perdre un trésor si rare & aussi précieux.

ATTENDRI par des réflexions si touchantes, il n'y eut point de protestations de tendresse qu'il ne fît à ma Mere. Elle en fut si pénétrée, & son état devint si tranquille, après
s'être

54 LES MEMOIRES DE

s'être déchargée d'un aussi pesant fardeau , que dès ce moment elle se trouva mieux. Mon Pere , qui desiroit avec ardeur que cette Epouse chérie lui fût rendue , ne quitta pas un moment le chevet de son lit , & ces attentions touchantes , qui prouvoient avec combien de bonne foi son amour continuoit , sauverent la vie à Mc. de Courval. Au bout de huit jours , elle fut hors de danger , & avant quinze elle passa à une parfaite convalescence.

QUELQUES mois après qu'elle eut repris une santé parfaite , mon Pere conféra avec elle sur la manière dont il falloit en user avec leur prétendu Fils. Mc. de Courval se soumit aveuglément à tout ce que son Mari décideroit pour son sort. Mr. de Courval crut que dans une affaire si délicate , il ne devoit pas s'en rapporter à ses propres lumières : il écrivit à un fameux Avocat au Parlement de Paris ,
&

& lui proposa le fait sous des noms supposés. En attendant le retour de cette consultation, il fut arrêté entre Mr. & Me. de Courval que quelque chose qui fût décidée, ils feroient une rente viagère à mon prétendu Frere, suffisante pour le mettre en état de vivre honnêtement, & résolurent d'employer le crédit de leurs Amis pour le pousser dans le Service, & pour tâcher de lui faire une fortune. Mon Pere ne voulut pas avoir à se reprocher d'avoir rendu misérable un enfant, qui, sans la supposition, auroit été élevé dans une condition qui lui auroit été propre, & qui l'auroit mis en état de gagner sa vie; ce qui étoit devenu impossible par le ton où il avoit été monté. D'ailleurs, il ressentoit pour cet inconnu une tendresse qui différoit, à peu de chose près, de celle qu'il auroit eue pour son propre Fils. Les qualités estimables qu'il avoit

Part. II.

D

re-

reconnues en lui, la bonté de son caractère, sa valeur dont il avoit été témoin tant de fois pendant le cours de Campagne précédente, toutes ces choses le confirmerent dans cette favorable prévention. En un mot, sans l'obligation étroite où il se trouvoit de le desavoüer, pour satisfaire à la délicatesse de sa probité, de sa conscience, & à ce qu'il me devoit comme mon Pere, il eût laissé cette affaire dans l'état où elle se trouvoit; mais quand il faisoit réflexion aux graves inconvéniens qui en pouvoient résulter, par un procès dont la perte m'eût dépouillée d'une partie du bien qui devoit naturellement me revenir, il persistoit à prendre le parti de prévenir tout ce qui pouvoit arriver, en constatant mon état, & en le desavoüant pour son Fils.

La réponse de l'Avocat fut conforme aux inquiétudes de mon Pere. Son sentiment étoit qu'à

qu'à moins d'un desaveu authentique, & ratifié par des actes de justice, l'étranger seroit en état un jour de se faire reconnoître pour Fils légitime ; ce qui seroit une source de procès à l'infini. Mr. de Courval, après cet avis, n'hésita plus : il ne fut question que de la manière dont ce desaveu se feroit, malgré la fermeté de sa femme, qui consentoit d'être citée, & que les choses fussent rapportées comme elles s'étoient passées. Il ne put se résoudre à la compromettre avec tant d'éclat, & encore moins à devenir le sujet d'une histoire publique. Après avoir consulté avec d'habiles gens & avec ma Mere tous les biais qu'on pouvoit employer pour mettre au jour cette supposition, il fut arrêté que puisque Me. de St. Simon avoit eu la prudence de ne point compromettre ma Mere, il falloit s'en tenir à cet arrangement ; mais comme pour

en venir là, on ne pouvoit se dispenser de mettre en cause Me. de St. Simon, on lui fit part de cette nécessité, dans l'esperance qu'ayant prêté son ministère à la supposition, elle voudroit bien en user de même pour la prouver. Mais quelque Amie qu'elle fût de ma Mere, elle assûra que si on ôsoit la citer, elle la démentiroit publiquement, ne voulant pas s'attirer sur les bras une affaire criminelle. Mon Pere, jugeant qu'il ne devoit pas se promettre de la faire changer, tant qu'on ne feroit parler que la voix de l'honneur & de l'attachement, prit le parti de lui offrir dix mille francs, en lui en promettant autant, si par son canal il parvenoit à prouver la supposition. Cette femme, qui n'étoit pas riche, comme je crois l'avoir dit ailleurs, fut ébranlée par un avantage qui arrangeoit si bien ses affaires : elle entra en pourparler, & il fut enfin con-

convenu , après bien des contestations , que pour se mettre à couvert des poursuites de la Justice , elle signeroit un acte authentique , par lequel elle déposeroit de la vérité de la supposition , en mentionnant par détail exact tous les faits , & qu'aussitôt qu'elle seroit dans le cas d'être citée , elle passeroit dans une autre Province , où elle se cacheroit jusqu'à la définition de cette affaire.

LA malheureuse Nourrice , qui s'étoit portée si facilement à ce qu'on avoit exigé d'elle , se trouva fort étourdie lorsqu'on lui demanda compte de ce qu'elle avoit fait de l'enfant de Mr. de Courval , & par quel motif elle en avoit supposé un autre à la place. Au lieu de nier , comme c'étoit son plus court , elle se coupa , & sur ses réponses elle fut arrêtée. La frayeur , qu'elle eut des menaces qu'on lui fit si elle ne convenoit pas de bonne foi des

choses, lui fit tout avouer. Sur sa déclaration, on en vint aux preuves; la principale étoit de vérifier la sépulture de son nourriçon. Par un hazard, qui tient du prodige, après avoir montré la place où elle l'avoit enfoüi, il se trouva qu'il n'y avoit qu'une partie de son corps qui fût consumée, & qu'on reconnut parfaitement que le mort avoit été un enfant. Pour surcroît de preuves, deux Filles, que cette Nourrice avoit, ayant été interrogées, l'une déclara qu'elle se souvenoit parfaitement bien que le nourriçon, que sa mere avoit eu, étoit mort, & que celui qu'elle avoit trouvé dans le chemin, n'étoit sorti de la maison que longtems après. Quoique celle-là n'eût que six ans alors, sa déposition fut admise, & elle ne servit pas peu à la définition de ce Procès.

TROIS mois après, le Parlement admit la supposition.
Pen-

Pendant ce tems, mon Pere, ayant eu avis que le Jugement procéderoit à la dernière rigueur contre la malheureuse Nourrice, il trouva le moyen de faire gagner sous main, avec une somme d'argent, un des Guichetiers, & de la faire évader pour tranquilliser entièrement ma Mere de ce côté, parce qu'elle étoit dans de grandes allarmes sur le sort de cette femme. Il lui en fit un heureux, & l'ayant fait changer de nom, il la fit passer dans une de ses terres éloignées, avec une de ses filles qui n'étoit pas mariée, où il pourvut abondamment à leur subsistance.

Je ne suis point entrée dans un plus grand détail sur cette affaire, parce que cela m'auroit menée trop loin, & que je n'entends pas assez les matières de la procédure pour avoir ôsé m'enfoncer dans ce labyrinthe. Il suffit que j'ajoute que cette affaire fut épineuse, fort débat-

tue & fort contestée, & que le Parlement ne prononça qu'après avoir parfaitement averé les preuves de la supposition.

POUR Me. de St. Simon, elle ne fut que légèrement compromise, non seulement parce que les termes de son acte étoient ménagés, & qu'elle ne rapportoit le fait que comme l'ayant entendu conter par une femme qu'elle avoit rencontrée par hazard, qui s'étoit dite la nourrice du petit de Courval; mais parce que cette nourrice ne la connoissoit point. Elle ne l'avoit point citée, & avoit répondu, lorsqu'on lui en parla, qu'elle en avoit une idée confuse; mais qu'il y avoit trop longtems pour se la rappeler.

L'OBLIGATION, où je me suis trouvée de rapporter tout de suite cette affaire pour ne pas être obligée d'y revenir à deux fois, m'a empêchée de faire mention de choses intéressantes qui se passèrent avant & pendant

dant le cours de ce procès; j'y reviens, afin de ne pas l'oublier, ce qui jetteroit de l'obscurité dans des faits qui doivent résulter d'un événement aussi important.

DES qu'il fut décidé entre mon Pere & ma Mere que le defaveu éclateroit, ils convinrent de faire revenir mon prétendu Frere, pour le prévenir sur l'obligation indispensable où ils se trouvoient l'un & l'autre de lui porter un coup si sensible. Ils écrivirent à Mr. de Forcel pour le prier de le faire partir aussi-tôt, sans lui apprendre encore le nœud de cette affaire. Hélas! il ne fut pas besoin de le presser. Ce malheureux Neveu, qui alloit cesser de Pêtre, à peine sçut-il qu'il falloit aller en Bourgogne, qu'il fut prêt à monter à cheval; il fit même tant de diligence, qu'il arriva vingt-quatre heures plutôt qu'on ne l'attendoit.

ME. de Courval m'avoit déjà
D 5 pré-

64 LES MÉMOIRES DE

prévenue des motifs de son arrivée. Je tenterois en vain de dépeindre quelle fut la situation où je me trouvai à la connoissance d'un événement auquel je m'attendois si peu. Je me souviens seulement que je me dis sur le champ dans moi-même : Ah ! je vois donc enfin clair dans mon cœur ! Ma Mere, qui démêla d'un coup d'œil l'effet que cette nouvelle imprévue faisoit dans le fond de mon ame, me fit entendre que je n'en étois pas plus avancée, & que dans la situation fâcheuse où les choses étoient, je devois être plus retenue & moins prévenue que jamais en faveur d'un homme qui ne me feroit jamais de rien.

Je sentis parfaitement tout ce qu'on vouloit me dire. En effet, sur quel miracle aurois-je pu fonder de frivoles espérances ? Devois-je me flatter que le Ciel en opéreroit un second pour justifier une prévention trop

trop fatale? Pénétrée de cette idée, je répondis, en baissant les yeux, qu'après ce que j'avois obtenu sur moi-même, on ne devoit pas douter que je me berçasse de nouvelles chimères, & que je ne m'écarterois jamais de ce que je devois à ceux dont je tenois le jour.

La veille que mon Amant infortuné arriva, personne n'ignoroit dans la maison le changement qui venoit de se faire dans son état. Les premières démarches étoient déjà publiées, pour le lui ôter. Il n'y eut pas un Domestique qui ne fût attendri, en le voyant descendre de cheval. La joye, qui étoit peinte sur son visage, prouvoit assez qu'il ignoroit son sort, & qu'il n'étoit occupé que du plaisir de se retrouver dans une maison qu'il croyoit encore la paternelle. Les ordres étoient trop précis, pour qu'il se trouvât quelqu'un, qui osât le prévenir sur les secrets qu'il alloit

68 LES MEMOIRES DE

apprendre. Tous les Domestiques lui parurent si tristes, qu'il demanda d'abord de nos nouvelles à tout le monde, dans l'apprehension qu'il n'eût été mandé pour en apprendre de funestes. Rassurée par la réponse qui lui fut faite, il monta dans l'appartement de mon Pere. J'avois eu ordre de me retirer, dès qu'on avoit appris son arrivée; on ne jugeoit pas à propos que je fusse témoin d'une scène si attendrissante. Ma Mere, qui, depuis cet événement, avoit redoublé de tendresse à mon égard, voulut prévenir les marques de faiblesse qu'elle sentoît que je donnerois dans une occasion si touchante, & je lui en scus bien bon gré, car malgré toutes mes résolutions de me bien observer, pouvois-je assez compter sur ma raison pour soutenir d'un œil sec une conférence qui devoit être si intéressante?

JE

JE ne fus pas plutôt seule dans ma chambre , que je me trouvai en proie à cent réflexions , toutes relatives à mon prétendu Frere. J'eus beau vouloir éloigner son idée , & me rappeler les motifs qui devoient m'engager à bannir entièrement de mon cœur ces sentimens trop favorables dont il étoit prévenu , je ne pus y parvenir : il sembloit que l'arrivée de cet aimable Amant lui eût rendu tous ses droits. Sans y penser , je me trouvai plus tendre que jamais. Ma passion n'ayant plus rien de criminel , je ne pus parvenir à la combattre , & encore moins à l'éteindre. Quoi ! me disois-je , je cesserois d'aimer un homme digne de ma tendresse , parce qu'il devient malheureux ! Que m'importe de quel sang il est né , dès que tout le monde convient de son mérite , & que je n'ai rien à lui reprocher du côté de sa fidélité & de son amour ? Mes

Parens ne penseront point comme moi, je n'en dois point douter ; continuois-je, ils ne me l'ont déjà que trop fait entendre ; eh bien je resterai Fille, & si je ne puis parvenir à être à lui par des nœuds légitimes, je lui serai fidèle, je lui conserverai mon amour, & je ne serai à personne.

CONFIRMÉE dans ce sentiment, je me trouvais plus à mon aise, & je ne m'occupai plus que du plaisir de le revoir ; ce ne fut qu'à souper. Je pensai, à son premier abord, me trouver mal. Il avoit pleuré, je n'en pus douter ; les traces en étoient encore fraîches, mais malgré un air de honte & de tristesse répandu sur son visage, j'entrevis dans son premier regard des étincelles de joye & d'amour qui passèrent jusqu'au fond de mon cœur. Il ne me dit que quatre mots, mais avec tant d'embarras, observé comme il l'étoit, qu'il me fit pitié.

Ma

Ma Mere, qui craignoit que je ne me démentisse, me tira d'affaire, en me parlant de la satisfaction que mon Pere ressentoit de la conférence qu'il venoit d'avoir avec son Fils, car elle ne se servit pas d'autres expressions. Elle ajouta que les arrangemens, qui avoient été pris, ne contribueroient pas peu à dédommager Mr. de Firminville (c'est le nom qui fut donné à ce Fils defavoüé) de la perte que le hazard lui faisoit faire, & qu'il n'avoit qu'à continuer à être honnête homme & à s'appliquer à remplir ses devoirs, qu'il n'y avoit pas de doute qu'il ne fût un jour aussi heureux qu'on le desiroit.

Le changement, arrivé à la situation de Mr. de Firminville, car je ne l'appellerai plus que de ce nom, en mit beaucoup à ses manières. Il sentit combien il lui étoit important de s'observer, & il se contint de sorte que Mr. & Mc. de Courval

val ne purent soupçonner ce qui se passoit en lui à mon égard. De mon côté , prévenue que nous étions examinés avec soin , je marquai l'air le plus naturel qu'il me fut possible. Si mon Pere & ma Mere y furent trompés , c'est ce que je ne puis assurer ; mais ce qui est de certain , c'est que Mr. de Firminville & moi ne leur donnâmes aucune matière à fonder des conjectures sur les sentimens secrets dont nous pouvions être prévenus.

J'AVOIS d'abord été dans l'idée que pendant le séjour qu'il feroit au logis , il tenteroit tous les moyens possibles pour m'entretenir en secret. Dans la crainte de ma Mere , je m'étois fait une loi de l'éviter ; mais je jugeai bientôt que ma prévoyance avoit été inutile. Mr. de Firminville , qui sentit sans doute , aussi-bien que moi , à quoi m'exposeroit une pareille tentative , m'aima assez pour ne pas

pas y songer ; au-lieu même de faire des efforts pour allonger son séjour, il prit congé de Mr. & de Me. de Courval au bout de quatre jours, en prétextant qu'il avoit promis à Mr. de Forcel de ne pas être plus long-tems en Bourgogne , en ajoutant que dans la position où il se trouvoit, il lui étoit important de le ménager plus que jamais, sur-tout après toutes les bontés dont il l'avoit honoré jusque-là.

Mon Pere n'eut garde de s'opposer à une impatience qui paroissoit si convenable. D'ailleurs, malgré notre façon de nous conduire, on craignoit que les occasions fréquentes, que nous avions de nous voir, ne rallumassent des feux qu'on trouvoit bon d'éteindre. Cependant Mr. de Courval, voulant dans ce moment lui donner des preuves qu'il ne lui avoit pas promis sa protection vainement, lui fit présent, la veille
de

de son départ, d'une bourse de deux cens Louis & de deux beaux chevaux pour la Campagne prochaine, en l'assurant qu'il devoit toujours le regarder comme son Pere, & qu'il ne lui manqueroit jamais dans le besoin.

Si par une prudence que je ne puis assez louer, Mr. de Firminville ne tenta point de m'apprendre l'excès de sa passion, avant que de se séparer de moi, il sçut parfaitement me la dépeindre toutes les fois que ses regards surprirent les miens. J'étois trop satisfaite de sa retenue & de ses ménagemens pour ne pas lui laisser entrevoir dans les miens une partie de ce que je ressentais en sa faveur.

Mon Pere reçut, quelques jours après l'arrivée de Mr. de Firminville à Paris, une Lettre de Mr. de Forcel, en réponse à celle qu'il lui avoit écrite pour lui faire part de
l'éve-

l'événement qui l'obligeoit à le desavoïer pour son Fils. Nous jugeâmes , à la chaleur qu'il marquoit pour lui dans cette occasion , combien il l'aimoit. Il manda que rien n'étoit capable de le faire changer à son égard ; que le mérite , qu'il avoit toujours reconnu en lui , l'avoit assujetti au point qu'il ne cesseroit jamais de le regarder comme son Neveu , & que puisque la fortune bizarre lui avoit ôté ses Parens , il vouloit lui tenir lieu de ceux qu'elle lui ravissoit si cruellement , & que son amitié le dédommageât de tout ce qu'il perdoit, sans l'avoir mérité.

QUELQUE tems après que la supposition eut été constatée, il survint un procès d'une si grande conséquence à mon Pere, qu'il fut obligé de se rendre à Paris pour le solliciter lui-même. Comme cette affaire paroïssoit de longue haleine ,
il

il nous emmena avec lui , ma Mere & moi. Je fus charmée de ce voyage , parce qu'il me procuroit l'esperance de revoir ce que j'aimois le plus dans le Monde. D'ailleurs, je n'étois jamais sortie de ma Province, & l'on me menoit dans une Ville dont j'avois ouï dire tant de merveilles ; mais je renfermai ma joye pour ne pas reveiller de certaines idées qui sembloient s'assoupir. A deux lieuës de l'aris, quelle fut ma surprise & mon ravissement ! Nous rencontrâmes mon Oncle & Mr. de Firminville qui venoient nous recevoir. Mon Pere avoit mandé à Mr. de Forcel le jour de notre arrivée , & l'avoit prié de nous tenir un logement prêt à nous recevoir , n'ayant pas voulu accepter l'appartement qui lui avoit été offert, sous prétexte de ne point l'incommoder, quoique nous ne doutassions point, Mr. de Firminville & moi, que nous n'eussions

sions donné lieu à ce foible prétexte.

APRES que ma Mere eut eu la complaisance de me faire voir une partie de ce que Paris refferme d'agrémens, nous fûmes à Versailles, où mon Pere avoit affaire. J'avoüerai que je fus dans une surprise extrême de toutes les beautés dont il est rempli. Mon vòyage fut heureux de toutes les manières. Deux jours après que nous fûmes arrivés, un Parent de Me. de Courval vint le soir nous apprendre que le Roi donneroit le lendemain un Bal, & nous offrit des billets pour nous en procurer l'entrée. Mon Pere, qui démêla l'envie que j'avois de voir une si magnifique fête, prit le Parent à sa parole. On ordonna des *Dominos* pour le lendemain, parce qu'on n'entroit au Bal que masqué. Qu'on juge du ravissement où je fus, en voyant d'un coup d'œil toute la Cour. Il est bien doux
pour

pour une jeune Demoiselle, qui n'est jamais sortie de sa Province, de se trouver à d'aussi pompeuses fêtes. J'étois si occupée de la magnificence qui frappoit mes regards, & j'avois tant de questions à faire, qu'un Masque me tira plusieurs fois par mon habit, sans que j'y fisse attention.

J'ALLOIS enfin passer du côté de ma Mere, étant séparée d'elle par la femme de ce Parent qui nous avoit donné des billets, pour me délivrer de ce Masque importun qui continuoit à me presser de l'écouter, lorsqu'il me retint adroitement par mon *Domino*. Les plaisirs que vous goutez ici, vous semblent donc bien doux, Mademoiselle de Courval, me dit-il, en se penchant vers mon oreille, puisque vous les préférez à des gens qui n'en goutent que lorsqu'ils ont le bonheur de vous voir. La voix, qui proféroit ces paroles, m'étoit trop connue

nue pour hésiter sur le nom de celui qui me parloit. Dans ce moment tous mes ravissemens cessèrent, je ne vis plus que Firminville. Je lui demandai comment il avoit pû deviner que j'étois au Bal. Il m'apprit qu'en ayant été informé la veille de cette fête, il n'avoit point douté que je ne m'y trouvasse, puisque j'étois à Versailles. Je lui fis bon gré de m'avoir surprise si agréablement, & je ne fis point de difficulté de l'écouter: l'occasion étoit la plus favorable du monde. La Parenté de ma Mere l'occupoit entièrement, & ayant jetté les yeux de leur côté, je jugeai, à l'attention avec laquelle elle l'écoutoit, qu'il étoit question de l'histoire de la supposition. Ce n'étoit pas l'affaire d'un moment; d'ailleurs Firminville étoit si bien masqué, que je ne craignois pas qu'il fût reconnu.

CET Amant chéri me dit tout ce que l'amour inspire de plus
ten-

tendre & de plus délicat. Ensuite passant tout d'un coup à sa situation qui lui permettoit à peine de me voir, dans la crainte de desobliger Mr. & Me. de Courval, & que je n'en souffrisse la première, Que vais je donc devenir, s'éria-t-il? Quoi! l'hyver se passera-t-il sans que je jouisse du seul bien qui me reste dans la vie? car enfin Mdle, ajouta-t-il en me serrant adroitement la main à la faveur de la confusion qui regnoit dans le Bal, je ne puis me flatter de la moindre esperance. Quand vous ne seriez pas une riche héritière, & une Fille de Qualité, qui voudroit s'allier avec un homme desavoué lequel se trouve sans Parens, sans Amis, sans biens, sans naissance? Vous dirai-je plus, trop adorable de Courval? je vous aime trop pour ôser porter mes vûes jusqu'à vous; vous êtes digne de la plus haute fortune. Hélas! vous feriez le bonheur d'un
Roi

Roi même; ferois-je assez peu délicat pour vous priver des grands avantages qui vous sont destinés. Non non, meure plutôt mille fois l'infortuné Firminville; le seul désespoir est son partage; il n'étoit pas né pour un si grand bonheur.

LE ton avec lequel ces mots furent proférés, m'attendrit jusqu'au vif. Je jugeai que sous le masque ce malheureux Amant répandoit des larmes. Pourquoi me croyez-vous, lui dis-je avec émotion, moins généreuse que vous? Plus vous êtes malheureux, & plus votre sort me touche. Espérez qu'après le miracle qui s'est fait en notre faveur, qu'il arrivera quelque événement favorable qui pourra concilier les obstacles qui vous affligent; mais quand il n'en arriveroit point, Monsieur, continuois-je, soyez sûr que je ne vous manquerai jamais. Rien ne m'obligera de vous sacrifier à personne; je préfère-

Part. II.

E

rois

rois plutôt le parti d'un Cloître, pour lequel vous sçavez ma répugnance. Je ne vous dissimule point que je vous aime, & ce qu'il m'en a coûté pour combattre ce penchant lorsqu'il convenoit que je le fisse, cela doit vous suffir si vous m'aimez & vous tenir lieu de tout le reste. Oüï, divine de Courval, vous me dédommerez, par ces charmantes assurances, de tout ce que je ne regrettois qu'à cause de vous, interrompit Firminville, en contenant à peine sa joye. Puisque vous m'aimez, je suis riche, je suis Prince, & je ne desire plus rien. Vous ne rendrez jamais un Rival heureux, continua-t-il par réflexion? Ah! Mdlle. une promesse si flatteuse est pour moi le charme de ma vie, & m'annonce qu'il n'est pas possible qu'avec le tems il ne survienne des momens fortunés qui couronneront mon amour.

J'ETOIS si attachée à ce que me
di-

disoit ce tendre Amant, que Me. de Courval m'appella deux fois, sans que je l'entendisse. La Parente m'en ayant avertie, je fis un signe à Firminville, qu'il entendoit, & je passai du côté de ma Mere. Evitez, me dit-elle, de parler ici à qui que ce soit, à moins que vous ne le connoissiez. Votre Pere vient de m'avertir que le Duc de Folbrac cherche à vous reconnoître. On lui a dit que vous êtes aimable, & il veut en juger par ses yeux. Nous voudrions fort pouvoir éviter toute liaison avec lui; on m'en a fait un portrait qui m'a effrayée. On dit qu'il suffit de lui plaire pour être en butte à ses importunités, & que lorsqu'il ne peut parvenir à ses vûes, il employe jusqu'aux moyens les plus hardis pour se satisfaire. Comme il a beaucoup de crédit, il n'y a personne qui n'évite de se compromettre avec lui.

Mon Pere me confirma, à

notre retour, tout ce que Me. de Courval m'avoit dit à ce sujet. Il ajouta que Mr. de Folbrac avoit démasqué quatre femmes en sortant du Bal, dans la confiance où il étoit que c'étoit celle dont on lui avoit vanté la beauté. Il ne nous cacha pas l'embarras où il se trouvoit à ce sujet, ne doutant pas que la personne, qui lui avoit parlé de moi, ne lui apprît où nous demeurions à Paris: ce qui nous attireroit vraisemblablement des visites de sa part, qu'il ne pouvoit honnêtement refuser. Mr. de Courval nous parloit à ce sujet avec une agitation qui sembloit prévenir ce que cette connoissance devoit lui occasionner. Ma Mere, qui s'en apperçut, le pria de se tranquilliser, en l'assurant qu'elle trouveroit bien les moyens de se défaire de ce Duc, en cas qu'il lui prît fantaisie de venir au logis. En attendant, il fut décidé que nous retournerions à Paris le lendemain.

demain, afin de ne pas le rencontrer, comme cela fût arrivé infailliblement.

CETTE précaution ne retarda que de quelques jours les importunités que mon Pere craignoit avec tant de raison. Mr. de Folbrac, après nous avoir cherchés quelque tems à Versailles, revint à Paris, où il ne fut pas longtems à apprendre notre demeure. Il ne m'eut pas plutôt vûe, qu'il devint éperduement amoureux de moi. Dès le lendemain, Me. de Courval écrivit au Pont-aux-Dames, où elle avoit une Parente, pour la prévenir sur son dessein. Aussi-tôt qu'elle eut une réponse, elle m'avertit de me tenir prête à partir, en me confiant que les assiduités de Mr. de Folbrac étant capables de me perdre de réputation, elle avoit résolu, de concert avec mon Pere, de me mettre au Couvent, jusqu'à ce que leur procès fût terminé, & que nous pus-

84 LES MEMOIRES DE

sions retourner en Bourgogne.

Les préparatifs de mon départ furent bientôt faits. Je partis secrètement, avant la pointe du jour, avec une Femme-de-Chambre de ma Mere, qui me conduisit chez les Religieuses de Pont-aux-Dames, à quelques lieuës de Meaux, où je fus reçue avec beaucoup de politesse & de bonté.

APRÈS mon départ, ma Mere publia qu'une de mes Tantes fort riche l'avoit priée de me permettre d'aller passer chez elle le tems qu'elle resteroit à Paris, & qu'elle me reprendroit en passant son chemin, l'obligeant de passer à Auxerre, dont cette Parente ne demouroit qu'à quelques lieuës. Mr. de l'ol-brac ne put dissimuler son dépit, en apprenant cette nouvelle. Pour mon Pere & ma Mere, ils se féliciterent d'avoir pris ce parti, & je n'eus pas plutôt disparu, qu'ils furent délivrés des visites importunes, d'un

d'un homme dont la présence leur étoit aussi à charge qu'elle leur étoit redoutable.

JE m'ennuyai beaucoup les premiers jours que je fus au Couvent. J'étois accoutumée au grand monde depuis mon arrivée à Paris , celui avec lequel je me trouvois , étoit bien différent , mais cette différence ne causoit pas ma plus grande peine. Depuis l'entretien que j'avois eu à Versailles avec Mr. de Firminville , j'étois devenue plus rêveuse que je ne l'avois jamais été ; j'étois tout de bon frappée de son mérite. Je regretai fort de n'avoir pû le faire avertir de mon départ , & des motifs qui l'avoient occasionné. J'avois lieu de craindre avec raison qu'il ne fût désespéré de me voir disparue , sur-tout si on ne lui confioit pas le secret d'une résolution si précipitée , comme il y avoit quelque apparence. Toutes ces choses m'avoient plongée dans

un abattement qui fut remarqué. Comme j'avois été fort recommandée à ma Parente, & qu'elle étoit fort considérée dans cette Maison, il n'y eut pas jusqu'à l'Abbesse même qui ne vint me voir souvent, & qui ne donnât l'exemple des complaisances qu'elle vouloit qu'on eût pour moi dans la Maison.

DANS le nombre des Religieuses qui me firent beaucoup d'amitié, il s'en trouva une, dont la physionomie me revint beaucoup. Je me liai plus étroitement avec elle qu'avec les autres, & en peu de tems nous devinmes intimes Amies. Je vous ai aimée, me disoit-elle quelquefois, dès le premier moment que j'ai eu le bonheur de vous voir; mais hélas! que je prévois de chagrins lorsque nous nous séparerons! Je m'aperçus qu'en me tenant ce discours, ses yeux se mouilloient de larmes; j'en fus attendrie, & lui fis mille protestations que
je

je ne l'oublierois jamais. J'avois déjà remarqué plusieurs fois qu'elle avoit un fond de chagrin qui la dévorait; mais comme elle ne m'avoit pas mise encore dans le cas de lui en demander la confiance, j'avois feint de ne pas m'en appercevoir, dans la crainte de l'embarasser, ou de la desobliger.

JE recevois tous les ordinaires des nouvelles de ma Famille; mon Pere me venoit voir de tems en tems. Il m'apprit, à la première visite qu'il voulut bien me rendre, que l'affaire, qui l'avoit attiré à Paris, ne se termineroit pas sitôt, & que tant qu'il y resteroit, il convenoit que je demeurasse au Convent, pour ne rien risquer du côté de Mr. de Folbrac. Je répondis, en affectant un air indifférent sur cette nouvelle, que puisqu'il le jugeoit à propos, j'obéirois sans chagrin, & que ce qui me fâchoit le plus de cette né-

E 5

ces.

cessité, c'étoit d'être éloignée de ma Mere & de lui.

CEPENDANT Mr. de Firminville trouva le secret d'apprendre où j'étois, & de me faire tenir plusieurs Lettres; ce qui ne contribua pas peu à me rendre cette retraite supportable, aussi-bien que l'amitié que me portoit Madame de Ste. Cécile: c'étoit le nom de cette Religieuse dont j'ai parlé plus haut. Cette Fille avoit infiniment d'esprit, & un caractère de douceur qui me rendoit sa compagnie fort chere. Il étoit rare que nous fussions l'une sans l'autre: ou je passois une partie des jours dans sa cellule, ou elle étoit dans ma chambre; nous ne nous quittions presque plus.

Un jour qu'elle étoit chez moi, où nous travaillions ensemble, on vint m'annoncer qu'une Dame me demandoit au Parloir. Je m'y rendis sur le champ,

champ, dans l'impatience où j'étois d'apprendre le secret d'une pareille visite que je ne pouvois prévoir. Je ne fus pas peu surprise de me trouver avec une personne qui m'étoit totalement inconnue. Je lui demandai, avec le plus de politesse qu'il me fut possible, ce qui l'amenoit près de moi. Le bonheur de vous voir, reprit-elle, dont je ne puis plus me passer. Le son de cette voix passa jusqu'au fond de mon cœur. Je levai les yeux avec une émotion extrême; mais quelle fut ma surprise, après avoir fixé cette inconnue, de reconnoître Mr. de Firminville ! La douleur étoit peinte sur son visage. Quel malheur venez-vous donc m'annoncer, Monsieur, lui dis-je vivement ? Une démarche, aussi extraordinaire que la vôtre, qui peut nous nuire à l'un & à l'autre si elle est sçue, & la tristesse dont je remarque que vous êtes pénétré, ne me laissent

E 6

pas

pas douter que vous n'ayez des choses defagréables à m'apprendre. Je suis le plus infortuné de tous les hommes, reprit tristement mon Amant, en se jetant à mes pieds. Vous me voyez au désespoir. Mr. de Forcel m'apprit hier que Mr. & Me. de Courval, pour se délivrer des appréhensions où ils sont à cause de Mr. de Folbrac, qui fait faire des perquisitions pour sçavoir où vous êtes, ont conclu de vous marier. Que me dites-vous, interrompis-je, fort allarmée de ce que j'apprenois ? il n'y a que quatre jours que j'ai vû Mr. de Courval, & il ne m'a rien dit qui ait rapport à cette nouvelle. Se pourroit-il qu'on voulût dissimuler avec moi à ce point ? Je ne sçais, continua de Firminville ; mais ce qu'il y a de positif, c'est que votre mariage est arrêté avec le Président de Trainelong, qui vous est allié, & qui est aussi riche qu'accrédité dans

dans la Robe. Les choses font si avancées, qu'on prétend que les articles du Contrat sont convenus. A peine me suis-je trouvé en liberté, que j'ai pris la Poste pour me rendre ici. Dans la crainte de trouver des difficultés pour vous parler, je me suis déguisé en femme, me flattant que cet habit réussiroit mieux. C'est à vous à prononcer à présent, Mademoiselle, continua-t-il en me regardant avec une langueur qui me toucha jusqu'aux larmes. Que faut-il que je devienne ? Puis-je compter sur les assurances que vous avez daigné me donner en dernier lieu ? Pardonnez à mes allarmes : je trouve le danger si grand pour mon amour, que depuis cette fatale connoissance, je ne sçais si je vis, ou si je meurs.

UN carosse, que nous entendîmes dans ce moment, arriver dans la cour, m'empêcha de répondre. Voyez m'écriai-je

E 7 avec

92 LES MEMOIRES DE

avec beaucoup d'émotion , si cet équipage n'auroit point rapport à moi. Après ce que vous venez de m'apprendre , j'ai lieu de m'attendre à une visite de mon Pere , ou de ma Mere. Hélas ! s'écria de Firminville en soupirant , après avoir été à la fenêtre , votre conjecture n'est que trop juste. Ce sont vos Livrées. Je suis perdu , ajouta-t-il , on vient m'enlever tout ce que j'aime , & tout ce qui me reste dans le Monde. Si vous n'avez pitié de mon sort , je n'ai plus rien à espérer.

Vous comptez donc bien peu sur mes paroles , lui dis-je en me levant ? Si j'avois plus de tems à moi , combien ne ferois-je pas en droit de vous faire des reproches ? Retirez-vous , & faites en sorte de vous trouver ici ce soir ; ou si cela ne se peut , demain après la Messe : je vous ferai part de ce qui se sera passé , & vous connoîtrez par-là , ingrat , si vous pou-

pouvez compter sur moi, & si je suis aussi légère qu'il semble que vous le soupçonnez.

Je sortis du Parloir après ces mots, persuadée que Firminville seroit un peu plus tranquille, & je rentrai dans mon appartement, du moins aussi agitée qu'il me l'avoit paru. Je n'eus pas le tems d'y faire de longues réflexions; un moment après on vint m'avertir que Mr. & Me. de Courval m'attendoient au Parloir. La Mere Tourrière m'apprit, en me conduisant, qu'ils étoient accompagnés par un grand homme âgé. Je ne doutai pas, à ce discours, que ce ne fût le Président de Trainelong; ce qui fit que j'entrai dans le Parloir avec beaucoup d'émotion.

APRÈS que j'eus assuré de mes respects mon Pere & ma Mere, le Président de Trainelong me fut présenté comme un de leurs intimes Amis qui avoit bien voulu avoir la complaisance

ce de les accompagner dans ce petit voyage. J'en suis bien dédommagé, reprit-il, sans me laisser le tems de répondre, par le plaisir de voir une Demoiselle si bien faite & de si belle esperance. En vérité, continuait-il en prenant un ton badin que je ne trouvai point qui lui convint, c'est un meurtre que de laisser plus long-tems tant de charmes en prison. Allez, Mademoiselle, ajouta-t-il, en me souriant d'une manière desagréable, rapportez-vous-en à moi, vous n'y ferez que le moins que je le pourrai.

AVANT que d'entrer dans le détail d'un entretien qui me couta bien des larmes, je crois devoir dire quelque chose de l'Epoux qu'on me destinoit. Il étoit âgé d'environ soixante ans, étoit d'une taille gigantesque, & d'un si grand dégingandement, qu'il ne pouvoit rester un moment en place, sans changer dix fois d'attitude. Il
 avoit

avoit la tête fort petite, des yeux presque aussi gros que ceux d'un veau qui vient au monde, surmontés de deux sourcils fort épais, fort gris, & levés de plus de deux doigts au-dessus de la place ordinaire; ce qui lui donnoit toujours un air de surprise, ou d'admiration. Il avoit le nez très court & très pointu, la bouche fort grande, & le menton aigu. Sa taille étoit fort mince, quoiqu'il eût les épaules larges; ses jambes étoient aussi grosses par le bas que par le haut, & comme il portoit des souliers fort quarrés & très grands, il sembloit qu'il fût toujours en botte molle. L'habit qu'il avoit, étoit d'un drap couleur d'olive, avec un gros bouton d'or, quoique la mode en fût passée depuis longtemps; sa veste étoit brodée, mais je ne pus distinguer de quoi. Il avoit une cravatte qui lui descendoit fort bas, avec deux prodigieux glands, deux

nœuds

nœuds fort gros , & accompagnés d'une grosse touffe de cheveux , qui balotoient par devant. Le haut de sa perruque étoit si élevé , qu'il dominoit d'un demi-pied au-dessus de sa tête , laquelle , confondue dans ce cahos de cheveux , ressembloit assez à une poire de Virgoulcuse qui a essuyé dans une serre les rigueurs de l'hyver , pour servir de jeûne à un Chartreux dégouté.

LA Mere Benigne , cette Parente de ma Mere , étant survenue quelques momens après , Mr. de Courval la pria de tenir compagnie au Président , & me dit de passer dans le Parloir voisin , où il avoit à me parler. Je jugeai bien de quoi il alloit être question , & j'y passai en tremblant. Que dites-vous , ma Fille , me dit-il , après que nous fûmes assis , de Mr. de Trainelong ? C'est un homme au moins d'un singulier mérite , sans parler de sa naissance , qui est

est des plus distingués dans la Robe. Il a cent bonnes mille livres de rente , & peut-être plus d'un million d'argent comptant. Mr. de Forcel, qui a senti, comme moi , la nécessité de vous marier pour nous mettre à l'abri des extravagances de Mr. de Folbrac, a manié si bien les choses , que le Président , qui n'avoit jamais songé à aucun engagement , vous a fait demander en mariage. Votre Mere & moi, nous n'avons eu garde de refuser un parti qui va vous rendre la plus heureuse de toutes les femmes ; je n'ai point fait de difficulté de donner ma parole , parce que je connois votre raison & votre docilité. J'ai été bien aise de vous prévenir , afin que vous ne vous trouvaissiez pas embarrassée si Mr. de Trainelong , qui est d'une humeur joviale, comme vous l'avez pû remarquer, vous tenoit quelques propos relatifs à ce que je viens
de

de vous dire. D'ailleurs, les avantages qu'il vous fait, en vous épousant, sont si grands, que vous ne sçauriez trop le bien recevoir. De cette visite va décider cette affaire, & comme il me paroît que vous avez plû, je ne doute point qu'elle ne soit bientôt terminée.

COMME j'étois préparée heureusement à ce discours, j'avois pris mon parti. Je ne fus pas aussi embarrassée que je l'aurois été, si je ne m'y fusse pas attendue. Je sens, comme je le dois, Monsieur, toutes les bontés dont vous continuez de m'honorer, repris-je avec un ton reconnoissant. Je ne doute pas que l'empressement, que vous avez de me marier, n'ait en vûe mon avantage & mon bonheur; mais s'il m'est permis, dans une affaire de cette importance, de vous faire quelques représentations, j'ôserai vous faire remarquer que l'âge de Mr. de Trainelong est bien disproportion-

proportionné au mien. Quand cela feroit , interrompit mon Pere , étonné d'une résistance qu'il ne prévoyoit pas , qu'en devez-vous conclure autre chose , sinon que vous en ferez heureuse ? Si vous aviez un peu plus d'usage du monde , ma Fille , vous senteriez combien une jeune personne risque quand elle épouse un homme de son âge , & combien de desagrémens & de chagrins elle se prépare. Si j'avois le loisir , je vous en citerois bien des exemples , dans notre Province même. A peine un jeune homme est-il marié , qu'il se livre à toutes ses passions : En vain la douceur de sa femme , ses bonnes manières , & même ses larmes tentent-elles de le ramener ; plus elle fait d'efforts , & plus elle lui paroît à charge. Heureux , s'il s'en tient aux froideurs & aux dégoûts ! Bientôt une maitresse , qui ne la vaut presque jamais , s'empare de son esprit & de sa
bour-

bourse. Je ne finirois pas sitôt, si je voulois entrer dans le détail de tous les desagrémens qu'elle effuye en pareil cas. C'est un Enfer, ma Fille, & j'en connois plus de quatre, qui, ne pouvant plus endurer tant de tourmens, ont été obligées de recourir aux derniers moyens pour s'en affranchir.

MAIS une Fille, assez raisonnable pour s'en rapporter au choix de ceux qui lui ont donné le jour, ne risque jamais rien; ils sont trop intéressés à la rendre heureuse, pour ne pas se conduire avec toute la prudence que leur amour exige, pour ne rien risquer d'un côté si important. En épousant un homme d'un certain âge, on ne doit s'attendre qu'à être heureuse: moins un mari est jeune, & plus il aime sa femme. De cet article dépend la félicité de celle-ci, puisqu'il ne s'occupe que des moyens de la lui procurer. Revenu des égaremens
d'u-

d'une jeunesse étourdie , il se renferme dans le soif de sa Famille , & ne s'applique qu'à s'y rendre agréable & à s'y faire aimer. Un autre avantage , qu'une honnête femme ne devroit pas cependant envisager , & qu'elles envisagent presque toutes mal à propos , c'est que plus un mari est avancé en âge , & plus elles sont à la veille de se voir indépendantes. Je ne prétends point cependant , ma Fille , trop appuyer sur ce point : je vous crois trop bien élevée pour que vous fassiez jamais aucune réflexion à ce sujet.

QUELQUE persuadé que mon Pere fût de la solidité de ces réflexions , on conçoit bien qu'elles ne m'ébranlerent pas. Je sens fort bien , Monsieur , lui répondis-je , qu'une fille , qui n'a en vûe , en se mariant , que de sortir de la tutelle de ses parens , doit ne consulter que cet objet , & ne pas réfléchir aux inconvéniens d'être
unie

unie avec un homme qu'elle ne connoît pas , de quelque âge qu'il soit ; mais pensez-vous, Mr. qu'une jeune personne, qui se trouveroit, par exemple, à ma place, pourroit se résoudre à se voir séparée d'un Pere & d'une Mere auxquels elle seroit extrêmement attachée, pour être livrée à un homme qu'elle n'a jamais connu , & pour lequel elle ne peut que sentir de la répugnance, sur-tout si elle se trouvoit forcée de céder à la volonté de ses parens, sans qu'on lui eût même laissé le tems de pouvoir l'estimer. Pour moi , je vous avoüe que je ne pourrois me résoudre à un pareil sacrifice. . . . Comment , interrompit mon Pere, est-ce que vous prétendriez refuser le parti que je vous propose ? Parlez, continua-t-il, en voyant que je baïssois les yeux. Je vous ai dit que je comptois sur votre soumission , & que j'ai donné ma parole. Je sçais
tout

tout le respect que je dois à vos ordres, Monsieur, repris-je, de plus en plus intimidée; mais je me flatte que vous ne vous prévaudrez point de l'autorité que vous avez sur moi pour me rendre malheureuse... Est-ce vous rendre telle, interrompit Mr. de Courval, en commençant à se fâcher, que de vous donner à un homme de distinction qui jouit de cent mille livres de rente, & qui vous mettra au niveau de ce qu'il y a de plus grand à Paris? Non, Monsieur, continuai-je avec plus de fermeté, si je n'envisageois dans un établissement que la fortune & les aïssances de la vie. Et qu'envisagez-vous donc, Mademoiselle, poursuivit mon Pere en élevant de plus en plus la voix? Serait-ce des agrémens que vous ne connoissez pas, & qu'une fille sage ne doit pas même concevoir? Je ne sçais ce que vous entendez par-là, repris je

Part. II.

F

en

en rougissant ; mais pour ne point vous laisser en doute, je pense que pour être heureuse en se mariant, il faut du moins être prévenue de quelque inclination pour celui avec lequel on doit passer le reste de sa vie. Je ne suis pas la seule qui soit prévenue de cette maxime, & si je ne me trompe, je crois avoir entendu dire plusieurs fois à ma Mere que quelque honneur que votre recherche lui fît, elle ne vous auroit jamais donné la main, si elle ne vous eût aimé.

IL me semble, Mademoiselle, reprit mon Pere avec un souri amer, que vous êtes devenue bien raisonneuse depuis quelque tems ; il en a été un, où vous étiez plus docile & moins réfléchissante. J'ai bien peur qu'il n'entre là-dedans du Firminville, & qu'on ne vous donne de mauvais conseils. Prenez-y garde au moins, continua-t-il, en me regardant
avec

avec colère ; si j'apprenois à ce sujet la moindre chose , je vous en punirois rigoureusement. En attendant , tenez-vous prête à donner la main à Mr. de Trainelong , & à bien recevoir aujourd'hui tout ce qu'il vous dira sur son mariage. Je n'ai plus qu'un mot à ajouter , s'écria Mr. de Courval en se levant , c'est que si vous vous respectiez assez peu pour me désobéir , ne comptez jamais de reparoître aux yeux de votre Mère & de moi ; un Couvent seroit votre partage , & vous y resteriez le reste de vos jours.

APRÈS ces terribles menaces , mon Pere se retira , en m'ordonnant de repasser auprès de ma Mère. Elle jugea bien , à l'air d'affliction avec lequel je rentrai , que je n'avois pas été aussi soumise que Mr. de Courval se l'étoit promis. Mr. de Trainelong , qui s'apperçut de même de mon trouble , au lieu

de reprendre son sérieux, continua ses gentilleses, en disant que toutes les filles à marier étoient montées sur le même ton, qu'il en avoit vû dans sa vie plus de vingt pleurer à leurs nûces, les unes de joye, les autres de regret; qu'un homme raisonnable n'y faisoit pas attention, & que ces pleureuses avoient fait, comme les autres, lorsqu'elles s'étoient vûes en ménage; qu'à son égard les larmes d'une femme ne lui faisoient pas la moindre impression, sçachant qu'elles leur étoient aussi naturelles, que leur goût pour la coquetterie; qu'il ne se formaliseroit jamais des miennes, & qu'au-lieu de me contraindre sur l'envie que j'avois d'en répandre, il me convioit au contraire de ne point me retenir à cause de lui, me donnant sa parole qu'il n'y feroit aucune attention.

On juge que de semblables propos ne me prévinrent point en

en faveur d'un Amant si extraordinaire, Je ne sçais si ce fut par esprit de contradiction que je ne pleurai pas, ou si les mouvemens de haine, que cet homme m'inspira, m'affecterent de manière qu'ils concentrerent ma douleur. Quoi qu'il en soit, je ne lui donnai pas le plaisir de voir couler mes larme; mais tant que la scéance dura, je fus si sérieuse, qu'il dut s'en retourner bien persuadé que j'étois fort éloignée de partager ses desirs.

L'ADIEU qu'il me fit, fut aussi singulier que tout le reste. Il me dit que la huitaine ne se passeroit pas sans qu'il me vît; qu'il alloit de ce pas donner des ordres à sa terre qui n'étoit qu'à quatre lieuës, où mon Pere & ma Mere vouloient bien venir coucher; que le lendemain ils retourneroient ensemble pour faire dresser le contract; que trois jours après l'on me l'apporteroit à signer,

& que le même jour il viendrait me prendre avec ma Mere pour me conduire à son Château, dans la Chapelle duquel je serois mariée le lendemain.

JE me promis bien que ces beaux arrangemens n'auroient jamais lieu. J'étois outrée qu'on me traitât avec si peu de considération. Quelque chose que pût me dire ma Mere, qui resta un quart-d'heure avec moi, je ne me laissai point ébranler, & lui parlai sur ce sujet avec une fermeté qui l'étonna. Elle en usa comme avoit fait mon Pere, me reprocha que je pensois toujours à Firminville, & me quitta, en m'assurant que si j'étois assez hardie pour persister dans mes refus, elle en useroit de maniere à mon égard que j'aurois à me reprocher toute ma vie d'avoir gardé si peu de ménagement pour ceux à qui je devois le jour.

JE croyois être quitte d'une journée si pénible, mais j'eus en-

encore à effuyer les représentations de la Mere Benigne ma Parente, qui furent d'une longueur éternelle. C'étoit la plus digne Religieuse du Monde, mais la plus ennuyante. Elle me repeta mille fois qu'en desobéissant à mes Parens, c'étoit manquer à Dieu même: elle me cita cent fois St. Paul & St. Augustin, pour me persuader. Je me souviens qu'elle m'impatienta de sorte à cette occasion, que je lui répondis que je n'avois jamais lû dans les Peres de l'Eglise qu'on fût damnée pour refuser d'épouser un homme aussi haïssable que le Président de Trainelong.

Je ne doute pas qu'elle ne se retirât fort mal édifiée; mais j'étois si rebutée, que je n'y fis pas attention. Je m'en retournai de fort mauvaise humeur dans ma chambre, ne comptant pas, comme il étoit tard, que Firminville se hazardât de revenir. Ma bonne Amie étoit au Réfec-

toir ; ainsi je me trouvai en proie à ma douleur , & je m'abandonnai aux plus tristes réflexions.

Le lendemain après la Messe, on me demanda au Parloir ; j'y trouvai Firminville avec le même déguisement. Je suis perdu, me dit-il, en démêlant l'affliction dont j'étois pénétrée ; on veut m'enlever le seul bien qui me reste , & sans lequel ma vie m'est importune. Rassurez-vous, lui-dis-je en baissant la voix. Quelque chose qui arrive, je ne ferai jamais à d'autre qu'à vous. Plus on veut me tyranniser , & plus je suis résolue à vous être fidèle ; voilà sur quoi vous pouvez compter. Le pauvre Firminville fut transporté de ces nouvelles assurances, elles lui donnerent la force d'entendre un détail qui l'auroit accablé, si elles ne l'eussent pas prévenu. Notre entretien fut long & touchant , il se termina par des promesses
ré-

réci-proques de nous être éternellement fidèles. Nous convinmes d'être sur nos gardes, de nous écrire plus rarement, & sur-tout qu'il ne se hazareroit plus à venir me voir, dans la craintê de porter mes Parens à des excès contre lui & contre moi, qui nous mettroient peut-être hors d'état, l'un & l'autre, d'avoir jamais de nos nouvelles. L'adieu, que nous nous fîmes, fut des plus tendres & des plus touchans ; mais quelque peine que je ressentisse en me séparant de lui, je remportai la securette consolation de penser qu'il venoit de recevoir de nouvelles assurances de ma tendresse, & qu'il devoit par-là être consolé de toutes les peines que son amour lui faisoit souffrir.

JE fus quinze jours entiers sans avoir des nouvelles ni de mes Parens, ni du Président de Trainelong. Loin d'en desirer, je souhaitois au contraire qu'il

s'en passât encore autant sans que j'en entendisse parler, dans l'idée que ce silence ne pouvoit que m'être avantageux. Peut-être, me disois-je en moi-même, le Président se sera-t-il dégouté de ma résistance, ou que ma fermeté a fait faire de sérieuses réflexions à Mr. & à Me. de Courval sur la tyrannie qu'ils vouloient exercer envers une Fille qu'ils ont paru jusqu'ici aimer si tendrement. Enfin je me flattois, & je ne m'attendois guères aux nouvelles peines que j'étois prête à essuyer.

Un soir que je m'entretenois avec Ste. Cecile de toutes ces choses, on vint m'annoncer qu'un Ecclésiastique me demandoit au Parloir. Voici sans doute des nouvelles, m'écriai-je, plutôt à Dieu qu'elles soient bonnes! Je conjecturai que le Prêtre, dont il étoit question, étoit un vieil Aumônier de Mr. de Forcel, qui avoit été autrefois son Précep-

cepteur, & que Mr. & Me. de Courval, étant indignés contre moi, se servoient de son ministère pour me faire parvenir leurs ordres. Ste. Cecile crut que je ne me trompois pas, & je descendis au Parloir avec la même opinion.

JE ne fus pas aussi longtems incertaine cette fois-là pour reconnoître mon Amant, que je l'avois été à la première. Quoi ! c'est vous, cher Firminville ! m'écriai-je d'une voix basse. N'étions-nous pas convenus. . . Ah ! Mademoiselle, interrompit-il du même ton, comment aurois-je pû vous faire part de ma situation déplorable, sans ce nouveau déguisement ? A la veille de vous faire peut-être un adieu éternel, ne m'est-il pas pardonnable de tâcher de me procurer la seule consolation qui me reste ? Qu'est-il donc arrivé, interrompis-je avec inquiétude, qui soit capable de vous jeter dans l'état où je

vous vois, & de me faire envisager une séparation éternelle ? Je tremble de vous en faire l'aveu, reprit ce cher Amant, en répandant des pleurs. Mr. de Forcel me plonge le poignard dans le sein par la nécessité où il me met d'être ingrat envers lui, d'oublier ses bontés, & de chercher la mort à la première Campagne. Expliquez-vous donc, interrompis-je, de plus en plus allarmée. Vous redoublez mes craintes & mon effroi. He bien, apprenez donc, continua Firminville, en prenant une chaise, cette fatale histoire ; vous jugerez alors si mon désespoir est légitime, & si rien peut m'empêcher de m'y livrer. Quelques jours après que je vous eus quittée, Mademoiselle, poursuivit Firminville, Mr. votre Pere & Me. votre Mere passerent au logis, & furent s'enfermer dans le cabinet de Mr. de Forcel fort longtemps. Lorsqu'ils se furent re-

ti-

tirés, j'y fus appelé. Mr. de Forcel me demanda avec un grand sérieux si je n'avois point quelque inclination, & que si cela étoit, je le lui avouasse. La crainte que ce ne fût un piège qu'il me tendît, me fit répondre qu'autrefois j'avois été prévenu pour une personne fort aimable; mais que la raison m'ayant fait comprendre que je devois me guérir d'une passion inutile, j'y étois parvenu après quelques efforts. Il me parut content de cette réponse, & me dit qu'il étoit charmé que je fusse libre, parce qu'il avoit des vûes sur moi, dont il me feroit part au premier jour. Je ne crus pas devoir relever ce discours, je me persuadois que sur une matière aussi délicate je ne pouvois être trop circonspect, ni trop réservé.

Un jour, que je fus à mon ordinaire chez la Marquise de Villenemours, cette même Dame dont je vous ai parlé le jour

que nous fûmes surpris par Mr. de Marfinville, & qui vous avoit donné lieu dans ce tems de soupçonner ma fidélité, elle me reçut beaucoup mieux qu'à son ordinaire, & me pria à dîner le lendemain avec Mr. de Forcel, qu'elle avoit déjà retenu. Je n'avois garde de deviner à quel dessein se faisoit cette invitation. Au dessert, Mr. de Forcel lâcha mille demi-propos, auxquels je ne compris rien, n'étant point prévenu de ses cruelles idées sur mon compte. Ils étoient tous relatifs à un engagement prochain; Me. de Villenemours y répondoit de tout son cœur. Comment me serois-je persuadé qu'il fût question de moi, & que je jouïsses le premier rôle dans ce que j'envisageois comme des plaisanteries dont il n'y avoit que Me. de Villenemours & mon Oncle qui eussent la clef?

HIER le matin, Mr. de Forcel me fit l'honneur de passer

fer dans ma chambre. Je n'étois pas dans l'habitude de le voir de si bonne heure, je jugeai bien qu'il avoit quelque chose d'important à me dire. Comme j'étois dans des inquiétudes continuelles à l'occasion de votre mariage avec le Président de Trainelong, j'ai tremblé qu'il ne vint m'apprendre quelque chose de désagréable sur ce chapitre; mais quelle a été ma surprise, après s'être expliqué ! Il veut, Mademoiselle, pour abrégér un détail superflu, continua Firminville en joignant les mains, que je me prépare à épouser Me. de Villenemours, qui, après dix ans de veuvage, s'est avisée de vouloir le rompre en ma faveur, s'étant prévenue au point à mon égard, que Mr. de Forcel, s'en étant apperçu, l'a déterminée à me donner la main, préoccupé de la fortune que ce mariage doit me faire. J'ai eu beau protester que je me
sen-

sentais une répugnance infinie pour contracter cet engagement, il m'a répondu sèche-ment qu'il n'ignoroit pas mes idées extravagantes pour vous; qu'elles n'auroient jamais lieu, & que si je refusois absolument de me soumettre à ses ordres dans cette occasion, que non seulement il m'abandonneroit à mon mauvais sort; mais même qu'il se serviroit d'autres moyens pour me faire repentir de l'ingratitude que j'oserois montrer à son égard.

LA fin de ce récit fut accompagnée de regrets & de nouvelles larmes. J'avouërai de bonne foi que je ne pus retenir les miennes, & que je sentis vivement le coup dont mon amour étoit accablé; mais ma passion délicate me faisant envisager tout d'un coup à quelles horribles extrémités mon Amant alloit être réduit par l'abandon général de tous ceux qu'il avoit tant d'intérêt de
de

de ménager, je voulus être généreuse, & par un sacrifice bien rare me fournir un motif légitime de me consoler de la perte qu'il en alloit couter à mon cœur. Vous ne devez pas douter, lui dis-je en dévorant mes larmes, & en affectant plus de tranquillité, que ce que vous m'apprenez ne me soit au moins aussi sensible qu'à vous. L'aveu, que je vous ai fait tant de fois de mes sentimens pour vous, suffit pour vous le prouver ; mais plus vous m'êtes cher, & plus je dois vous le prouver, en ne permettant pas que vous vous perdiez pour jamais. Bien loin de vous applaudir de la conduite que vous avez tenue vis-à-vis de Mr. de Forcel, je la condamne. Avez-vous ôsé chagriner un Ami bien-faisant, qui, depuis même la connoissance de votre état, s'est efforcé de vous donner de nouvelles marques de ses bontés ? Se peut-il, Monsieur, que vous
soyiez

soyez assez ingrat pour les faire regretter? Eh! quand encore? Lorsqu'il se fait un plaisir généreux d'assurer pour jamais votre fortune. Non non, continuai-je avec vivacité, en le priant de ne point m'interrompre, il faut réparer cette faute en subissant la loi qu'il vous impose. Vous dirai-je plus? j'exige absolument ce sacrifice. Jusqu'ici vous m'avez juré mille fois que vous m'aimiez; eh bien, voici le tems de me le prouver. Epousez Me. de Villenemours qui vous aime. Eh! qui . . . eh! le puis-je, cruelle? s'écria douloureusement mon Amant, attendri de mon élévation de penser. Plus vous me montrez de noblesse dans cette occasion, & moins je suis capable de vous être infidèle. Ah! Mademoiselle, continua-t-il en joignant les mains, & en me regardant tendrement, se peut-il que vous m'aimiez, & que vous me prescriviez d'aussi funes-

nestes 'ordres ? Oûi , je vous aime , interrompis-je à mon tour , avec autant de tendresse qu'A-mante en ait jamais ressentie pour personne. En pourriez-vous douter , ingrat , après ce que mon cœur est capable de faire pour vous ? Mais en vous repetant que je vous aime , je prétends que vous cédiez à mes instances : il y va de votre fortune , de ma gloire & du repos de mon cœur ; mais pour qu'aucun prétexte ne vous retienne , & que vous ne pensiez pas que j'aye aucune vûe pour exiger ce sacrifice , je vous jure que quelque chose qui arrive , n'ayant pu être à vous , je ne serai à personne. Après cette protestation , sçachez , Monsieur , que je ne veux pas être contredite , à moins que vous ne vouliez que je vous haïsse autant que je vous aime , & que je ne vous revoye jamais.

FIR-

FIRMINVILLE voulut encore contester, & par mille motifs, plus pressans les uns que les autres, m'engager à changer de résolution ; mais quels que fussent les attendrissemens qu'il me causa, je restai inébranlable. Je lui passai ma main pour lui dire le dernier adieu, il l'arrosa de ses larmes. Cette scène fut si touchante, que je ne puis même aujourd'hui me la rappeler encore sans émotion. Nous nous quittâmes enfin, lui pénétré de la plus vive douleur, & moi si fort attendrie, que dans la crainte d'être rencontrée, je fis un long détour, & regagnai ma chambre en pleurant.

J'y trouvai Ste. Cecile qui m'y attendoit. Elle jugea, à la trace de mes larmes qui avoient été essuyées vainement, de l'excès de mon affliction. Celles, qu'elle répandit, me prouverent si bien sa tendre amitié, que

que je ne lui fis point un mystère de mon histoire, ni de ce qui venoit d'arriver. Cette tendre Amie se servit de toutes les raisons qui lui vinrent dans l'esprit, pour calmer mon ennui, & vanta, dans les termes que la vérité dictoit, la grandeur du sacrifice que je venois de faire. Ensuite voulant me distraire par la peinture de maux encore plus touchans que les miens, elle me dit qu'elle alloit me faire connoître, en me rendant confidence pour confidence, que nos chagrins, quelque accablans qu'ils fussent, n'étoient rien en comparaison de ceux qu'elle avoit essuyés ; qu'elle saisissoit avec empressement. cette occasion pour me marquer à quel point elle m'aimoit, puisque j'étois la seule, depuis qu'elle étoit dans cette Maison, à qui elle eût fait part de son histoire ; que je jugerois, par les secrets qu'elle m'alloit dévo-

voiler, de sa parfaite confiance
 & de l'excès de son amitié.
 Après ces mots, nous nous em-
 brassâmes tendrement, & nous
 étant ensuite enfermées, elle
 commença ainsi le récit de ses
 malheurs.

F I N

de la II. Partie.

CA.

CATALOGUE DES LIVRES,

*Qui se trouvent dans la
Boutique*

d'ANTOINE VAN DOLE,

Et dont il a un petit nombre.

L'*Allemagne déliivrée, en Dialogues
Dramatiques, en vers François,
entre la Bavière & la France, sur les
affaires présentes, la Haye, 1743. 8.*

*Analecta ad Historiam scissi Belgii
potissimum attinentia, sive Vita
Vigilii ab Aytta Zuichemi ab ipso
Vigilio scripta; Ejusque, necnon
Joach: Hopperi & Jo: Bapt: Tassii
Opera Historica, per Corn. Paul
Hoyneck van Papendrecht, Haga
Comitum, 1743. 6 vol. 4.*

**Beschypbing der Stadt en Lande
van Breda / behelsende de Oud-
hepdt van het Land / &c. met
schoone platen / 's Hage 1744.
Folio.**

*Histoire de Suède sous le Regne de
Charles XII. par Limiers, avec fi-
gures, Amsterdam 1721. 6 vol. 12.*

*Mémoires de Monsieur de la Colonie, Ma-
récchal de Camp des Armées de l'Elec-
teur de Baviere, contenant les éve-*

ne-

CATALOGUE.

nemens de la Guerre, depuis le Siège de Namur en 1692. jusqu'à la Bataille de Belgrade en 1717. Utrecht 1738. 3 vol. 8.

- - - idem, Tom. second & troisième séparé, ibid. 1738. 8.

Naudæana & Patiniana, ou singularités remarquables, prises des Conversations de Mess. Naudé & Patin, la Haye 1717. 12.

Ode à sa Majesté Impériale, François I. sur son Election, & son Couronnement, avec le Portrait de LL. MM. JJ. la Haye 1745. 8.

Ordonnances Militaires du Roi de France, Ouvrage très utile à tous les Gens de Guerre, la Haye 1747. 12.

Portrait de Monsieur Guillaume van Haren, Député aux Etats-Généraux de la part la Province de Frise, gravé par Pierre Tanjée, avec une Ode de Mr. de Voltaire, in Plano.

- - - le même, avec les Vers en Latin, par Mr. & Mc. Gerard Schröder.

*Présomption Punie; Comédie traduite de l'Allemand du Baron D***. représentée pour la première fois sur le Théâtre du Prince de ***, le 2. Février 1743.* la Haye 1743. 8.

LES
MEMOIRES
DE
MADAME
DE
VILLENEMOURS.

1. The first step in the process is to identify the problem or issue that needs to be addressed. This involves gathering information and understanding the context of the problem.

1990

1. The first group of people who are interested in the study of the history of the United States are the people who are interested in the history of the United States.

LES
MEMOIRES

DE
MADAME

LA
MARQUISE

DE
VILLENEMOURS,

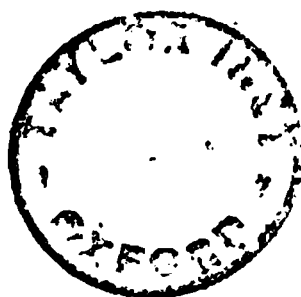
*Ecrits par elle-même, & rédigés
par Madame*

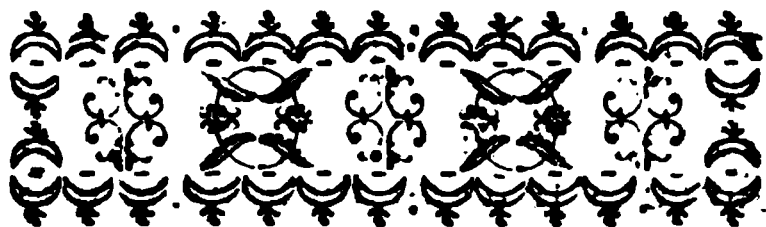
DE MOUHY.

TROISIEME PARTIE.



A LA HAYE,
Chez ANTOINE VAN DOLE,
Libr. à l'Enseigne de HUGO GROTIUS.
M. DCC. XLVII.





LES

MEMOIRES

DE MADAME LA

MARQUISE

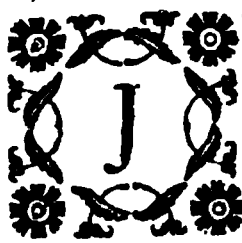
DE

VILLENEMOURS.

TROISIEME PARTIE.

HISTOIRE

DE SAINTE CECILE.

 JE suis née d'un Pere
aussi considerable par
sa naissance que par
son bien. Mon édu-
cation a été convena-
ble à mon état. Je n'entrerais
Part. III. A point

LES MÉMOIRES DE

point dans le détail de mon enfance, je dirai seulement que mon Pere étoit extrêmement sévère, que ma Mere étoit sa seconde femme, qu'elle vivoit dans un si grand monde, qu'elle se mettoit fort peu en peine de son ménage, & qu'elle n'étoit presque jamais à la maison.

Je n'avois pas quatorze ans, que je remarquai qu'un jeune homme d'une figure aimable ne manquoit jamais de se trouver par-tout où j'allois; c'étoit enfin mon ombre. En vain faisoit-il parler cependant ses yeux; peu faite à ce langage, je le vois avec plaisir, mais je ne comprenois pas ce qu'il me vouloit.

Las sans doute de se donner tant de soins inutiles, & de ne pouvoir parvenir à me faire connoître sa passion, il trouva le secret de gagner ma Gouvernante, & de la mettre dans ses intérêts. Elle me demanda un jour si j'avois remarqué un certain

tain jeune homme qui me suivoit en tous lieux, & qui sembloit me trouver fort à son gré. En étant convenue, il est d'une jolie figure, me dit-elle, je ne doute pas qu'il ne vous aime : en ce cas seriez-vous disposée à lui rendre le change ? J'avois ingénument qu'il ne me déplaisoit pas. L'adroite Gouvernante en resta là pour ce jour.

QUELQUE tems après, elle me remit une Lettre de cet Amant. Je la refusai, sous prétexte qu'une fille bien élevée n'en devoit jamais recevoir. Elle m'assura qu'il n'y avoit aucun mal dans cette occasion, parce que celle, dont il étoit question, m'étoit écrite par un homme qui n'avoit que des vûes légitimes ; qu'elle s'en étoit expliquée de manière à me rassurer, mais qu'avant que de me demander en mariage, il avoit la délicatesse de vouloir apprendre de moi si je ne me sentoie

4 LES MEMOIRES DE

point d'aversion pour lui, & si sa recherche me seroit agréable. J'ouvris la Lettre, persuadée par ces raisons ; j'y trouvai une déclaration d'amour des plus touchantes, avec des assurances qu'il mourroit de douleur, s'il ne parvenoit pas au bonheur de se faire aimer. Il ajoutoit qu'il ne connoissoit que celui-là dans la vie, & qu'il sacrifieroit tout pour y parvenir, & pour devenir mon Epoux.

LORSQUE j'eus achevé la Lettre, ma Gouvernante me demanda ce que j'en pensois, & si cette déclaration me faisoit. Non, répondis-je, puisque les vûes de cet homme sont de m'épouser, la sévérité, dont on use envers moi, rend mon état si malheureux, que je serai charmée d'en changer : mais je crains bien qu'il ne puisse obtenir l'aveu de mes Parents. Pourquoi, reprit la Gouvernante ? Il est riche & de bon-

bonne Maison ; il y a tout à espérer. Cependant, ajouta cette femme adroite, puisque vous êtes dans ces dispositions, je vous conseille de lui faire une réponse, afin de ne le pas rebuter. Quelque peu d'usage du monde que j'eusse, je sentis bien que cette démarche n'étoit pas à sa place, & refusai de la faire. C'est bien assez d'avoir reçu sa Lettre, lui dis-je ; vous pouvez assurer Mr. de Boulignac, c'étoit le nom de cet Amant, que si mon Père l'accepte pour mon Epoux, j'y consentirai, avec plaisir. Ma Gouvernante se tut, & ne me pressa pas davantage.

Dès que je me trouvai seule, je me félicitai de la conquête que j'avois faite. Ce jeune homme avoit trouvé le secret de me plaire, avant que de me déclarer son amour. Vous devez juger, par ces sentimens, de l'effet que cette déclaration produisit dans mon cœur, déjà

6 LES MEMOIRES DE

trop bien préparé à recevoir de telles impressions.

Ma Gouvernante m'entretenoit souvent de celui pour lequel je commençois à m'intéresser, elle me fit un portrait charmant de son caractère & de son esprit. Elle ajouta qu'il étoit estimable par bien des endroits; que la femme, qui seroit assez heureuse pour lui appartenir, pourroit se flatter d'avoir trouvé le Phénix des hommes; que de plus il étoit d'une naissance illustre, & possédoit de grands biens. Je lui demandai de qui elle tenoit toutes ces choses. Elle m'assura qu'une de ses Parentes avoit élevé une Sœur de Mr. de Boulignac, & qu'elle la rencontroit presque tous les jours. J'appris encore que la famille de mon Amant étoit habituée à dix lieues de nous, & qu'elle y étoit en grande considération; mais que Boulignac ayant un Oncle fort riche dans la Ville où nous sé-

séjournions, il y venoit passer une partie de l'année pour le voir & pour le ménager.

IL n'y avoit point de jour que cette femme adroite ne me dît des choses favorables de Boulignac. J'avalais à longs traits le poison. Elle ne se fut pas plutôt apperçue que j'étois entièrement prévenue, qu'elle commença à me parler de lui accorder une entrevûe. La chose étoit, on ne peut pas plus facile, ma Mere n'étant presque jamais à la maison, & mon Pere allant, de deux jours l'un, à la Chasse dans sa terre, où il couchoit même souvent. Je sçavois tout cela; mais la crainte, que j'avois que tôt ou tard mon Pere ne vint à l'apprendre, soutenoit ma fermeté. J'avois entendu conter, étant enbas âge, par une vieille fille qui l'avoit élevé, & qui étoit morte à la maison, des traits si horribles de sa part envers une fille qu'il avoit eue de son pré-

8 LES MÉMOIRES DE

mier mariage , qu'il avoit fait mourir , disoit on , de chagrin & de mauvais traitemens , que me rappelant alors toutes ces choses , je tremblois de me trouver moi-même un jour dans le même cas , & je voulois faire en sorte de n'y point donner occasion.

Un jour que j'avois vû Mr. de Boulignac à la promenade , ma Gouvernante me demanda , lorsque nous fûmes revenues , si je n'avois pas remarqué , comme elle , combien il étoit triste & abattu. Lui ayant avoué que j'en avois été touchée , elle m'assûra qu'il avoit été malade , & que si je continuois à le traiter avec tant de rigueur , elle ne faisoit aucun doute qu'il ne le prît à cœur & qu'il n'en mourût. L'intérêt , que je marquai à ce discours , donna lieu à la Gouvernante de réitérer ses instances pour que je ne fusse pas cause de la perte d'un homme qui m'étoit attaché si
ten-

tendrement. Que vous dirai-je ? J'étois jeune, j'avois de la confiance dans cette femme ; elle me tourna comme il lui plut , & il fut décidé que j'accorderois le rendez-vous après lequel mon Amant soupiroit depuis si long-tems.

Le lendemain Mr. de Bougnac eut lieu de s'applaudir des soins qu'on se donnoit en sa faveur. Il fut introduit sur le soir dans mon appartement, ce jour ayant été choisi , parce que mon Pere ne devoit point coucher à la maison. Pour ma Mere , elle étoit depuis quelques jours à la Campagne. A peine m'eut-il entrevû , qu'il se jetta à mes pieds ; parut transporté du plaisir de me voir , me jura un amour éternel , & me dit tout ce que la passion la plus vive peut inspirer de plus tendre , en me priant de lui apprendre s'il pouvoit espérer de toucher mon cœur.

Je répondis à toutes ces choses

ses comme je le devois. Je l'assurai que j'avois une estime infinie pour lui, & que je serois fort aise que mon Pere m'accordât à ses vœux. Sur cet aveu, il me protesta qu'il alloit écrire à sa Famille pour l'engager à faire les démarches nécessaires pour le faire parvenir au suprême bonheur de m'être uni pour jamais. La conversation se termina par des assurances réciproques de fidélité, & nous nous séparâmes, fort satisfaits l'un de l'autre.

Nous continuâmes à nous voir presque tous les jours de cette manière jusqu'au retour de mon Pere; alors il fallut changer de note, & nous tenir sur nos gardes. Cependant quel que fût mon penchant pour Boulignac, je lui fis sentir qu'à moins qu'il ne fît parler à mes Parents, il devoit s'attendre que je n'aurois plus les complaisances que j'avois eues jusque-là. Il m'assura que sans l'absence de son

son Père, qui l'avoit empêché de terminer cette affaire, il n'auroit pas attendu que je lui rappellasse un devoir qui étoit devenu pour lui le plus doux de sa vie.

PENDANT trois mois entiers, les choses restèrent sur le même ton. J'attendois de jour en jour des nouvelles favorables, ayant appris de mon Amant que son Père étoit arrivé, & qu'il lui avoit écrit pour l'engager aux démarches convenables pour le mariage que nous nous propositions, lorsqu'il me fit demander un jour un rendez-vous par ma Gouvernante, pour me communiquer des nouvelles importantes. Dans l'espérance d'en apprendre d'agréables, je le lui assignai pour le même soir; mais que devins-je lorsqu'il se présenta devant moi? il sembloit pénétré du plus noir chagrin, ses yeux étoient couverts de larmes, enfin on est dit qu'il étoit prêt à

expirer. J'en fus saisie au point que je pensai tomber en foiblesse. Je lui demandai avec empressement ce qui lui étoit arrivé, pour être plongé dans un si profond désespoir. Le plus grand de tous les malheurs, me dit-il, en se jettant à mes genoux, & en pouvant à peine s'exprimer. Voilà, continua-t-il, en me montrant une Lettre, de quoi justifier mon accablement. Je l'ouvris avec précipitation, elle étoit de Mr. de Boulignac le Pere. Hélas! quelle rigueur! il défendoit à son Fils, sous peine d'encourir son indignation, d'oser jamais songer à mon alliance, en lui reprochant qu'il falloit qu'il eût bien peu de cœur, & qu'il lui fût bien peu attaché, pour vouloir s'unir à la fille de son plus grand Ennemi. Si vous l'ignorez, Fils indigne, dit-il, apprenez que le Pere de celle à qui vous avez été assez lâche d'engager vo-

„ tre foi, m'a fait le plus sen-
 „ sible affront qui puisse être
 „ fait à un homme d'honneur.
 „ Nous étions, l'un & l'autre,
 „ dans le Service. Il vaquoit
 „ un Régiment à ma bienléan-
 „ ce, j'étois sûr de l'obtenir,
 „ c'étoit le coup de ma fortu-
 „ ne. Le lâche, profitant de
 „ ma confiance, étant de mes
 „ Amis pour lors, prend la
 „ Poste, arrive à la Cour, &
 „ par son crédit & par celui de
 „ mes propres Amis, il se fait
 „ donner le Régiment. Ce
 „ n'est pas tout. L'ayant ap-
 „ pellé sur le prés pour avoir
 „ raison de ce procédé, il m'a
 „ dénoncé au Tribunal, & m'a
 „ fait souffrir une longue pri-
 „ son, au bout de laquelle j'ai
 „ été obligé de me retirer. A-
 „ près cela, Fils dénaturé, ô-
 „ serois-tu encore persister dans
 „ ces honteuses résolutions?
 „ JE pensai mourir de douleur
 „ après la lecture de cette fatale
 „ Lettre. Je n'eus que la force
 „ de

de verser des larmes. Que je suis infortuné, s'écrioit Boulignac avec fureur ! que vais-je devenir , & quel parti vais-je prendre ? Je n'en connois qu'un seul , qui est de terminer des jours aussi malheureux que les miens. Je ne concevois dans la vie de bonheur que celui d'être à vous , continuoit-il en me regardant tendrement. Voilà donc mon espoir évanoui. Quoi ! s'écria-t-il en versant de nouvelles larmes , je perds donc pour jamais ce qu'il y a de plus aimable dans le monde , & ce que j'y ai de plus cher. Non non , cruel , poursuivit-il , avec transport , vous ne jouirez pas longtems de ma douleur ; mon désespoir va me précipiter dans les horreurs d'une cruelle mort. Oui , Mademoiselle , ajouta-t-il , après ce qui m'arrive , mon espoir se trouvant confondu , je vous dis adieu pour jamais , & vous délivrerai pour toujours d'un amant si malheureux.

reux. . . Arrêtez, cruel, m'écriai-je, pénétrée jusqu'au vif de son désespoir, & d'un adieu si touchant, le peut-il que vous m'accabliez avec tant de rigueur? Ne croyez-vous donc moins sensible à ce qui arrive, que vous, ingrat? Ne vous ai-je pas dit cent fois que je vous aime? Après cet aveu, pensez-vous que je ne partage pas avec vivacité vos ennuis? N'achevez donc point de m'accabler, en vous arrachant des jours qui me sont aussi chers que les miens; ne soyez pas plus cruel à mon égard, que vos Parens le sont au vôtre. Vivez, c'est moi qui vous en prie: il viendra peut-être un tems plus heureux; mais quoi qu'il arrive, soyez sûr que mon amour pour vous sera éternel, & que rien ne sera jamais capable de me faire changer.

Ce discours, que j'accompagnai de caresses innocentes, calma les transports de Boulignac. Il me donna sa foi, & il re-

reçut la mienne. Ma Gouvernante, qui en fut témoin & qui entra vivement dans nos peines, nous assura qu'après ces sermens réciproques nous étions unis devant Dieu, & nous annonça un avenir plus heureux. Nous en acceptâmes l'augure avec empressement; mais remarquant qu'il étoit tard & que nous risquions tout en demeurant ensemble plus longtems, nous nous séparâmes, après nous être promis de continuer à nous donner mutuellement de nos nouvelles, jusqu'à ce que nous pussions nous revoir sans rien risquer des deux parts.

A peine me trouvai-je séparée d'un Amant qui me devenoit cher de plus en plus, que je m'abandonnai à la douleur la plus amère. Ma Gouvernante, qui craignit que mon Père ne s'en apperçût, & qu'il ne voulût en apprendre la cause, me dit tout ce qui étoit capable de me calmer. Je pris sur moi de dévorer mes ennuis; mais

hé-

hélas ! plus je faisois d'efforts pour y parvenir, & plus il en coutoit à mon cœur.

Plus de six mois s'étoient passés depuis notre séparation, sans que nous eussions pu trouver l'occasion favorable pour nous revoir, lorsque ma Gouvernante m'apprit que mon Père devoit faire un voyage de quinze jours, & me proposa de profiter de son absence pour revoir le malheureux Boulignac, qui se désespéroit, m'assûroit-elle, d'être si longtems sans jouir du bonheur de me voir. Un certain pressentiment, qui l'emportoit sur mon amour, me fit résister longtems à ses sollicitations. Enfin pressée par une Lettre de mon Amant, je consentis à le recevoir le lendemain du départ de mon Père. Hélas ! je ne pensois pas qu'une telle condescendance me perdrait : mon malheureux destin m'entraînoit malgré moi.

Le lendemain de ce fatal ren-

18 LES MÉMOIRES DE

rendez-vous, étant encore en-
fée dans un profond som-
meil, je fus réveillée en sursaut
par des coups qu'on portoit à
ma porte. Je ne pris que le
tems de jeter une robe sur moi,
craignant que ma Gouvernante
n'eût des choses de conséquen-
ce à m'apprendre ; mais quelle
fut mon horrible surprise, après
avoir ouvert ma porte, de voir
mon Pere, que je croyois à
trente lieues de là ! J'en fre-
mis. Il avoit le regard allumé
& furieux. Il entra sans parler,
& après s'être enfermé, Je sçais,
Mademoiselle, me dit-il, en
me lançant un regard terrible,
que vous avez un commerce
régulé avec Boulignac, le fils
du plus grand de mes Ennemis.
Un autre que moi, après cette
connoissance, vous arracheroit
la vie ; mais je veux vous faire
souffrir un châtiment plus ri-
goureux ; vous ne seriez pas
punie autant que l'offense l'exi-
ge. Je ne vous en dis pas da-
van-

avantage pour le moment ; dans peu vous sçauvez de quelle nature sera le supplice que je vous destine. A l'égard de votre Gouvernante, c'est une misérable que je vais faire enfermer pour le reste de ses jours. Après ces cruels mots, il me quitta, sans daigner jeter les yeux sur moi. A peine fut-il éloigné, que je volai dans la chambre de ma Gouvernante pour lui proposer de prendre la fuite avec moi, effrayée des terribles menaces qui venoient de m'être faites ; mais elle n'y étoit déjà plus. Elle avoit laissé une carte sur une table, où étoient écrits ces mots,

„ J'AI tout entendu, je parts,
„ je vous plains, & je vous
„ conseille de m'imiter, si vous
„ le pouvez ”.

La première chose que je fis en rentrant dans ma chambre, fut de bruler toutes les Lettres de Boulignac. Je m'apperçus, en finissant, que j'avois perdu
la

la dernière; je ne doutai pas qu'elle ne fût tombée dans les mains de mon Père, & que par cette voye il n'eût découvert notre secret.

EFFRAYÉE de tous les malheurs que je prévoyois, & me rappelant alors le sort de cette malheureuse Sœur, dont je vous ai parlé plus haut, je me munis de tout ce j'avois de plus précieux, & je voulus prendre la fuite; mais en ouvrant la porte de la cour pour gagner la rue, mon terrible Père m'arrêta par le bras. Je juge à quel point tu es criminelle, me dit-il; Fil-le indigne, par le parti que tu prends de t'enfuir; vas, je vais te mettre en lieu où tu auras le loisir de t'en repentir. Après avoir achevé ces mots, il appella un de ses gens, & lui ordonna de faire avancer son carrosse; il m'obligea à y monter. J'y trouvai une vieille femme d'une physionomie sèche & rébarbative. Au bout de trois heu-

heures , nous arrivâmes à la terre ; là il me remit à cette femme. Faites ce que vous sçavez , lui dit-il , avant que de nous quitter. Si elle ôse vous résister , servez-vous des moyens dont nous sommes convenus ; je vous seconderai s'il le faut. Après ce discours , ce Pere barbare me laissa. La vieille me prit par le bras , & me fit descendre dans une cave ; ensuite elle tira de dessous son tablier un paquet qu'elle déploya. Elle étala à mes yeux une robe de laine , des cornettes de grosse toile , & une paire de sabots ; & elle m'ordonna avec un ton fort dur de me deshabiller , & de me parer de ces rustiques ajustemens. Je voulus d'abord le refuser ; mais profitant de ma foiblesse , elle se jetta sur moi & me servit de Femme-de-Chambre. En moins de rien je fus transformée comme ces malheureuses filles que le libertinage fait enfermer dans des
Mai-

22 LES MÉMOIRES DE

Maisons de force. Ensuite elle emporta tout ce qu'elle venoit de m'ôter, & me laissa en proie à la douleur la plus amère. J'aperçus, à la sombre lueur d'une triste lampe, un méchant lit, deux chaises & une table. Mes sens se glacèrent à ce fatal aspect, je tombai sans connoissance. J'aurois été bien heureuse, si ce moment eût été le dernier de ma vie, je n'eusse pas eu à soutenir le traitement le plus barbare dont on ait jamais entendu parler. Je ne sais comment il est possible que je l'aie supporté sans mourir; tout autre que moi y auroit certainement succombé.

Je ne pus m'empêcher d'interrompre Ste. Cecile en cet endroit. Votre Pere étoit donc bien cruel, lui dis-je, pour se porter envers une fille à de pareilles extrémités? Vous en allez juger, reprit cette Amie infortunée. Attendez, ce n'est encore rien que ceci en com-
pa-

paraîtra de ce que j'ajouterai bientôt.

Lorsque je revins de mon évanouissement, je me trouvais sur le lit dont je viens de parler. La vieille étoit occupée à me faire revenir. Laissez-moi mourir, lui dis-je ; vous êtes bien cruelle de me rappeler à une vie que je déteste, & que je suis condamnée sans doute à perdre par les tourmens les plus horribles. Elle ne répondit rien à ces mots. Elle me proposa de me mettre dans le lit, sur lequel je m'étois jettée. Je le refusai, & la priai de me laisser en repos ; ce qu'elle fit, en me faisant entendre le bruit affreux de ses veroux, comme si elle eût voulu par-là se venger de mon peu de déférence.

A PEINE fus-je seule, que je me livrai à toute l'horreur de mon désespoir. Il fut heureux que l'on eût pris la précaution de ne me rien laisser qui pût m'aider à m'arracher la vie ; je n'en

n'en aurois pas jouï plus long-tems, & j'aurois terminé des jours si malheureux.

APRÈS que ces premiers transports furent passés, mes idées se portèrent sur Mr. de Boulignac. S'il sçavoit ce que je souffre, & l'état affreux où je suis réduite, me disois-je, que deviendrait-il, & à quelle extrémité ne se porteroit-il pas, sur-tout s'il étoit instruit qu'il est la fatale cause de ce que je souffre? Cette pensée m'attendrit & me fit verser des larmes. Non non, cher Amant, lui dis-je alors, ne crains rien de ma fidélité: quels que soient les traitemens qu'on me prépare, ils ne t'arracheront jamais de mon cœur. Plus tu es en horreur à ce Pere dénaturé, & plus tu me deviens cher: s'il faut que je meure, ce sera du moins en t'aimant.

Le bruit, qu'on fit en ouvrant les portes de mon affreux cachot, suspendit ces réflexions

ions attendrissantes. C'étoit la vieille, que son inquiétude ramenoit. Elle me proposa de prendre de la nourriture, je la refusai durement. Elle me répondit que j'étois la maitresse de faire ce que je voudrois, qu'elle m'apportoit du pain & de l'eau, & que si je l'en croyois, je tâcherois de me soumettre à mon sort, parce que le désespoir ne pouvoit me mener à rien.

IL y avoit deux jours que j'étois dans ma prison, sans que je voulusse manger, lorsque ma Gouvernante m'avertit que j'allois avoir la visite de mon Pere. Cette nouvelle me fit trembler; j'avois trop de sujets de me plaindre de ses cruautés pour desirer de le revoir, & pour n'en pas craindre de nouvelles de sa part.

QUELQUES momens après, il parut. J'apprends, me dit-il en entrant, que vous ne voulez point manger; je vous ordonne

26 LES MÉMOIRES DE

de le faire tout à l'heure. Votre mort feroit trop prompte, si je vous abandonnois à l'excès de votre désespoir. Je veux que vous souffriez, & non que vous mouriez si tôt. Présentez-lui du pain, dit-il en parlant à la vieille; si elle n'obéit pas, je trouverai bien le secret de l'y obliger. Enfin il me força de manger. Il m'ordonna ensuite de ne plus lui donner la peine de revenir pour le même sujet, m'assurant que dans ce cas il me feroit repentir de la lui avoir fait prendre. Je voulus tenter de le toucher par mes soupirs & par mes larmes, je me jettai à ses pieds: mais il ne daigna pas seulement m'écouter. Je fus pendant un mois dans cet état cruel, sans que je pusse prévoir de quelle manière il finiroit.

UN jour que je m'affligeois avec encore plus d'excès qu'à mon ordinaire, je m'aperçus que cette vieille, que je haïssois
tant,

tant , me regardoit avec des yeux de pitié. Cette remarque me donna quelques rayons d'espérance : au-lieu de la traiter sans ménagement comme j'avois fait jusque-là , je commençai à lui marquer de l'amitié ; je pris le bon parti. Elle ne fut pas longtems sans me plaindre , & sans me marquer combien elle étoit touchée de servir d'instrument aux rigueurs de mon Pere. Elle me jura que ne pouvant faire autre chose dans la position où elle se trouvoit , que d'adoucir les cruautés que l'on exerçoit envers moi , je pouvois compter qu'elle n'y manqueroit pas , & en effet dès le même jour elle me tint parole , en me donnant en secret une nourriture plus solide , & en m'apportant des livres pour m'aider à me distraire de mes affreux ennuis.

Un jour que je lui témoignois combien j'étois reconnoissante de sa sensibilité , elle me deman-

da ce qui avoit pû porter mon Pere à se porter à d'aussi cruelles extrémités envers moi. J'avois trop lieu de me louer de la manière dont elle en usoit depuis quelque tems à mon égard, pour vouloir dissimuler avec elle. D'ailleurs, puisqu'elle en ignoroit les raisons, il étoit simple que je la fisse revenir des impressions qu'elle devoit avoir prises à mon sujet, n'y ayant personne qui pût se figurer, à la nature des cruautés qu'on exerçoit envers moi, qu'elles ne fussent motivées par les égaremens les plus condamnables. Dans cet esprit je lui contai mon histoire; mais à peine eus-je prononcé le nom de mon Amant, qu'elle marqua tant d'étonnement, que je m'interrompis pour lui en demander la cause. Elle m'apprit qu'elle connoissoit Mr. de Boulignac, qu'elle avoit servi autrefois dans cette maison, pour laquelle elle conserveroit toute sa vie du res-

respect & de l'attachement , n'en n'étant sortie que pour se marier , & ayant eu toutes les raisons possibles de se louer des bontés & de la générosité de Mr. de Boulignac , lequel , depuis ce tems-là , ne s'étoit jamais démenti à son égard.

Je ne fus point fâchée d'une circonstance qui devenoit si favorable aux vûes secretes que j'avois d'essayer si la bonne volonté de cette femme iroit jusqu'au point de faire parvenir une Lettre à mon Amant. La tentative étoit trop délicate pour que je risquasse d'être trahie ; mais à peine lui eus-je rapporté mon histoire , qu'elle fut la première à me conseiller de lui donner de mes nouvelles , en me promettant de me servir avec la dernière fidélité. Elle ajouta que dès que je n'étois pas plus criminelle que je venois de le lui dire , elle regarderoit , comme une œuvre méritoire , de faire tout ce qui

30 LES MÉMOIRES DE

dépendroit d'elle pour adoucir mes malheurs. Transportée de pareilles assurances, on doit imaginer que je ne négligeai rien pour m'assurer de semblables ressources. Je lui protestai que je trouverois les moyens de récompenser un jour son zèle, qu'en tout cas puisqu'elle connoissoit Mr. de Boulignac, il sçauroit bien s'acquitter envers elle de tout ce que je lui devois.

Des le même jour elle m'apporta tout ce qu'il falloit pour écrire. Je ne vous rapporterai point tout ce que contenoit ma Lettre; elle étoit de huit pages. Vous concevez bien que je ne diminuai pas mes souffrances, elles me tenoient lieu d'un nouveau mérite envers lui. Après en avoir fait la lecture à Me. Ridassot, c'étoit le nom de ma vieille, elle se chargea de la faire partir dès le lendemain par un exprès dont elle étoit sûre, afin que je ne pusse rien risquer. Quatre jours après,
el-

elle m'en apporta la réponse. Je lui sautai au cou, en la recevant, tant je fus satisfaite de ce que m'écrivoit mon Amant. Il me peignoit la douleur qu'il avoit ressentie lorsque je lui avois été enlevée, & cela dans des termes qui me persuaderent. Il n'y avoit pas de moyens qu'il n'eût mis en pratique, assûroit-il, pour parvenir à découvrir ce que j'étois devenue; mais persuadé, après un longtems de leur inutilité, il étoit tombé dans des excès de désespoir, qui avoient pensé m'en priver pour jamais.

APRES les protestations les plus vives de sa fidélité, il me parloit des transports que lui avoit causés ma Lettre, & il la finissoit, en me jurant qu'il alloit partir dans la minute, & qu'il se trouveroit la nuit suivante dans le même lieu où je souffrois de si injustes traitemens, pour conferer avec moi des moyens de les faire cesser.

B 4

ME.

32 LES MÉMOIRES DE

ME. Ridassot, après avoir eu la communication de cette Lettre, me dit que dans toute autre occasion elle n'eût point prêté son ministère pour une intrigue amoureuse ; mais que la dureté de mon Pere l'y déterminoit. Elle me promit de me faire parler à mon Amant, dès qu'il seroit arrivé, à condition qu'elle seroit présente à ce rendez-vous. Je fus sensible, autant qu'on le peut être, à une complaisance aussi marquée, laquelle me prouvoit si bien la franchise de son attachement. Je lui repetai que si ma captivité finissoit, & que je devinsse ma maitresse, elle n'auroit pas lieu de se repentir de m'avoir secourue avec tant d'affection. Cette femme me repartit avec assez d'esprit, que l'intérêt n'entroit pour rien dans ce qu'elle faisoit pour moi ; que je ne devois l'attribuer qu'à son zèle & à la juste pitié que mon malheur lui inspiroit. Elle
m'en-

m'entretint ensuite des arrangements qu'elle avoit dessein de prendre pour introduire Bouli-gnac dans ma triste demeure, sans rien risquer. Il me marquoit qu'il se trouveroit à deux heures du matin dans la rue, près de notre porte, & que pour se faire mieux reconnoître, il porteroit un grand bâton à la main. Me. Ridassot avoit fait sur cela ses arrangements, & je les trouvai si prudemment concertés, que je ne fus nullement inquiète qu'ils ne réussissent heureusement.

JE passai le reste de la journée à m'occuper du plaisir que j'allois goûter par la présence de mon Amant, & j'attendis avec une impatience extrême le moment qui devoit me le procurer.

IL arriva enfin. De ma vie je n'ai senti tant de joye; elle m'ôta la parole. Il en fut de même à l'égard de celui qui la causoit. Jamais deux Amans

34 LES MEMOIRES DE

ne se sont revûs, après une si longue absence, avec tant de plaisir. Boulignac revint le premier de son transport, & passa à des sentimens bien différens. Dans quelle affreuse situation vous retrouvai-je, s'écria-t-il, en reculant d'horreur ! se peut-il que Mr. votre Pere soit assez barbare pour vous réduire dans un état aussi cruel ? Est-il possible que ce qu'il y a de plus aimable dans le Monde, soit traité avec autant d'humiliation ? Comment avez-vous pu les supporter jusqu'ici, charmante personne ? Pour moi, j'en mourrai, si je ne parviens pas à les faire cesser au-plûtôt. Ces mots furent accompagnés des plus vifs transports de douleur. Je sentis une consolation bien douce de me voir aimée si tendrement, & les larmes, que je versai dans ce moment, furent autant de satisfaction que de douleur.

Si j'ai soutenu ce supplice,
lui

lui dis-je, en le regardant tendrement, soyez certain que vous en êtes le véritable motif. Cette idée me l'a rendu supportable, & m'a aidée à souffrir patiemment. D'ailleurs, l'espérance, que j'ai toujours conservée que le Ciel, touché de tant de peines, se laisseroit enfin fléchir par mes prières, n'a pas peu contribué à me donner de la patience. Que sçais-je si connoissant la pureté de mes desirs, il ne touchera pas nos Peines, & ne nous fera point les instrumens de leur réunion ?

MON AMANT me remercia dans les termes les plus tendres des preuves de ma tendresse. Il m'assura d'une reconnoissance éternelle, & qu'il n'y auroit que la mort qui pût éteindre son amour. Il me demanda ensuite s'il pouvoit espérer de jouir souvent de la consolation de me voir, en attendant qu'il pût trouver les moyens de faire cesser mes souffrances. M

36 LES MÉMOIRES DE

Ridassot répondit pour moi qu'elle tâcheroit de nous en faciliter l'occasion le plus souvent qu'il lui seroit possible, & qu'elle feroit avec empressement tous les moyens de nous obliger. Nous la remerciâmes de ses bontés. Boulignac lui fit sur le champ ressentir des effets de sa générosité; il l'obligea à recevoir un diamant de prix, qu'il eut beaucoup de peine à lui faire accepter.

Il fut résolu que Mr. de Boulignac iroit loger à une lieuë de l'endroit que j'habitois, de crainte qu'il ne fût reconnu, & que Me. Ridassot le feroit avertir toutes les fois qu'il seroit possible de me l'amener. Nous ne pouvions prendre trop de précautions: mon terrible Pere venoit de tems en tems juger par ses propres yeux si l'on suivoit exactement ses ordres & on n'en sçavoit jamais le jour. Cette raison avoit empêché la compatissante Me. Ridassot de
me

me faire sortir de mon cachot, dans la crainte d'être surprise dans le tems où elle s'y attendroit le moins.

A P R E S que mon Amant se fut retiré, nous passâmes quelques heures à nous entretenir sur son compte. Elle me dit tout le bien du monde de mon Amant. Son présent avoit fait son effet, mais il n'empêcha pas qu'elle ne me laissât entrevoir les inquiétudes où elle étoit sur la crainte que tôt ou tard le secret de nos entrévues ne transpirât. Je fis de mon mieux pour la rassurer, quoique dans le fond je ne fusse pas plus tranquille qu'elle.

A P R E S que ma Gouvernante se fut retirée, je me mis sur mon malheureux lit. Il y avoit si longtems que je ne dormois pas, qu'enfin un doux sommeil s'empara de mes sens, & me procura des songes moins tristes qu'à mon ordinaire. A mon reveil je me rappelai avec plaisir

40 LES MEMOIRES DE

plus indulgens. Ces motifs étoient puissans, mais ils ne m'ébranlerent pas. Hélas! repris-je en m'attendrissant, je ne puis me résoudre à ce pas trop délicat: je me perdrois de réputation pour jamais, du moins n'ai-je rien à me reprocher, & cela me console. De quel œil me regarderoit-on, si j'étois capable de recourir à des moyens si honteux? Comme une fille infortunée qui fuit la barbarie d'un Pere cruel, interrompit vivement Boulignac, & que le désespoir jette dans les bras d'un Amant qui l'adore pour en faire un heureux Epoux. Me croiriez-vous assez malhonnête homme pour vouloir profiter de vos malheurs, & assez lâche pour être capable de manquer au respect que je vous dois? Non non, je vous l'atteste par tout ce qu'il y a de plus sacré, & je suis prêt à le signer de mon sang. Boulignac, concevant que ses instances ne pouvoient m'é-

m'é-

m'ébranler, pensa que Me. Riddassot seroit de son avis, & il la pria de l'aider à me déterminer ; mais il ne réussit pas mieux de son côté que du mien. Elle l'assûra au contraire que quand je serois capable de me manquer à ce point, elle n'y consentiroit jamais ; elle me loüa de mes sentimens. Voyant, par ce double refus, qu'il n'avoit rien à espérer de ce côté, il nous protesta à l'une & à l'autre qu'il ne nous avoit engagées à le suivre, que pour mettre fin à des peines dont il ne pouvoit être le témoin sans mourir de regret ; mais que puisque je préférerois le parti de tant de souffrances à celui que l'amour lui avoit suggéré, qu'en se plaignant de ma vertu trop sévère, il ne pouvoit s'empêcher de lui prodiguer des éloges, & que son amour en étoit encore augmenté.

MA Gouvernante fut très satisfaite de la façon dont Boulinac s'expliqua à ce sujet. Elle
m'af-

42. LES MÉMOIRES DE

m'assûra que s'il avoit persisté davantage à vouloir me séduire, elle n'auroit pas souffert qu'il me revît jamais. Cette Madame Ridassot, toute bonne qu'elle étoit, n'entendoit aucune raillerie sur le chapitre de l'honneur. Plût à Dieu qu'elle n'eût pas eu autant de confiance qu'elle en avoit en ma vertu ! je ne serois pas tombée dans l'abyme où je ne fus pas longtemps sans me précipiter.

Six mois s'étoient écoulés de cette manière depuis mon entrée dans cette prison cruelle ; lorsqu'un jour mon terrible Père se présenta à mes yeux. Quel fut mon effroi ! il n'étoit pas dans l'habitude de me faire ce triste honneur ; mes sens se glacerent alors. Eh bien, me dit-il en entrant avec un air ironique, comment vous trouvez-vous dans ces lieux ? Vous vous y occupez sans doute de la douce idée d'un Amant si cher, tandis qu'au désespoir des obs-

ta.

racles que j'oppose à de si beaux
 feux, vous souhaitez la fin
 de mes jours pour consommer
 mon deshonneur. Quelles que
 soient vos rigueurs, repris-je,
 je ne ferai jamais, Monsieur,
 des souhaits aussi criminels;
 mais puis-je me flatter, conti-
 nuai-je en me jettant à ses
 pieds, qu'après tant de souf-
 frances il vous plaira de finir
 mes tourmens? Ces mots fu-
 rent accompagnés d'un torrent
 de larmes, & de toutes les ex-
 pressions touchantes qui pou-
 voient l'attendrir. Eh bien,
 reprit le Pere barbare, après
 m'avoir fait relever, voyons si
 vous êtes digne de ma grace;
 vous pouvez l'obtenir à une
 condition. Je vous ai fait part
 de ma haine pour Boulignac le
 Pere, vous m'avez donné le
 coup de la mort en contractant
 des liaisons avec son Fils: je
 suis prêt à tout oublier, pour-
 vû que vous me prêtiez la main
 pour me venger. Son offense
 en-

44 LES MEMOIRES DE

envers moi est encore plus atroce que celle de son Pere. Quelque grande que soit l'injure de celui-ci, elle n'a été relative qu'à ma fortune, au-lieu que votre Amant criminel s'est attaché précisément à me ravir l'honneur, en attaquant votre cœur, & en tâchant de vous séduire. Car ne vous y trompez pas, ô Fille trop imprudente! sous prétexte de vous épouser, l'infâme ne cherchoit qu'à vous perdre & à me deshonoré. De semblables affronts ne se lavent que dans le sang. Ecrivez-lui que malgré toute ma prévoyance, vous avez trouvé les moyens, en gagnant ceux que j'ai commis à votre garde, de le voir. Donnez lui un rendez-vous; que par votre moyen il tombe sous mes coups. Vous êtes libre, dès que je suis vengé, & je réparerai, par un mariage honorable, tous les maux que vous m'avez mis dans l'obli-

l'obligation d'exercer envers vous.

PLUTÔT mourir mille fois, repris-je en jettant un cri d'horreur, effrayée d'un projet si barbare. Moi! je pourrois servir de prétexte à un assassinat si horrible! Tu n'en mourras point, s'écria ce monstre, car comment oserois-je l'appeller mon Pere? mais je te ferai souffrir tant de supplices, que tu maudiras mille fois le malheureux jour que je t'ai donné.

APRÈS avoir prononcé ces terribles mots, il sortit, referma lui-même les portes de mon affreux domicile. Que vais-je donc devenir, m'écriai-je en jettant de grands cris? Quelle nouvelle barbarie ce tyran prétend-t-il donc encore exercer contre moi? A peine eus-je le tems d'achever cette funeste réflexion, que le Barbare entra avec un fouet de poste à la main. Devinant alors la nature des excès auxquels il vouloit se por-

porter, je me jettai à ses pieds, dans l'esperance de l'attendrir ; mais inutiles efforts, mes cris & mes larmes ne servent qu'à l'irriter. Il m'arrache la robe que j'ai sur le corps, & me laisse à peine la chemise. Alors de mille coups il me frappe : de quelque côté que je me tourne, mon supplice me poursuit & renouvelle. Qu'ajouterois-je de plus ? Trop foible pour y résister, je tombe sans connoissance ; trop heureuse, si c'eût été sans vie. Dieux cruels ! pour quoi voulûtes-vous que je la reprisse ? J'étois sans crime alors : tant de tourmens, que je n'avois point mérités, eussent peut-être expié mes fautes, & m'eussent rendue digne de vous ; mais vous me réserviez à de plus grands malheurs, il étoit écrit que je ne pouvois les éviter.

DANS cet endroit, l'infortunée Ste. Cecile se trouva si pénétrée de ces funestes souvenirs, que l'abondance de ses larmes

ne lui permit pas de parler davantage. Pour moi, qui retenois les miennes depuis long-tems, je fus obligée, pour me soulager, de leur laisser un libre cours. Nous restâmes dans cet état quelques momens, pendant lesquels ayant donné à cette chere Amie mille marques de mon attendrissement, elle reprit ainsi le fil d'une si terrible histoire.

En revenant de mon évanouissement, je me trouvai dans les bras de Me. Ridassot. Cette pauvre femme étoit tout en larmes, & s'occupoit à me frotter avec des huiles douces pour soulager les maux cuisans que je ressentis bientôt avec les plus grandes douleurs. Mon corps, trop délicat pour des traitemens aussi grossiers, étoit dans un état à tirer des larmes des plus insensibles; il n'y avoit pas un intervalle où l'on pût méconnoître les excès de la cruauté la plus horrible. Je jetai des cris
d'hor-

48 LES MEMOIRES DE

d'horreur en envisageant l'état où j'étois réduite. La Ridassot, lisant dans mes yeux mon désespoir, se jeta à mon cou, me baigna de ses larmes, & me dit tout ce que la pitié lui suggéra pour tâcher de me consoler.

Je fus huit jours entiers à me désespérer. Enfin je commençai à pleurer, & bientôt à me calmer. J'avois été pendant ce tems sans jeter une seule larme, trop irritée sans doute pour trouver en moi ce sentiment de foiblesse qui a tant de douceur pour les malheureux. A peine la nature fut-elle satisfaite sur ce point, que je songai à Boulignac. Je demandai à Me. Ridassot si elle lui avoit fait part des cruautés que j'avois souffertes. Elle m'apprit sur cela qu'il étoit inconsolable ; qu'il avoit voulu se porter à des extrémités, qui, sans elle, auroient peut-être augmenté mes infortunes ; qu'enfin elle étoit

étoit venue au point de le calmer , mais que ce n'avoit été que sous la condition de me l'amener dès qu'elle en trouveroit l'occasion favorable.

JE pensai jeter un cri à cette nouvelle , & lui dire qu'elle s'en gardât bien , tremblante pour les jours de ce malheureux Amant ; mais faisant tout d'un coup réflexion qu'en communiquant à cette femme des desseins cruels de mon Pere contre les jours de Boulignac , je risquois , ou qu'elle se retirât effrayée d'horreur & dans la crainte d'être un jour compromise dans cette assassinat , ou que son zèle , que je connoissois pour la famille de mon Amant , ne fût poussé au point de lui faire commettre une indiscretion capable d'occasionner les plus grands malheurs , je me retins , en prenant pour prétexte du refus de le recevoir , qu'après ce qui venoit de m'arriver

Part. III.

C

sans

sans des causes légitimes , je devois éviter de me perdre , en me mettant dans le risque d'une récidive suffisante pour m'attirer de nouveaux traitemens plus affreux. Mais tout ce que je pus dire , ne fit point changer de sentiment à Me. Ridassot. Elle me fit entendre que dans l'excès , où le desespoir avoit jetté mon Amant , il n'y avoit que moi qui pût le calmer ; sans quoi il étoit capable d'attaquer mon Pere même , & de me précipiter encore dans de plus affreux embarras.

QUE vous dirai-je ? ma fatale destinée étoit plus forte que mes sages prévoyances. Je fus obligée de céder , & mon trop foible cœur acheva de me résoudre ; je revis Boulignac. Je ne tenterai point de vous dépeindre ses transports de fureur , quand il vit sur mon visage & sur mes bras les preuves des cruautés qui avoient été
 exer-

exercées envers moi ; il fallut tout le crédit que j'avois sur son esprit, pour modérer sa colère, ses ressentimens & ses résolutions désespérées. Enfin je parvins à lui faire sentir qu'il ne pouvoit agir contre mon propre Pere, sans nous perdre tous à jamais. J'obtins sa parole, mais pour lors ce ne fut qu'à condition que j'accepterois le parti qu'il m'avoit proposé, en me rappelant que son amour, trop prévoyant, m'avoit annoncé ce que mon opiniâtreté m'avoit fait souffrir, & qu'il ne falloit pas nous mettre dans le cas de risquer de nouveaux malheurs.

QUOIQUE je fusse presque déterminée à prendre ce parti, je ne pus cependant m'y résoudre que je n'eusse tenté un projet qui me rouloit dans l'esprit depuis longtems. Quoique ma Mere ne se souciât point trop de moi, préoccupée des dissi-

pations dans lesquelles mon Pere la laissoit vivre, parce que cet homme terrible, à l'imitation de bien d'autres, craignoit sa femme, soit qu'il l'idolâtrât, ou que les alliances qu'elle avoit avec des personnes du premier rang, lui en eussent imposé, il n'étoit pas naturel qu'instruite de tout ce que j'avois souffert, & de la rigueur de mon sort, elle me laissât entre les mains d'un furieux, qui d'un moment à l'autre pouvoit enfin m'arracher la vie. Je communiquai cette idée à Me. Ridassot, qui l'approuva, & elle se chargea, dès que ma Mere seroit de retour de Paris, où elle étoit allée, de lui rendre elle-même une de mes Lettres, & de servir de témoignage pour tout ce qui y seroit énoncé.

BOULIGNAC, à qui je fis part de ce que nous avions résolu, la Ridassot & moi à cette occasion, n'en

n'en parut pas trop satisfait. Il se récrioit sans cesse sur les longueurs de l'attente, & continuoit à m'engager de le suivre, comme il sembloit que j'y avois consenti ; il devenoit de jour en jour plus pressant. Malheureusement pour moi, la Ridasot avoit pris tant de confiance en ma sagesse, qu'elle y comptoit entièrement, joint à ce que depuis ce qui m'étoit arrivé, elle devenoit de plus en plus inquiète, ce qui l'obligeoit, dès que mon Amant étoit entré dans ma chambre, de nous laisser pour aller veiller elle-même, dans la crainte d'être surprise, & peut-être en ce cas de prendre le parti de la fuite, comme avoit fait ma première Gouvernante, dont elle sçavoit l'histoire. Quoi qu'il en soit, nous nous trouvions, Boulignac & moi, presque toujours seuls. Le perfide conçut sans doute, dans ces quarts d'heure trop favorables à son amour, de cer-

taines esperances; il me voyoit accablée de mes maux, & comptoit sur mon trop tendre cœur. Hélas! je me reposois sur l'opinion que j'avois de sa probité; j'étois sans inquiétude. Malheureuse que j'étois! je ne voyois pas le précipice ouvert à mes pieds.

PERMETTEZ, Mademoiselle, continua Ste. Cecile, en baissant les yeux, que je jette un voile éternel sur cette partie humiliante de mon histoire. Apprenez seulement qu'un jour, le plus malheureux de ma vie, le perfide Boulignac, profitant d'un moment où mon amour étoit exprimé dans mes yeux, il s'emporta à des excès si peu ménagés, que malgré mes prières, mes larmes, ma résistance, il consumma ses desseins scélérats. Pour y parvenir, le cruel tira son épée, affecta, ou fut pénétré de ne pouvoir obtenir un bien sans lequel, disoit-il, il ne pouvoit plus vivre, en
tour-

tourna la pointe sur son cœur, & voulut s'en percer à mes yeux. Soit effroi, ou foiblesse, ma vertu chancela. Je n'en dirai pas davantage, il parut comblé de sa félicité, & dès ce moment, je le fus pour toujours de remords & de regrets.

STE. Cecile ne put encore en cet endroit s'empêcher de verser de nouvelles larmes. Je la consolai du mieux qu'il me fut possible. Ne dois-je pas craindre, me dit-elle, en me regardant avec des yeux pénétrés de honte & de tristesse, que des aveux si funestes ne m'ôtent, ou du moins ne diminuent une amitié qui fait à présent la douceur de ma vie? Que penserez-vous d'une fille qui a été assez foible pour se laisser séduire au point de tomber dans de telles foiblesse? Je ne prétends pas me justifier, continua-t-elle, parce que je vais vous alleguer; je sens que je suis coupable. Cependant je puis vous protester

que l'amour eut moins de part à mon crime, que la crainte d'être exposée à de nouveaux malheurs, persuadée que mon Amant se feroit donné la mort, comme il m'en menaçoit. Loin de paroître indécise sur ce point, je laissai penser à cette malheureuse Amie qu'il n'y eût eu personne à sa place qui n'eût succombé, & qu'au-lieu que son recit diminuât en rien mes tendres sentimens pour elle, il servoit à m'inspirer une compassion si vive, qu'elle m'en devenoit encore plus chère. De semblables discours parurent la calmer, elle m'embrassa étroitement, puis elle continua ainsi son histoire.

LORSQUE je fus revenue d'une si fatale yvresse, je ressentis vivement l'excès de mon égarement. Je tombai dans une rêverie si profonde, qu'il étoit aisé de comprendre jusqu'à quel point mes remords m'accabloient.

bloient. Boulignac, qui pénétra une partie de ce qui se passoit en moi, se servit de tous les moyens qu'il crut propres à me tranquilliser. Laissez-moi, lui dis-je en répandant un torrent de larmes. Après m'avoir deshonorée si lâchement, que voulez-vous encore exiger de moi? J'y ai donné lieu par mon imprudence, mais cruel, si vous m'aviez aimée, n'eussiez-vous pas respecté ma trop foible vertu? Sont-ce-là les promesses si souvent réitérées de ne jamais me manquer? Après m'avoir séduite avec si peu de ménagement, comment pourrai-je compter sur vos paroles & sur les assurances que vous me donnez de votre fidélité? Non non, je ne dois plus prétendre à rien d'agréable de votre part, toute espérance m'est ôtée, de noirs pressentimens m'annoncent des malheurs, encore plus cruels que ceux que j'ai essuyés. Je

C 5

les

les ai mérités, & je ne dois plus m'en prendre qu'à moi.

BouLIGNAC, qui me parut attendri de ces plaintes, tenta une seconde fois de m'adoucir; mais de plus en plus irritée, je lui imposai silence. Cependant, pour ne point trop ouvrir les yeux à Me. Ridassot sur ce qui venoit de se passer, je repris, lorsqu'elle rentra, mes façons ordinaires; & peu de momens après je fis signe à BouLignac de se retirer.

DES qu'il fut parti, je me livrai à toute ma douleur. Je me rappelai alors tout ce que mon barbare Pere m'avoit fait envisager à ce sujet. Ce souvenir me fit une telle impression, qu'il me sembla dans ce moment que BouLignac me devenoit odieux. Plût au Ciel que j'eusse persisté dans ce sentiment convenable! je me serois épargné bien des tourmens, & je n'aurois peut-être pas essuyé
tous

tous les malheurs qui m'arriverent dans les suites ; mais dans le cas où je m'étois mise , devois-je m'attendre à des infortunes moins grandes que celles dont je ne ferai pas longtems sans parler ?

IL étoit grand jour que je n'avois pas encore fermé l'œil. Me. Ridassot vint sçavoir comment j'avois passé la nuit : elle m'avoit trouvé l'air si abattu le jour d'auparavant, qu'elle craignoit que je ne fusse à la veille de tomber malade. Après m'avoir fait prendre un bouillon, elle me conseilla de me reposer. Quels que soient les effets du chagrin, la nature ne perd jamais ses droits. A peine fus-je seule, qu'accablée d'une longue veille, je m'endormis aussi paisiblement que si je n'eusse été agitée d'aucun remords, & que je ne fusse pas à la veille de nouveaux chagrins.

A mon reveil, j'appris une nouvelle qui m'affligea beaucoup.

coup. Me. Ridassot vint me dire qu'un domestique de mon Pere, qui arrivoit de la Ville, venoit de lui dire que ma Mere étoit de retour de Paris; mais qu'elle s'étoit trouvée fort mal pendant les derniers jours de son voyage, & que cette indisposition alloit en augmentant. J'en fus au désespoir; je voyois encore par-là mes, esperances reculées. Il n'étoit pas naturel que je prisse si peu favorablement mon tems pour lui écrire & pour lui apprendre l'affreuse situation où j'étois réduite; d'aussi fâcheuses représentations ne pouvoient être bien reçues alors, & malgré l'impatience où j'étois de sortir d'un état si horrible, je différâi à rien tenter, jusqu'à ce que ma Mere fût hors de danger.

QUINZE jours après, Me. Ridassot vint un matin me trouver de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Je tremblai lorsqu'elle se présenta devant moi:
el.

elle avoit l'air pâle & interdit. Je la pressai de m'apprendre les malheurs qu'elle avoit encore à m'annoncer. Elle me dit qu'elle ne sçavoit rien de positif, mais qu'ayant vû mon Pere descendre de sa chaise avec l'air beaucoup plus chagrin qu'à son ordinaire, quoiqu'il l'eût assez naturellement, elle avoit craint qu'il ne fût informé de mon commerce avec Boulignac, & qu'il ne vint exercer de nouvelles cruautés sur moi. Ce discours me parut si vraisemblable, que j'en fremis d'horreur. Cette pauvre femme n'étoit pas plus tranquille; cependant après quelques réflexions à ce sujet, nous nous remîmes. Il y avoit près de quinze jours que mon Amant n'étoit venu me voir : nous conclûmes que si nos liaisons eussent été découvertes, que ce ne pouvoit être que de la dernière fois que Boulignac s'étoit trouvé au rendez-vous, & de l'humeur dont je connoissois mon

62 LES MEMOIRES DE

Pere, il n'étoit pas homme à renfermer si longtems sa fureur.

Je ne fus pas longtems dans l'incertitude. Une heure après que Me. Ridassot m'eut quittée pour aller, disoit-elle, sonder le terrain; mais en effet pour préparer sa retraite, comme elle me l'avoüa bientôt, mon redoutable Pere se présenta tout d'un coup à mes yeux. Votre Mere est à l'extrémité, me dit-il, elle m'a demandé votre grâce, je la lui ai accordée, elle vous croit dans un Couvent. Qu'il ne vous arrive pas au moins, continua-t-il, en me regardant fixement, de la tirer d'erreur; vous me connoissez, cela doit vous suffire.

Je promis d'obéir exactement, & le remerciai du pardon qu'il vouloit bien m'accorder. Il ajouta que pour que personne ne pût pénétrer un secret que j'avois autant d'intérêt à cacher que lui, je ne sortirois qu'au commencement de la nuit; qu'en

qu'en attendant, ma Gouvernante alloit m'apporter mes habits , & que nous trouverions une chaise prête à minuit, qui nous emmeneroit le lendemain matin chez lui.

J'AVOIS si peu vécu avec ma Mere , & elle avoit toujours paru se soucier si peu de moi, que je m'occupai moins, après le départ de mon Pere, de l'extrémité où elle se trouvoit, que de la joye de sortir d'un Enfer où j'avois tant souffert de différens chagrins. Je m'y livrai avec tant d'excès, qu'à peine me souvins-je de mon dernier malheur. Le Ciel se lasse de me persécuter, m'écriois-je follement, il va faire succéder sans doute d'heureux jours après tant de traverses. Qui sçait si ma Mere, en mourant, n'obtiendra pas aussi la grace de mon Amant? Puisqu'on a supposé que je suis dans un Couvent, il n'est pas douteux qu'elle n'en sça-

ſache la cauſe. Si cela eſt , que n'ai-je pas à eſperer ?

M^{re}. Ridaffot me trouva en proie à ces chimères. Elle m'apportoit des habits, & de quoi mieux dîner que je n'avois fait juſque-là. Ce fut dans le moment qu'elle convint de toutes les frayeurs dont elle avoit été allarmée, & de ſes réſolutions : elle ne ſe poſſédoit pas de joye du changement qui arrivoit dans ma ſituation. Elle convint qu'elle étoit à bout, & que ſans l'attachement qu'elle avoit pris pour moi, elle ſe feroit retirée depuis longtems.

J'étois ſi laſſe des haillons que je portois depuis ſi longtems, qu'à peine eus-je vû mes habits, que je me mis à ma toilette. Je jettai un cri, en remarquant le triſte changement qui étoit arrivé en moi ; je me fis peur à moi-même. Cette triſte connoiſſance me fit encore verſer des larmes. Je n'ai plus

plus rien à espérer, me dis-je en moi même, de la fidélité de Boulignac. Puisque j'ai cessé d'être belle, il cessera de m'aimer. Me. Ridaslot, qui devina une partie de mes allarmes, me rassura en me faisant entendre que puisque malgré la perte de mes charmes qu'il avoit reconnus avant moi, il n'avoit pas cessé d'être tendre & de rechercher les occasions de me voir, je devois me tranquilliser de ce côté. Elle ajouta que ce n'étoit pas toujours la beauté qui captivoit les hommes; que d'ailleurs j'étois si jeune, qu'avant un mois je reprendrois avec de l'embonpoint tous mes agrémens. Ce discours étoit trop propre à me consoler, pour qu'il ne fût pas son effet, sur tout lorsque je fus coëffée & habillée entièrement. Je me trouvai alors si différente de ce que je m'étois vûe, que l'amour propre m'aida à reprendre la confiance que le premier coup

66 LES MEMOIRES DE

coup d'œil m'avoit fait perdre d'abord.

Aussitôt que minuit fut sonné, nous partîmes. Nous arrivâmes avant le jour chez mon Pere, comme il l'avoit ordonné. Il m'attendoit, & me présenta lui-même à ma Mere; je la trouvai fort mal. Je touche à ma dernière heure, me dit-elle d'une voix foible, après que je me fus jettée à ses pieds. J'aurois été bien fâchée de mourir, sans vous voir, & sans vous réconcilier avec votre Pere. Soyez plus sage, ma Fille, que vous ne l'avez été jusqu'ci, & que cette leçon vous serve pour le reste de vos jours.

Je ne pus répondre à ce discours; la voix de la nature agissoit puissamment dans mon cœur. Je saisis une des mains qu'elle me tendoit, je la baifai, en l'arrosant de mes larmes. Elle en parut touchée, & ne put retenir les siennes. Mon Pere,
qui

qui craignit que cet attendrissement n'augmentât les douleurs de ma Mere , me fit signe de me retirer , & je passai dans l'appartement , que j'occupois avant le malheur dont j'avois été accablée.

DES que je m'y trouvai seule , je m'y livrai à toute ma douleur. Me. Ridassot , qui vint bientôt m'y joindre , fit ses efforts pour m'engager à ne point m'en laisser accabler , en me rappelant tous les maux dont je sortois à peine ; mais dans ce moment je n'étois occupée que du malheur dont j'étois menacée , & tout le reste ne me faisoit qu'une légère impression.

MA Mere resta quatre jours dans le même état. Le cinquième sa maladie empira de telle sorte , que les Médecins assurèrent qu'elle ne passeroit pas la nuit suivante. Je ne la quittai plus , & fus assez malheureuse pour la voir expirer dans mes bras. Je ne pus tenir
à

à ce spectacle , je tombai évanouie. On crut, pendant quelques heures, que je suivrois cet exemple; mais par malheur cette crainte fut vaine. Je l'ai déjà dit, j'étois destinée pour supporter d'autres souffrances; le tems approchoit, où je devois apprendre, par une funeste expérience, qu'il y a des maux dans la vie plus terribles que la mort.

Peu de jours après qu'on eut rendu les derniers honneurs à ma Mere, je fus attaquée d'une violente maladie. On désespéra longtems de moi, mais la cruelle mort me fuioit : le mal diminua au bout d'un mois, & je ne tardai pas à reprendre ma santé. Mon Pere eut des soins infinis de moi pendant tout le tems de ma maladie, & pour la première fois peut-être de sa vie, il fut attendri. Il se reprochoit sans doute toutes les cruautés qu'il avoit exercées envers moi, ne pouvant pas
dou-

douter que s'il me perdoit, il n'en pouvoit accuser que l'horrible barbarie dont il avoit usé à mon égard.

LORSQUE je commençai à être convalescente, je me souvins de Mr. de Boulignac, auquel je n'avois presque point songé depuis le jour de ma délivrance, trop occupée de l'état où j'avois trouvé ma Mere, & des chagrins que sa mort m'avoit occasionnés. Je demandai à Me. Ridassot ce qu'il étoit devenu, & s'il étoit informé de la fin de mon esclavage & des dangers que je venois de courir. Elle répondit à cette question, en m'apprenant que dès le lendemain du jour que j'étois retournée chez mon Pere, elle lui en avoit fait part, en lui mandant l'impossibilité où il se trouvoit de me voir, & les risques où il me mettroit, s'il faisoit quelque tentative pour y parvenir; que dans la réponse qu'il lui avoit faite, il lui avoit pro-

promis de suivre ses sages conseils , & de s'y conformer ; mais que depuis ce tems il l'avoit suivie un jour qu'elle alloit à l'Eglise , pour être mieux informé de tout ce qui me concernoit ; qu'il l'avoit chargée d'une Lettre pour moi , mais que jusque là elle n'avoit pû trouver l'occasion de me la rendre , trop occupée alors de la perte que je venois de faire , & ma maladie étant survenue , qui m'avoit mise dans l'impossibilité d'en faire usage ; que ne m'ayant pas quittée depuis ce tems-là , elle ignoroit s'il étoit encore à la Ville , ou s'il étoit retourné chez lui.

Je me pressai de voir ce que me marquoit cet Amant trop chéri ; j'ouvris cette Lettre. Boulignac me marquoit que quoique ma liberté le privât du plaisir de me voir , il la préférerait à sa propre satisfaction ; qu'il aimoit mieux souffrir les rigueurs de l'absence , que de
me

me sçavoir aussi malheureuse que je l'avois été. Il me repetoit ensuite ce qu'il m'avoit juré tant de fois, & finissoit sa Lettre, en me priant de lui donner quelquefois de mes nouvelles, jusqu'à ce que le Ciel permît de lui faciliter d'heureuses occasions, où, sans me mettre en risque, il pût me convaincre de bouche de la grandeur de son amour & de sa fidélité.

UNE Lettre, si tendre & si chere, ne contribua pas peu au parfait rétablissement de ma santé; mais je ne jouïs pas longtems de cette tranquillité apparente. Je m'apperçus avec effroi, quelques jours après, que je portois des marques certaines de mes foiblesses pour Boulignac. Se peut-il que j'aye pû survivre à une si cruelle connoissance? Non non, on ne meurt point de douleur, puisqu'on a supporté ce dernier coup. A ce trait ne fremissez-vous

vous pas, Mademoiselle? Ouy, sans doute, vous prévoyez déjà une partie des malheurs que je suis à la veille de vous détailler.

JE ne me sentis capable d'aucune résolution après cette terrible découverte; elle me mit dans un état que je ne puis définir. A force de sentir, je ne sentoais plus rien. De cette insensibilité je tombai dans une indifférence de tout ce qui pouvoit en résulter, qui tenoit de l'imbécillité. Mon Pere, qui me traitoit avec beaucoup moins de sévérité depuis la mort de ma Mere, parut inquiet de la mélancholie profonde dans laquelle j'étois plongée; il l'attribua à l'excès de ses rigueurs, & je crus lire plusieurs fois dans ses yeux qu'il s'en repentoit.

CEPENDANT je ne sçavois quel parti prendre pour dérober le moment critique auquel je ne pouvois songer sans trembler. La honte & la timidité,
d'in-

d'intelligence, conservoient mon secret ; je n'osai le confier à personne. Me. Ridassot, qui étoit la seule à qui j'aurois pu m'ouvrir sur ce fatal chapitre, me paroissoit si sévère sur la matière de l'honneur, que toutes les fois que j'avois pris le parti de lui parler, je n'avois plus rien à lui dire.

PAR une suite du malheureux ascendant qui me persécutoit, après la cruelle connoissance de mon état, le vieux Marquis de Riberville, ancien Ami de mon Pere, Officier d'une grande distinction & fort riche, se retira de la Cour, où il vivoit ordinairement, pour venir vivre en Province. A peine y fut il arrivé, qu'il vint au logis. Je lui plus au point, qu'il ne nous quitta presque plus. Trop âgé pour suivre les usages ordinaires, il ne connut pas plutôt que je manquois à son bonheur, qu'il confia ses vûes à mon Pere, & me de-

Part. III.

D

man-

74 LES MÉMOIRES DE .

manda en mariage. Les avantages extraordinaires, qu'il offroit en faveur de cette alliance, décidèrent. Mon Pere fut charmé de trouver une occasion si favorable de se défaire de moi ; il craignoit toujours que ma passion pour Boulignac ne se rallumât, & il vouloit s'éviter de nouveaux chagrins.

A peine eut-il donné sa parole, qu'il m'en fit part. Je le priai de vouloir me donner le tems de me décider. Il m'accorda huit jours, en m'avertissant qu'après ce terme expiré, il vouloit être obéi sans aucun délai.

Ce coup imprévu mit le comble à toutes mes infortunes. Quand j'aurois pû prendre sur moi de sacrifier le goût que j'avois pour Boulignac, l'état, où je me trouvois, ne suffisoit-il pas pour que je tentasse tous les moyens possibles pour éviter un mariage si funeste ? J'étois dans le cinquième mois de ma
gros-

grossesse , il me paroïssoit impossible de la cacher encore longtems. Me. Ridassot me regardoit de tems en tems avec des yeux qui sembloient me reprocher ma honte , & le peu de confiancc que je lui marquois. Je ne sçavois enfin à quoi me déterminer : je fus prête vingt fois de déclarer le tout à mon Pere , & de finir ce terrible état d'incertitude , en m'exposant à toute sa fureur ; mais lorsque je me rappellois toutes les cruautés qu'il m'avoit fait endurer sur le simple soupçon que j'aimois le Fils de son Ennemi , je ne pouvois m'y résoudre. Cette seule idée me causoit des révolutions effroyables , & je retombois dans mon premier état , qui étoit de ne sçavoir à quoi me déterminer.

UNE nuit que je fus plus frappée de l'horreur de ma situation qu'à l'ordinaire , je me demandai comment il étoit pos-

76 LES MEMOIRES DE

sible que j'attendisse si longtemps à prendre un parti. Ce que je porte dans mon sein, me dis-je, n'exige-t-il pas que je tente tous les efforts possibles pour l'arracher au malheur qui le menace? Cette idée prit un tel crédit dans mon esprit, que je résolus de travailler dès le lendemain à me tirer de la tyrannie où j'étois, & de risquer le tout pour le tout, plutôt qu'à consentir à un mariage qui devoit rendre à la fois malheureux Mr. de Riberville & moi.

DECIDÉE sur ce point, je me relevai, & j'écrivis une grande Lettre à Boulignac, par laquelle je lui marquois que j'avois des choses de la dernière importance à lui communiquer, & qu'il se rendît sur le champ à l'endroit que je lui indiquois. J'avois prévenu Me. Ridassot sur l'envie que j'avois de voir mon Amant, du moins encore une fois avant que de le perdre pour jamais. Elle avoit eu bien de

de la peine à me promettre de m'en faciliter les moyens, dans la juste crainte de ce qui pouvoit en arriver ; mais je lui fis des instances si pressantes, en lui promettant que c'étoit pour lui faire des adieux éternels, qu'elle se laissa enfin toucher. Elle se chargea de ma Lettre, la fit rendre en main propre, & m'en apporta elle-même la réponse.

BOULIGNAC me mandoit qu'il arriveroit le même soir, & qu'il attendroit mes ordres à l'endroit que je lui avois marqué. J'en fis part sur le champ à Me. Ridassot : elle me tint la parole qu'elle m'avoit donnée ; tout sembloit favoriser notre entreprise. Mon Pere ne soupoit point au logis, & il ne devoit rentrer que fort tard, selon sa coutume ; il fut décidé qu'on profiteroit de cette occasion. Mon Amant fut prévenu, & il fut introduit dans mon appartement,

ment, comme il avoit été convenu.

A peine fut il entré, que sans lui donner le tems de me parler de son amour, je lui fis part de la fâcheuse situation où je me trouvois, & qu'il ignoroit encore; je lui parlai du mariage projeté à la veille de se conclure, & du parti que j'avois enfin pris d'abandonner la maison paternelle, & de le suivre où il voudroit me conduire. Il parut ravi de joye à cette nouvelle. Je vais donc devenir heureux, s'écria-t-il, & me voir pour jamais à l'objet que j'adore ! J'interrompis les transports, le tems me paroissoit trop précieux pour le perdre en vaines protestations. Il s'agissoit de prendre sur le champ des mesures pour l'exécution d'un projet qui m'étoit si important & qui ne souffroit point de retard. Boulignac, frappé de la justesse de mes réflexions, com-

men-

meneoit à m'expliquer de quelle manière il prétendoit assurer notre fuite, lorsqu'on frappa à la porte. Dans la confiance que c'étoit Me. Ridassot, & qu'elle veilloit à notre sûreté, je courus précipitamment ouvrir, persuadée qu'elle ne revenoit pas si vite sans raison; mais quelle fut mon horrible surprise, en me trouvant vis-à-vis de mon Pere! Boulignac, qui m'avoit suivi, & qui le reconnut aussi tôt que moi, fit deux sauts en arrière, & gagna la fenêtre. Le lâche aima mieux risquer de se casser une jambe; que de rendre un combat qui pouvoit nous sauver tous deux, ou du moins me donner le tems de prendre la fuite. Il en fut quitte pour quelques contusions: la fenêtre étoit basse, donnoit dans la rue, & il s'échappa avec plus de bonheur qu'il ne méritoit.

CEPENDANT mon terrible Pere, qui avoit mis l'épée à la

main dès qu'il avoit reconnu Boulignac, ne vit pas plutôt sa vengeance trahie par la légèreté avec laquelle il lui étoit échappé, qu'il se saisit de la porte & s'enferma avec moi. Eh bien, infâme, me dit-il en s'asseyant dans un fauteuil, & en me lançant un regard terrible, voilà donc à quoi ont abouti de rigoureuses corrections. Insensé que j'étois, s'écria-t-il en levant les yeux au Ciel avec fureur, devois-je me persuader qu'une femme, qui s'est manquée une fois, soit susceptible de repentir & de retour ? Non non, je devois t'arracher la vie, continua-t-il en les rabaisant sur moi ; tu ne me ferois pas aujourd'hui ce double affront.

Aux premières paroles de ce Pere terrible, j'étois tombée à ses genoux, que j'arrosois de mes larmes. Penses-tu, Fille, indigne d'une vie que j'aurois déjà dû te faire perdre, que tes pleurs fussent pour calmer mon
 juf-

juste ressentiment ? Parle, fais-moi l'aveu honteux de tes crimes, ou prépares-toi à la mort. Ne crois pas m'en imposer, je sçais tout. Dépêches, il me tarde d'apprendre toutes les circonstances de mon deshonneur, afin de mesurer ma vengeance à la nature de l'affront.

APRÈS plusieurs sanglots qui me suffoquoient, j'entrai dans le funeste détail qu'il exigeoit. A peine fus-je arrivée à l'endroit fatal qui consommoit ma honte, qu'il se leva, transporté d'une nouvelle fureur. Meurs, Fille abominable, s'écria-t-il, en me plongeant son épée dans le sein ; meurs, expies, s'il est possible, ton deshonneur & le mien ! Je n'en entendis pas davantage, suffoquée par le sang qui sortoit à gros bouillons de ma blessure. Je tombai en foiblesse, & quand je repris encore, malgré moi, le sentiment, je me trouvai entre les mains des Chirurgiens & de

82 LES MEMOIRES DE

Me. Ridassot, lesquels se donnoient tous les soins possibles pour me tirer d'un état, trouvé plus dangereux que le coup affreux qui venoit de m'être porté.

A peine me reconnus-je, que je voulus rejeter tous les secours qu'on me donnoit pour conserver la vie. La Ridassot, qui jugea à mon désespoir, que j'étois perdue si elle ne trouvoit le moyen de me calmer, fit retirer les Chirurgiens à l'écart, & me demanda à l'oreille si je voulois perdre le fruit que je portois dans mon sein; que j'en allois devenir responsable devant Dieu & devant les hommes, puisque Dieu l'avoit sauvé lui-même, en ne permettant pas que ma blessure l'eût offensé, & qu'en souffrant qu'on mît l'appareil, les Chirurgiens répondoient de mon salut & du sien.

CETTE considération sensible me décida. Cette bonne femme trouva le secret de m'atten-

tendrir & de me rendre docile. Les Chirurgiens furent rappelés, ils firent leur devoir, & au bout de quelques jours je me trouvai hors de danger.

Dès qu'il me fut permis de parler, la Justice, qui avoit été déjà informée du fait, députa un Commissaire pour apprendre de moi qui étoit mon Assassin. Je me respectai assez pour ne pas nommer mon Pere; je supposai que c'étoit un inconnu qui s'étoit introduit dans ma chambre, lequel, au premier cri que j'avois jetté, m'avoit mise dans l'état où l'on m'avoit vue. Comme l'on avoit trouvé mes fenêtres ouvertes, & que la chose paroissoit vraisemblable, l'affaire en resta-là, & il n'en fut plus parlé.

Dès que je me vis seule avec Me. Ridassot, je m'informai par quel miracle j'étois assez heureuse pour qu'elle se rencontrât encore avec moi. Elle m'apprit que lorsqu'elle avoit

entendu arriver mon Pere , elle étoit accourue pour nous avertir, Boulignac & moi, de ce cruel contretems; mais que la foiblesse de son âge, ou sa précipitation, l'ayant fait tomber dans l'escalier, il étoit survenu, sans qu'elle pût exécuter son dessein; que jugeant bien alors qu'elle étoit perdue sans pouvoir nous sauver, elle avoit pris le parti de s'enfuir; mais que le lendemain ayant appris d'un domestique de la maison, à qui elle avoit fait parler, que j'avois été blessée dangereusement, & qu'on ignoroit d'où le coup partoît, son attachement pour moi lui avoit fait faire de nouvelles informations pour apprendre si mon Pere, qu'elle soupçonnoit du coup, étoit à la maison, décidée, en cas qu'il n'y eût pas reparu depuis ce moment, de revenir me trouver, jugeant bien par-là qu'il étoit le coupable & qu'elle y seroit en sûreté, n'étant pas

na-

naturel qu'il ôsat reparoître ,
& qu'elle étoit revenue sur le
champ.

LORSQU'ELLE m'eut satisfait sur ce point, elle me pria de lui avouer naturellement si je l'avois compromise dans l'aveu que j'avois fait de tout ce qui s'étoit passé. La crainte d'effrayer cette pauvre femme, qui m'étoit devenue si utile dans la situation où je me trouvois, me fit supprimer cette vérité. Elle parut tranquille alors, & m'assura que dès que je ne l'avois pas nommée, elle ne craignoit plus rien, & qu'en cas que son maître reparût, elle soutiendrait avec tant de fermeté la négative, qu'elle ne donneroit aucune prise à son ressentiment.

CEPENDANT mon Pere, qui s'étoit caché chez un de ses intimes Amis lorsqu'il crut m'avoir tuée, ne fut pas plutôt informé que je ne l'avois pas dénoncé dans les interroga-

tions que la Justice avoit fait faire, & qu'il n'étoit en aucune manière soupçonné de ce qui venoit d'arriver, qu'il revint chez lui, comme s'il arrivoit d'un voyage, & feignit autant de surprise & de douleur que s'il eût ignoré les choses qu'on lui apprenoit. Il porta l'hypocrisie au point de se jeter à genoux, en remerciant hautement le Ciel de ce qu'il m'avoit fait échapper à un aussi terrible danger. A peine eut-il fait comprendre à ses domestiques combien il étoit touché des risques que j'avois courus, qu'il vint précipitamment dans ma chambre, pour juger, disoit-il par ses propres yeux, du bonheur extrême qu'il goutoit de ma guérison. Il n'y eut point de choses tendres qu'il ne me dît pour que ceux, qui étoient présents, ne conservassent aucun soupçon, en cas qu'ils en eussent formé. Comme je n'étois point prévenue, ma surprise fut ex-

extrême ; cependant je me conduisis de manière qu'il eut tout lieu d'être content. Dès qu'il fut parti, je demandai à Me. Ridassot ce qu'elle pensoit de la conduite que venoit de tenir mon Pere avec moi. A mon égard, lui dis-je, je ne doute pas qu'il ne dissimule : après l'intention qu'il a eue de m'ôter la vie, puis-je penser autrement ? Me. Ridassot voulut en vain faire cesser mes justes appréhensions, en me représentant qu'il pouvoit se repentir de bonne foi des excès auxquels il s'étoit porté, je persistai dans mes allarmes. Je le connoissois trop délicat sur l'honneur, pour esperer qu'il me laissât longtems en repos.

EFFECTIVEMENT dès le même soir il revint me voir. Il étoit accompagné de Mr. de Riberville, qui, depuis l'événement qui m'étoit arrivé, n'avoit, pour ainsi dire, pas quitté mon antichambre, & qui avoit

voit marqué beaucoup de chaleur dans cette occasion. Jusque-là j'avois refusé de le voir, sous prétexte de ma blessure; mais il venoit sous de trop bons auspices pour oser refuser sa visite. Je fus fort sérieuse; j'écoutai avec beaucoup de froideur ses complimens sur ma convalescence, & ses protestations sur son amour. Mon Pere, qui le remarqua, me fit un signe terrible, qui acheva de me déconcerter; je ne pus me remettre, & dans la crainte de faire éclater sa colère, je rejetai sur un mal de tête violent & sur les suites de mon état l'accablement où je me trouvois. Mr. de Riberville, qui le crut de bonne foi, fut le premier à engager son Ami de se retirer, en lui disant que j'étois encore trop nouvellement convalescente pour me fatiguer d'une plus longue visite.

HUIT jours se passerent de cette manière. Ils venoient me

me voir régulièrement à la même heure, & sur le soir ils me laissoient. Pendant ce tems, Me. Ridassot m'avertit que mon Pere s'étoit informé plusieurs fois du tems que je serois en situation de sortir, voulant, disoit-il, me faire changer d'air, & me mener à la Campagne, où il pensoit que je me porterois mieux. Je fus inquiète de pareils soins. Hélas! lui dis-je, ils ne m'annoncent de sa part que de nouveaux malheurs. Je ne sçais à quel parti recourir pour les éviter.

MALGRÉ d'aussi justes sujets d'inquiétude, mes motifs ne l'emportoient pas sur le chagrin de ne plus entendre parler de Boulignac. Malgré la lâcheté de sa fuite, qui m'avoit pensé couter la vie, mon amour l'avoit déjà justifié dans mon esprit sur ce trait honteux, en supposant que dans la crainte de tuer mon Pere, il avoit mieux aimé risquer sa propre
vie

vie par le danger où il s'étoit exposé, que de se mettre dans le cas de ne pouvoir jamais être à moi, n'étant pas naturel qu'étant devenu le meurtrier de mon Pere, je voulusse lui donner la main. Mais de n'avoir, depuis ce tems, tenté aucune démarche pour apprendre de mes nouvelles, c'est ce que je ne pus excuser. Me. Ridassot, à qui j'en parlois tous les jours, m'assura qu'elle n'en avoit eu aucune nouvelle, & qu'elle en étoit d'autant plus surprise, qu'elle avoit appris par son Amie qu'il avoit paru depuis dans la Ville; ce qui empêchoit qu'on ne pût attribuer aux effets de sa chute son silence, puisqu'il étoit prouvé par-là que s'il en avoit souffert, ce n'avoit été que légèrement.

Cependant, malgré tant de raisons de soupçonner son inconstance, il ne me vint jamais rien dans l'esprit qui pût m'en faire défier; je ne pouvois pren-

prendre même sur moi de le condamner entièrement. Il pouvoit avoir de si bonnes raisons pour ne faire aucune démarche dans ces commencemens, surtout après avoir été surpris si malheureusement, que je serois la première à les approuver lorsque j'en serois informée. Voilà jusqu'à quel point ma fatale prévention agissoit en sa faveur.

LORSQUE j'eus entièrement rétablie, mon Pere m'annonça un matin que nous allions partir pour la Campagne: je tremblai à cette nouvelle, & je pensai me trouver mal. Il me rassura, en me disant, après un souris ironique, que je ne retournerois pas dans mon ancien appartement, & que le supplice, qu'il me préparoit, étoit d'une nature à ne plus m'effrayer, puisque j'avois déjà pris mes licences. Je rougis à ce trait, je ne compris que trop qu'il me reprochoit mes foi-

foiblesſes pour Boulignac, & que ce ſupplice étoit mon mariage, à la veille de ſe conclure avec Mr. de Riberville. Je ſoupirai de douleur à cette connoiſſance; mais je me tus, de crainte que ce funeſte badinage ne dégénéraſt en fureur.

M^{re}. Ridaffot, à qui je fis part de ce que venoit de me dire mon Pere, me confirma ce que j'avois penſé. Elle avoit vû faire des apprêts qui dénotoient clairement la choſe. Deux heures après je n'eus plus lieu d'en douter. Mr. de Riberville, qui monta en caroſſe avec nous, n'en fit plus un myſtère, il nous entretint, en chemin, de ſes projets pour me rendre heureuſe, & pour mener la vie du monde la plus agréable. Il nous vanta l'agrément de ſa terre, la bonne compagnie que j'y verrois, & enfin mille propos de cette nature, qui ne m'étoient pas aſſez agréables pour qu'ils mé-

ri-

ritaient mon attention. J'étois occupée de soins bien plus sérieux. D'un côté mon amour pour Boulignac me faisoit méditer de quelle manière je pourrois éluder ce cruel mariage, de l'autre ma situation me faisoit trembler. On me parloit de nœces, pendant que j'étois dans l'inquiétude de sçavoir comment je m'y prendrois pour accoucher. J'étois au désespoir, & je ne sçavois à quoi me résoudre.

A peine fûmes-nous arrivés, que mon Pere m'avertit que la nuit suivante je devois me préparer à épouser Mr. de Riberville, toutes les choses étant arrangées pour la célébration de mon mariage. Je fremis d'une nouvelle si peu attendue ; je comptois au moins sur quinze jours, & mes projets s'étoient arrangés là-dessus. Je crus, dans une pareille extrémité, que je n'avois d'autre parti à tenter que de demander

der un délai, jusqu'à ce que je fusse du moins en état de n'avoir rien à craindre, avec un Epoux, des suites de ma grossesse. Je croyois que des motifs aussi raisonnables suffiroient pour me le faire accorder, & je les fis sentir avec une force dont je ne me serois jamais crue capable; mais ils n'aboutirent qu'à m'attirer des brusqueries de la part de ce Pere terrible. Il me répondit qu'il n'avoit pas prétendu, en me mariant, de faire mon bonheur; mais de me punir, par les endroits les plus honteux & les plus sensibles, des crimes que j'avois ôsé commettre envers lui & envers moi; qu'il ne connoissoit pas de supplice plus grand pour une femme, que celui de passer sa vie avec un mari qu'il l'accableroit sans cesse de reproches & de mépris, & que pour les encourir justement, il importoit à sa vengeance que je fusse mariée dans l'état où je me trouvois, afin que

que je ne pusse échapper à l'affreuse destinée : à laquelle il m'avoit condamnée ; puisque malgré tout ce qu'il avoit fait pour m'arracher une odieuse vie, il n'avoit pas été assez heureux pour y parvenir.

Si je m'étois crue , dans le désespoir où un discours si affreux me jetta , je me serois attachée cette vie qu'il me reprochoit à ses propres yeux ; mais hélas ! je me trouvai si pénétrée , que je ne répandis que des larmes : encore le Père barbare m'envia-t-il cette douceur. Il me dit, avec un ton qui me glaça d'horreur, que je prisse garde que Mr. de Riberville ne s'apperçût ni de ma répugnance pour mon mariage, ni des raisons secrètes qui l'occasionnoient ; en faisant un serment horrible que si par mes dégoûts le mariage manquoit, il me renferméroit dans la cave, que je connoissois, pour le reste de mes jours, & qu'il n'y avoit pas

pas de supplices que la barbarie la plus cruelle n'inventât pour me faire repentir à toutes les minutes du jour d'avoir osé lui désobéir.

IL me laissa, après ces menaces horribles, effrayée, ne sachant à quelle résolution recourir. Me. Ridassot, à qui j'en fis l'entière confiance, me dit qu'elle ne s'opposoit plus au parti de la fuite; que dans une extrémité pareille elle convenoit que tout étoit permis, & que je me trouvois trop malheureuse pour que personne osât jamais m'en blâmer.

JE me trouvai extraordinairement soulagée de ce discours; je ne comprenois que trop que sans son secours je ne pouvois rien tenter. Le tems étoit si précieux, que je ne pouvois le perdre, sans tout risquer. J'écrivis sur le champ à Boulignac; je sçavois, à n'en pouvoir douter, qu'il étoit à la Ville, que je venois de quitter.

Me.

Me. Ridassot l'avoit rencontré la veille de notre départ. Je lui mandois de se trouver avec une chaise à l'entrée de l'avenue du Château, & que je lui dirois alors les motifs qui me déterminoient à fuir, dont il étoit la principale cause. Me. Ridassot chargea un Païsan de cette Lettre, auquel elle fit prendre un cheval, en lui recommandant une diligence extrême. Il n'étoit que dix heures du matin, & pour peu que cet homme fût exact, il devoit être de retour à deux heures après-midi. Jusqu'à ce tems, je fus d'une inquiétude extrême; il arriva enfin, mais quelle fut ma douleur! Le Commissionnaire revenoit sans réponse. Après mille questions sur un fait qui me causoit tant d'étonnement, je compris que Boulignac n'avoit point voulu m'écrire. Je fus désespérée d'une pareille tiédeur; mais Me. Ridassot m'ayant fait re-

Part. III.

E

mar-

marquer qu'en faisant partir une seconde Lettre , dans laquelle j'entrerois dans un détail plus circonstancié & plus propre à décider cet Amant, je pourrois encore en avoir la réponse avant la nuit. Je volai pour la tenir prête , pendant que le Païsan préparoit un autre cheval pour répondre de son mieux à l'impatience que j'avois marquée , & que j'avois payée , en lui donnant deux Louis pour ses peines , & en lui en promettant autant s'il m'apportoit avant la nuit la réponse que j'attendois avec tant de raison.

COMMENT, après une indifférence aussi marquée de la part de Boulignac , qui tenoit même du mépris , puisqu'il n'avoit pas même daigné répondre à une Lettre aussi pressante que la mienne , ne devois-je pas soupçonner sa noire perfidie ? Je l'avouïerai avec confusion , après tant de raisons pour le croire un ingrat , mon fatal pen-

penchant prit encore son parti. Je crus que le Commissionnaire avoit mal entendu, ou mal fait sa commission, & dans cette malheureuse confiance je fus assez folle pour me persuader que Boulignac viendrait lui-même réparer une pareille bevûe, & me tranquilliser. Je passai la journée dans cette douce espérance, & mon Pere, qui me trouva plus tranquille que je ne l'avois paru le matin, se persuada que j'avois enfin pris mon parti; ce qui fit qu'il me regarda avec moins de sévérité.

Plus le Païsan me fit attendre, & plus je comptai sur d'heureuses nouvelles. Il étoit huit heures sonnées, qu'il n'étoit pas encore arrivé, quoiqu'à la rigueur il eût pû être de retour avant six. Cela faisoit deux mortelles heures de différence. Me. Ridassot pensa, comme moi, que Boulignac avoit voulu prendre, avant que de répondre, toutes les mesures

nécessaires pour une fuite si précipitée, & que c'étoit-là la vraie cause du délai. J'aurois bien voulu aller, sous prétexte de me promener, au-devant du Commissionnaire; mais Mr. de Riberville venoit d'arriver de sa terre avec compagnie, & mon Pere me fit avertir de venir l'aider à la recevoir. Ma chere Gouvernante me promit de trouver un prétexte pour venir me joindre dès que le Païsan seroit arrivé. Une demi-heure après qu'elle m'eut quittée, elle me fit dire, par un Valet-de-Chambre, qu'elle avoit un mot à me dire. Mon Pere, qui demanda ce qu'on me vouloit, & le domestique ayant cité Me. Ridassot, il me fit signe d'aller sçavoir de quoi il étoit question, car je dois remarquer, en passant, qu'autant il m'étoit cruel dans le particulier, autant & plus avoit-il l'air bon & complaisant quand il me parloit devant des étrangers.

LA

LA joye , que j'entrevis sur le visage de ma Gouvernante, me sembla d'un heureux présage. Je lui demandai avec impatience si j'avois des nouvelles de Boulignac ; elle ne me répondit qu'en me remettant une Lettre entre les mains. Je tressaillis de satisfaction , ne doutant point qu'elle ne renfermât d'heureuses nouvelles , & dans la crainte d'être surprise dans une lecture , que je me figurois si intéressante, nous fûmes nous renfermer dans mon appartement , après avoir pris toutes les mesures que la prudence nous suggera pour ne pas être entrevûes des fenêtres. J'ouvris la Lettre , & j'y trouvai les mots suivans.

L E T T R E.

„ IL ne faut plus nous flat-
 „ ter, Mademoiselle, nous n'é-
 „ tions pas nés l'un pour l'au-
 „ tre. Vous épousez demain
 E 3 „ Mr.

„ Mr. de Riberville , & moi
 „ dans quatre jours Mdlle. de
 „ Bellemar. Après cela , je
 „ pense que je n'ai plus rien à
 „ vous dire. Adieu, oubliez-
 „ moi pour jamais ”.

A peine eus-je la force d'achever cette fatale Lettre. Sans Me. Ridassot , qui me soutint, je tombois à la renverse. Elle me conduisit dans un fauteuil, m'invitant à mépriser un scélérat, indigne de mon ressentiment. Cette adroite femme, au-lieu de prendre le ton compatissant qui auroit achevé de m'attendrir , me piqua d'honneur & de fermeté; elle me fit souvenir qu'en laissant entrevoir le chagrin dont j'étois dévorée, j'allois me perdre de réputation dans la Province, & faire triompher ma Rivale & son perfide Amant; que je ne pouvois mieux me venger d'une si noire perfidie, qu'en épousant Mr. de Riberville, sans qu'il parût de ma part aucune
 ré-

répugnance ; qu'en tenant cette conduite , je me vengerois d'un ingrat , qui n'étoit devenu tel que parce qu'il s'étoit cru trop aimé , & que dès qu'il apprendroit que je l'aurois oublié , il reprendroit peut-être , mais trop tard , tout l'amour qu'il avoit ressenti ; qu'alors je trouverois à chaque instant mille moyens de le punir de sa trahison , en le traitant avec toute l'indifférence & le mépris qu'il méritoit.

CE discours me fit une impression si favorable & prit un tel crédit sur mon esprit , que mes larmes s'arrêtèrent tout à coup. A la place de la douleur pressante dont j'avois été d'abord accablée , un vif ressentiment s'empara de mon ame. Ouï , m'écriai je , il n'est pas digne que je le regrette , & encore moins que je m'afflige de sa perfidie. Qu'il m'oublie , ou qu'il reprenne une si funeste flamme , je ne veux plus abso-

lument entendre parler de lui. Hélas ! que ne suis-je telle que je devrois être ! Je vous promets, chere Amie, que je trouverois de la douceur à me donner à un autre qu'à lui.

J'ACHEVOIS à peine ces paroles, qu'un domestique de mon Pere vint m'avertir qu'on alloit se mettre à table, & qu'on n'attendoit plus que moi. Je me passai un mouchoir sur les yeux pour essuyer mes premières larmes, déterminée à consommer le sacrifice, de manière que mon Pere & ma fierté n'eussent rien à me reprocher. Ma Gouvernante, comme ces Ministres des Autels, qui faisoient toutes les idées pour consoler une victime prête à être immolée, me conduisit jusqu'à l'appartement de mon Pere, en me tenant les propos qu'elle crut propres à me tranquilliser sur l'avenir, & en m'assurant qu'elle trouveroit bien
les

les moyens de dérober à Mr. de Riberville & à tout le monde la funeste connoissance de l'état où je me trouvois.

JE fus mariée à l'issue du souper. Je soutins la cérémonie avec une fermeté dont mon Pere me parut étonné. Après que tous ceux, qui étoient à cette cérémonie, m'eurent fait les complimens qu'on fait en pareil cas, il me prit par la main, me tira à l'écart, & m'embrassa les larmes aux yeux. Vous venez de triompher de mes ressentimens, ma Fille, me dit-il avec un air pénétré. Je suis au désespoir de toutes les rigueurs que j'ai exercées envers vous; la manière, dont vous venez de vous conduire, vous a rendu un Pere. Ne craignez rien pour les choses que vous sçavez; je vous aiderai à vous en tirer. Je ne vous en dis pas davantage pour le moment; à la première occasion je vous instruirai de ce que j'aurai imaginé pour

vous mettre en repos & pour assurer votre bonheur.

COMME je ne m'attendois qu'à de nouvelles duretés de la part de mon Pere, ce changement imprévu, que je regardai comme une grace particulière du Ciel, m'attendrit & me fit oublier, dès ce quart d'heure, tout ce que j'avois souffert de sa part. Il falloit qu'il eût été touché à un grand excès, pour être descendu à de tels aveux: j'en restai pénétrée, & cette consolation, qui vint à la traverser des perfidies que je venois d'essuyer, ne contribua pas peu à soutenir mes premières résolutions.:

IL ne me restoit pour le moment qu'une inquiétude bien naturelle pour une fille qui sçavoit qu'elle n'étoit pas ce qu'elle devoit être. J'appréhendois le moment fatal où j'allois me trouver seule avec Mr. de Riberville; mais par une suite de consolation, il ne se trouva pas con-

connoisseur, ou ses fatigues passées me furent favorables. Quoi qu'il en soit, il parut le lendemain d'une satisfaction si parfaite, qu'elle me fit un honneur que je ne méritois pas. L'heureuse manière dont je me tirai de ce pas délicat, me fut d'un heureux présage pour l'important, que j'avois tant de raison de redouter.

ME. Ridassot, qui m'étoit restée, & à qui je fis part de toutes les choses, fut de mon sentiment, & espara qu'avec le secours que mon Pere m'avoit promis, je ne devois plus avoir aucune inquiétude sur ce sujet.

DEPUIS le moment que je fus mariée, ce Pere, qui jusque-là avoit été pour moi si rigoureux, comme vous en avez dû juger par les tristes détails dans lesquels je suis entrée, ne passa point de jour sans me marquer combien il étoit repentant des maux qu'il m'avoit faits. Il m'accabloit de présens & de

nouvelles marques d'amitié. Celle, qui me toucha le plus, fut la promesse qu'il me fit d'engager mon Epoux, à la première occasion, de venir passer un couple de mois chez lui. Le projet étoit, quand il m'y auroit amenée, que je feignisse d'être malade, afin qu'ayant un prétexte de rester toujours au lit, je pusse cacher ma grossesse; qu'environ vers le tems que je devois accoucher, il feindroit d'avoir un procès à Paris, & que sous prétexte de le faire solliciter, il devoit engager Mr. de Riberville à l'accompagner à Paris pour lui procurer les Amis qu'il y avoit en grand nombre. Cet arrangement paroissoit si bien imaginé, que je commençois à me flatter que les choses tourneroient heureusement.

LA satisfaction, que je ressentois d'avoir enfin retrouvé un Pere, & de me voir affranchie d'une crainte qui seule étoit

toit capable de m'accabler d'inquiétude & d'ennui, m'avoit si bien armée contre le souvenir de l'ingrat Boulignac, que jusque-là j'avois conservé assez de force & d'empire sur mon ame, pour rejeter son idée toutes les fois qu'elle se présentoit à mon esprit. Je commençois même à me flatter que le tems me feroit parvenir à l'oublier entièrement, lorsqu'un jour étant à la Messe, un Païsan me glissa dans la main, à la sortie de l'Eglise, un papier. Il n'y avoit dans ce moment que la Ridassot avec moi; Mr. de Riberville étoit resté derrière pour parler à son Curé. Mon premier mouvement fut de rendre la Lettre à celui qui venoit de me la remettre; mais la crainte d'être remarquée par un nombre de gens qui me suivoient, me retint. Cependant, sans aucune affectation, je cherchai des yeux l'inconnu qui avoit ôsé tenter ce projet; mais comme je ne

l'avois qu'entrevû, je ne pus le reconnoître, & je montai en carosse, fort inquiète de cette aventure, & ne pouvant deviner ce qui pouvoit y avoir donné lieu.

A peine me vis-je en liberté, que j'ouvris ce billet ; mais qu'elle fut ma surprise, en reconnoissant à l'écriture qu'il étoit de Boulignac ! Traitre, m'écriai-je, en le jettant au feu, voilà le cas que je fais de ce qui vient de toi ! Que ne puis-je exercer sur toi-même la plus terrible vengeance ! Scélerat, il n'y a point de supplice dont tu ne sois digne, & que tu n'aye mérité.

PENDANT que ma fureur s'exhaloit par ces mots, Me. Ridassot lisoit cette Lettre funeste, qu'elle avoit trouvé le secret de préserver de la flamme. Si vous sçaviez, me dit-elle en me regardant mystérieusement, ce que ce papier contient, vous changeriez bien de lan-

langage & reprendriez sans doute des sentimens plus doux. Quoi ! repris-je avec la même colère, vous seriez assez simple pour être la duppe de cet homme, & pour croire de bonne foi les fourberies dont cette Lettre est sûrement remplie ? Pensez sur tout cela ce qu'il vous plaira, continua ma Gouvernante, en mettant le billet dans sa poche ; je trouve même que c'est le meilleur parti que vous ayez à prendre. Vous devez n'être occupée que du soin de faire votre bonheur, & il y auroit trop d'imprudence de le troubler mal à propos.

CETTE réponse imprudente piqua ma curiosité. Ou il falloit laisser bruler ce funeste papier, lui dis-je avec une sorte d'humeur, ou ne point me tenir dans l'incertitude sur ce qu'il contient. Voyons donc, ajoutai-je, de quels motifs le lâche se sert pour justifier ses perfides procédés. Me. Ridas-
fot,

fol , qui sentit alors combien son indiscretion avoit été grande, voulut par des détours tâcher de raccommo^der la chose; mais je ne me payai point d'aucun de ses défaites , j'insistai avec tant de fermeté, qu'elle ne put, ou n'ôsa contester plus longtems.

MAIS que devins-je à la lecture de cette fatale Lettre ! O curiosité indiscrette & cruelle ! Boulignac me marquoit que le jour que je lui avois écrit, son Pere étoit arrivé; que par l'imprudence du Païsan ma première Lettre étoit tombée malheureusement entre ses mains, & que jugeant par-là de ses liaisons avec la Fille de son Ennemi, il s'étoit porté contre lui aux plus violentes extrémités ; qu'elles s'étoient terminées par le faire conduire dans un lieu, où l'on renfermoit les plus grands libertins ; que sur le soir il s'y étoit transporté avec son Oncle, encore plus furieux que
le

le matin ; qu'après un torrent de reproches & d'injures, il avoit voulu l'obliger à m'écrire la Lettre la plus offensante pour moi ; que sur la protestation de perdre mille fois la vie, plutôt que de me faire un tel outrage, il lui avoit mis la pointe de son épée sur le cœur, en jurant avec fureur qu'il lui arracheroit la vie, s'il ôsoit lui résister plus longtems ; que son Oncle, craignant que cette funeste scène ne fût ensanglantée, l'avoit tant tourmenté pour qu'il donnât à son Pere la satisfaction qu'il exigeoit de lui, en lui promettant à l'oreille qu'il sortiroit aussitôt qu'il auroit obéi, & qu'alors il seroit le maître de se dédire à mes yeux de l'affront que la force l'avoit obligé de me faire, que cette esperance l'avoit décidé, comptant que sortant le même jour, il partiroit sur le champ pour me rendre compte lui-même de cette fatale aventure, & me prouver,

en

en m'enlevant aux yeux mêmes de mon Pere & de son Rival, que rien n'étoit capable de le faire manquer à sa fidélité qu'il m'avoit juré, & qu'il me devoit.

IL terminoit sa Lettre par le désespoir auquel il s'étoit abandonné lorsqu'il avoit reconnu que les promesses, qui lui avoient été faites, étoient vaines; que la fureur avoit pensé le porter à s'arracher la vie; qu'après avoir passé la nuit dans les agitations les plus impétueuses, il s'étoit si fort échauffé le sang, qu'il en étoit tombé dangereusement malade; que son Oncle, craignant de le perdre, l'avoit fait transporter chez lui, sans en faire part à son Pere, où, depuis ce tems-là il avoit été vingt fois aux portes de la mort; qu'enfin les soins, qu'on avoit pris de ses jours, l'ayant rendu à la vie, ses premiers soins avoient été de se faire informer si j'étois mariée; qu'à
cet-

cette funeste nouvelle il avoit fait une rechûte, dont il lui avoit été plus difficile de se tirer que de sa première maladie ; qu'à peine s'étoit-il trouvé convalescent, qu'il avoit jugé qu'il lui étoit permis de justifier des malheurs, lesquels, ne m'étant point connus, avoient dû sans doute m'irriter contre lui ; que dans la crainte de me compromettre & de risquer une Lettre si importante à son repos, il n'avoit voulu s'en reposer que sur lui-même ; qu'il se trouveroit, à l'entrée de la nuit, dans l'avenue du Château sous le même déguisement, se flattant que j'aurois pitié de ses souffrances, & que du moins je lui enverrois Me. Ridassot, pour qu'il apprît s'il devoit espérer sa grace, ou s'abandonner au dernier désespoir.

JE vous avoüe que cette justification me faisoit jusqu'au fond de l'ame. Moins je m'y étois attendue, & plus j'en fus frappée.

pée. Prenez garde, Madame, me dit la Ridassot, de vous abandonner à vos réflexions avec trop d'excès; il est d'une conséquence extrême pour votre repos, & pour la sûreté de Boulignac, que rien n'éclatte sur votre visage. Songez que vous devez ménager Mr. votre Pere plus que jamais, & qu'après les bontés qu'il est à la veille d'avoir pour vous, tout seroit perdu, si vous vous mettiez dans le cas d'un funeste changement. Si vous voulez m'en croire, vous ferez dire à votre malheureux Amant qu'il se retire, & qu'il se donne bien de garde de faire de nouvelles tentatives pour vous revoir; que dans la position critique où vous vous trouvez, la moindre imprudence de sa part seroit capable de vous perdre aussi-bien que lui, & que lorsque vous trouverez les momens favorables, il connoitra que vous ne l'avez point oublié.

CE

CE conseil me parut si sage, que je promis de m'y conformer. Mc. Ridassot se chargeoit de l'affaire. Il ne nous fut pas possible d'en dire davantage sur ce sujet. J'entrevis de ma fenêtre Mr. de Riberville qui montoit, & un moment après, mon Pere, qui revenoit de sa terre. Quel que fût le trouble dont j'étois agitée, j'avois si bien senti combien il étoit important de le cacher, que je m'observai avec tant de soin, que ni l'un, ni l'autre ne s'en apperçut.

JAMAIS mon Pere ne m'avoit paru de si bonne humeur que ce jour-là; il fut d'une gayeté charmante pendant le dîner. Après que nous eûmes pris le café, il nous dit qu'il vouloit profiter du beau tems qu'il faisoit pour aller à la Chasse. Mon Mari, qui n'étoit pas aussi frais que lui, & qui n'aimoit point à se fatiguer, prit un Livre & vint se mettre à côté d'un métier où je

je travaillois. Il lisoit l'Histoire Romaine, & lorsqu'il rencontroit des traits qui méritoient d'être remarqués, il avoit la complaisance de me les rapporter. Il étoit presque nuit, & il venoit de me conter l'histoire d'une fourberie de Mondus, qui, ne pouvant réussir auprès de Pauline, qui étoit fort sage, avoit imaginé de gagner les Prêtres du Temple, lesquels firent accroire à cette femme vertueuse que le Dieu Anubis étoit devenu amoureux d'elle ; ce qui fit le bonheur de l'Amant, parce qu'ayant paru, au-lieu d'Anubis, dans l'appartement sacré, il remporta, sous ce divin personnage, une victoire que tous ses soins ne lui auroient jamais procurée. Nous en étions à la justice que l'Empereur Tibere rendit au Mari de Pauline sur les plaintes que lui fit sa femme, en faisant perdre la vie aux Prêtres, & en ordonnant la ruine du Temple, lorsqu'un

qu'un Valet de mon Pere entra, tout effrayé, où nous étions, en nous disant avec de grands cris, sans aucune préparation, que son Maître venoit d'être tué par Mr. de Boulignac au bout de l'avenue. Il se fit en moi une si furieuse révolution, en apprenant cette nouvelle imprévue & terrible, que je ressentis dans le moment des douleurs si cruelles, que je ne pus m'empêcher de jeter les hauts cris. Mon Mari, qui ne douta point que ce ne fût l'imprudence de ce maraut de Valet, pour me servir de ces termes, qui m'eût réduite dans l'affreux état où il me voyoit, le chassa à coups de canne, en lui disant qu'il n'avoit pas l'ombre du bon sens, & que mon Pere n'avoit pû rencontrer Boulignac, qui étoit à Paris alors. Le Valet, qui souffrit aussi impatiemment le démenti que les mauvais traitemens, se retira, en persistant à assurer que si
son

son Maître n'avoit pas été tué par le Pere, il l'avoit été par le Fils. A quoi Mr. de Riberville ajouta que l'un étoit aussi faux que l'autre, sçachant de science certaine que celui, qu'on citoit, étoit depuis plus d'un mois enfermé, vraisemblablement à cause de son libertinage.

QUELS que fussent les maux que j'endurasse, je ne perdis pas un mot de ce funeste colloque, dont le résultat me fit comprendre que la nouvelle n'étoit que trop vraie. Cependant j'étois travaillée par de si cruelles convulsions, que j'étois bien éloignée de faire sur ce sujet les réflexions amères que je fis depuis. J'avois voulu sortir pour me retirer précipitamment, ne dévinant que trop ce qui alloit arriver; mais à peine eus-je fait quatre pas, que je jettai un dernier cri, & tombai à la renverse. Mon Mari, au désespoir, accourut pour
me

me secourir ; mais quelle fut la grandeur de sa surprise , en entendant succéder à mes cris ceux d'un malheureux enfant nouveau né ! Il resta dans l'attitude où il se trouvoit pour lors , me regardant avec des yeux immobiles , & comme un homme , tel que ceux qu'on nous peint en extase. Il fut heureux que la Ridassot fût accourue aux cris qu'elle m'avoit entendu faire ; il n'y a pas de doute que je ne fusse restée longtems sans secours , car de mon côté , conternée de honte & de confusion , j'avois tourné la tête contre terre , & je respirois à peine , tremblante , craintive , incertaine , & croyant à tout moment que j'allois ressentir des funestes effets du ressentiment légitime de mon Mari. L'abord de cette chere femme tira Mr. de Riberville de sa léthargie , Conduisez Madame , lui dit-il , si vous le pouvez , dans son lit , & gouvernez-vous de sorte

Part. III. F que

que personne ne pénétre ce funeste accident. De mon côté je vais, sous prétexte de la fâcheuse nouvelle qu'on vient de m'apprendre, emmener mes gens; tâchez de profiter de cet intervalle pour qu'avant mon retour les choses soient arrangées de manière qu'il ne soit pas possible de soupçonner ce qui vient d'arriver.

UN discours, aussi modéré, me rendit certainement pour lors la vie; car j'étois à la veille de suffoquer, si j'étois restée plus longtems dans cette perplexité. M^e. Ridassot, qui avoit eu beaucoup d'enfans, se tira, avec toute l'adresse imaginable, d'un embarras si pressant. Dès qu'elle m'eut mise en état de pouvoir me relever, elle prit une malheureuse Fille, que je venois de mettre au Monde, dans son tablier, & me donna le bras pour me conduire dans ma chambre à coucher, qui n'étoit pas éloignée. Lorsque

qu'elle m'eut aidée à me mettre dans mon lit, elle me fit avaler un verre de ratafia, qui se trouva sous sa main, me dit de me tranquilliser, & sortit, après m'avoir enfermée à la clef. Comme elle s'étoit chargée de l'enfant, je jugeai bien de son dessein, & quoique je fusse apaisée de mille soins à la fois, je ressentis une secrète satisfaction, en pensant que cet enfant alloit être à l'abri de tout ce qui pouvoit arriver.

Je ne rapporterai point de quelles réflexions funestes je me trouvai agitée lorsque je fus seule; elles sont aisées à concevoir, j'y fus livrée pendant trois heures entières. Au bout de ce temps, la compatissante Ridassor reparut. Elle m'apprit qu'elle étoit sortie de la maison, sans être rencontrée de personne; qu'elle avoit été jusqu'à un quart de lieue du Village, où elle avoit trouvé un Payfan, qui, pour un salaire honnête, avoit

attelé une petite charrette avec laquelle il l'avoit menée à une Ville, distante d'une lieuë; qu'après l'avoir bien payé, elle l'avoit renvoyé, sous prétexte qu'elle étoit du lieu; que lorsqu'elle s'étoit vûe en liberté, elle étoit entrée dans un Cabaret, où elle s'étoit informée d'une bonne Nourrice; que par un bonheur extrême elle en avoit trouvé une sur le champ, à laquelle elle avoit remis l'enfant pour en avoir soin, comme de la petite fille, sous le nom de Mariane Furin; que l'argent, qu'elle avoit fait briller aux yeux de la bonne Payfanne & de son Mari, lui avoit attiré de fortes promesses de leur part qu'ils en auroient soin comme de leur propre enfant; qu'elle leur avoit payé six mois d'avance, selon le prix qu'ils yavoient mis eux-mêmes, afin de confirmer leur bonne volonté, en les assurant qu'elle viendrait les voir quelquefois, & qu'elle se-
roit

roit exacte au payement, & à leur donner des douceurs, si elle s'appercevoit qu'ils fissent bien leur devoir envers le dépôt qu'elle leur confioit. La Ridassiot termina ce détail consolant, en me rapportant qu'après avoir fait ces arrangements, elle avoit fait marché pour un seconde voiture, qui l'avoit conduite jusqu'au Village voisin, distant d'une demi-lieue, dont elle étoit revenue à pied, afin de dérober de manière sa marche, qu'il fût impossible à personne de la deviner.

JE louai le Ciel de la manière dont les choses étoient arrangées, & je fis des remerciemens proportionnés au zèle de cette bonne femme. En effet sans elle, de quelle manière m'y ferois-je prise? Il est certain que dans cette occasion je lui avois des obligations que je ne pouvois assez sentir, & que je n'ai jamais oubliées, comme

vous en jugerez par la suite de cette malheureuse histoire.

LORSQUE j'eus satisfait à ma juste reconnaissance, je voulus savoir des nouvelles de mon Père & de mon Époux; mais Me. Ridaffot me répondit avec fermeté que j'eusse à ne lui faire de semblables questions que lorsqu'elle m'en donneroit la permission, & sans faire attention à mes instances, prit les soins qu'exigeoit l'état où j'étois réduite; & pour me distraire des réflexions dans lesquelles elle me voyoit plongée, elle m'assura que tout alloit bien, & qu'avant peu je verrois qu'elle ne m'en avoit pas imposé.

CEPENDANT mon Mari, qui ne vouloit point, par une conduite étrange envers moi, faire rien soupçonner qui pût découvrir le fatal secret, vint tous les jours me voir; se mettoit dans un fauteuil à côté de moi,

moi, & ne manquoit jamais, sur-tout lorsqu'il venoit accompagné de quelqu'un de ses gens, de me demander des nouvelles de ma santé, en feignant de me gronder sur l'entêtement qu'il me supposoit de ne vouloir point me servir de Médecins. Le quatrième jour, remarquant que j'étois plus abattue qu'à l'ordinaire, il me dit à l'oreille qu'il vouloit que je ne m'occupasse d'aucun chagrin; qu'à son égard son parti étoit pris; qu'il y avoit tant de gens qui valoient mieux que lui dans le même cas où il se trouvoit; qu'il n'y pensoit déjà plus; que la seule chose qu'il desiroit avec passion, étoit que j'eusse si bien arrangé les choses, qu'il ne pût jamais rien transpirer. Pénétrée de ses assurances, je lui saisis une de ses mains, que je baisai, & que j'arrosai de mes larmes, en le suppliant de m'accorder un entretien où je pusse me jeter à ses genoux, & lui faire

un aveu sincère de mon malheur. Je lui protestai que sans la force supérieure il n'auroit jamais rien eu à me reprocher, ayant fait tout ce qui avoit dépendu de moi pour ne pas me mettre dans le cas de lui occasionner un aussi cruel affront. Il me répondit que j'étois folle, qu'il vouloit que je ne lui parlasse plus de cette affaire, à moins que ce ne fût pour ma propre satisfaction; qu'alors il écouterait tout ce que je voudrois lui dire, en me donnant sa parole qu'il ne s'en souviendrait jamais.

APRES de pareils procédés, ne devois-je pas être bien satisfaite? Mr. de Riberville me tint exstement parole, & de mon côté je me promis bien que je ne lui donnerois jamais lieu de se plaindre de moi.

LORSQUE je fus entièrement relevée, on ne me cacha plus la triste mort de mon Père. En revenant de la Chasse, un
de

de ses chiens lui fit remaaquer, par un jappement continuel, qu'il y avoit quelqu'un de caché dans un buisson. Surpris de l'acharnement que cet animal marquoit de ce côté-là, il s'avança: c'étoit Boulignac, qui, comme il me l'avoit mandé dans sa fatale Lettre, s'étoit rendu vers l'avenue, dans l'esperance qu'il y auroit de mes nouvelles; mais ayant entrevû mon Pere, il crut qu'en se glissant dans ce taillis, il seroit à l'abri de tout ce qui pouvoit arriver. Il n'avoit garde de prévoir que les chiens découvroient son azyle. A peine se fut-il apperçu que mon Pere venoit à lui, que craignant qu'il ne saisisse cette occasion pour satisfaire sa haine & se venger de l'affront qu'il en avoit reçu, il résolut, puisqu'il étoit sans armes & qu'il ne pouvoit se défendre, de recourir à l'adresse, afin, s'il se pouvoit, de se tirer d'un aussi mauvais pas. Il ne vit pas plutôt

F 5

qu'il

qu'il faisoit des recherches dans les broussailles où il étoit, qu'il mit ventre à terre, & se coula à quatre pieds, dans l'intention de l'éviter; mais malheureusement mon Père l'ayant entrevu, sans le reconnoître, parce que Boulignac avoit le visage contre terre, & que son habit de Payfan le mettoit à l'abri du soupçon, il lui demanda ce qu'il faisoit là. Boulignac, au lieu de répondre, se releva tout d'un coup, se jette sur son fusil, le lui arrache & sort du buisson. Mon Père, le reconnoissant alors, jette un cri de fureur, tire son couteau de Chasse, & aveuglé par son transport, court sur son Ennemi & veut le percer. Boulignac, trop pressé, qui ne peut parer le coup qu'en se servant de ses armes, lâche un coup de fusil, jette son Ennemi à bas, & s'enfuit. Un valet, écarté, accourt au bruit, le voit fuir, & tire après, le jugeant l'assassin de son maître,

tre, & veut le suivre. L'ayant manqué, mais s'entendant appeler par mon Pere, il cesse la poursuite pour le secourir. Son maître, sentant sa dernière heure, lui ordonne d'aller chez un Prêtre, & par sa propre confession on apprend le détail de cette funeste histoire.

Les Chirurgiens du Village, qu'on avoit fait aussi appeler, Mr. de Riberville, qui étoit survenu, n'ayant pas voulu qu'on transportât mon Pere sans qu'ils fussent arrivés, déclarerent, après avoir sondé sa blessure, qu'il n'avoit pas deux heures à vivre. Sur cela mon Pere, ayant entendu prononcer cet arrêt, voulut employer pour son salut les derniers momens qui lui restoient, il fit appeler des témoins, & par un acte authentique déclara que Boulignac n'étoit point coupable de sa mort. Il chargea un

gnage au Père de celui qui venoit de lui arracher la vie, en lui faisant demander pardon de la haine qu'il avoit conservée jusque-là contre lui, & en l'assurant qu'il mouroit son serviteur & son Ami. Le Curé, qui n'avoit exigé que la fin de la haine & le pardon des Ennemis, fut si attendri de ce beau procédé, aussi-bien que ceux qui se trouverent présens, qu'il assura, après sa mort, qu'il ne doutoit point qu'une action aussi chrétienne ne lui méritât le pardon de ses fautes, & qu'il ne fût certainement sauvé.

Avant que de rendre le dernier soupir, ce cher Père, que je pleurerai toute ma vie, fit appeler M. de Riberville, & loir parler avec beaucoup d'action. Je n'ai jamais su le secret de cet oration; mais il y a bien de l'apparence qu'il fut question de ce qui me touchoit, car le domestique, qui m'en fit le rapport, m'assura qu'il avoit

re-

remarqué qu'il joignoit souvent les mains, comme quand on demande grace, ou pardon avec beaucoup d'instance, ce qui me sembloit fort relatif à l'affront qu'il avoit occasionné à son Gendre, en lui faisant épouser une femme grosse. Mais, malgré tout cela, je ne pouvois en parler que par conjecture, mon Mari ayant toujours gardé sur ce chapitre un profond secret.

Je passerai sous silence l'extrême douleur dont je fus pénétrée à ces funestes connoissances. Vous devez sentir, Mademoiselle, combien j'en dus être affligée. Six mois plutôt j'aurois regardé peut-être cette mort comme la conservation de ma vie, ou du moins comme le commencement de ma tranquillité; mais depuis ce tems j'avois été comblée de tant de bontés de la part de mon Pere, que malgré tout ce qu'on put me dire pour

modérer mes regrets, je fus longtems sans pouvoir me calmer. J'avois oublié toutes les peines qu'il m'avoit fait essuyer; je n'étois occupée que du retour heureux qui m'avoit fait sentir la douceur d'avoir un Pere, je m'accusois en quelque sorte de sa perte, cette idée seule suffisoit pour entretenir ma douleur.

CEPENDANT les bonnes manières que Mr. de Riberville continuoit d'avoir pour moi, adoucirent peu à peu mes chagrins. J'eus une conférence avec lui sur ce qui s'étoit passé entre Boulignac & moi, qui lui fit comprendre jusqu'à quel point j'étois sincère & franche. Il ne me parut point que ces connoissances me fissent aucun tort dans son esprit, & à la réserve qu'il exigea alors que je me défilasse de la pauvre Me. Ridassot, il ne changea en rien les procédés qu'il avoit eus jusqu'à présent à mon égard.

CET-

CETTE bonne femme, dont j'avois tant lieu de me louer, fut extraordinairement sensible, en apprenant qu'il falloit me quitter; mais elle étoit si raisonnable, qu'elle fut la première à m'avouer qu'elle s'y attendoit, & qu'elle ne pouvoit désapprouver mon Mari dans cette occasion. Afin qu'elle n'eût pas lieu de regretter les services qu'elle m'avoit rendus, outre les gages, qui lui furent payés largement, je lui fis un présent fort honnête. J'exigeai de sa part qu'elle me donneroit souvent de ses nouvelles, en lui promettant que je serois exacte à lui donner des miennes. Je ne savois ce qui pouvoit arriver, & j'étois bien aise de m'assurer de l'asyle qu'elle choisiroit, afin que je pusse la retrouver, en cas de nécessité.

Dès que je me trouvai seule avec mon Mari, je m'attachai, par une conduite la plus étudiée,

diée, à m'attirer son estime, dans la vûe de lui faire oublier, s'il étoit possible, les chagrins que j'avois dû lui occasionner; car quelle que fût sa dissimulation à mon égard, je m'appercevois tous les jours qu'il conservoit du ressentiment, & qu'il pâlissoit de tems en tems, lorsque je surprénois ses regards.

UNE nuit, qu'il me fut impossible de fermer l'œil, & que je repassois tristement les aventures cruelles de ma vie, je me trouvai tout d'un coup déchirée de douleurs si aiguës, que je fus obligée de me relever & d'appeller une Femme-de-Chambre qui couchoit dans une garderobe prochaine. A peine eus-je de la lumière, que j'ordonnai qu'on me fît du thé pour soulager la colique dont j'étois travaillée. Les fréquentes envies de vomir, qui me survinrent, m'étonnerent : je n'y avois jamais été sujette, elles me don-

donnèrent des soupçons. A cela se joignirent les complaisances que mon Mari avoit redoublées depuis quelques jours ; toutes ces choses m'allarmèrent. Que vous dirai-je ? je me crus empoisonnée. Cette cruelle pensée ne m'eut pas plutôt frappé l'imagination, que l'amour de la vie me fit songer aux moyens de me la conserver, s'il étoit possible. Je me ressouvins que j'avois un pot d'excellente thériaque de Venise, dont Me. Ridassot m'avoit fait présent avant que de partir, m'assurant qu'elle étoit un remède admirable contre tous les maux imprévus. J'en pris en secret une dose assez forte, & j'eus bientôt lieu de m'en applaudir. Non seulement je fus bientôt foulagée, mais même cet admirable antidote me déchargea d'une quantité d'eaux rousses qui me firent espérer l'expulsion du venin. Cependant n'étant pas

pas entièrement rassurée sur les suites du péril que je venois de courir, je n'eus pas plutôt fait recoucher ma Femme-de-Chambre, m'en défiant parce qu'elle me venoit de Mr. de Riberville, que je fus appeler un Laquais en qui j'avois reconnu beaucoup d'affection, & je le chargeai d'une Lettre pour porter à Me. Ridassot, qui demeuroid à dix lieues de là, par laquelle je la priois de m'envoyer du contre-poison sur le champ, & de louer une chaise dans laquelle elle se jetteroit pour se trouver la nuit suivante dans le grand chemin de la Croix rouge; lieu que je lui indiquois, où j'avois dessein de me rendre, comprenant bien qu'après ce qui venoit d'arriver, il n'y avoit pas de sûreté pour ma vie, & que si je voulois la conserver, je n'avois point de tems à perdre pour me mettre à couvert d'une récidi-
ve, dont, malgré tous mes
soins,

soins, je ne pouvois me préserver, puisque j'ignorois les moyens qu'on avoit déjà employés.

J'avois déterminé ma fuite pour la nuit du jour suivant, parce que j'étois sûre que mon cruel Mari devoit aller à vingt lieues de là pour le jugement d'un Procès qui lui étoit d'une grande conséquence, assurée par la réponse que me fit Me. Ridassot que toutes les mesures étoient prises, & qu'elle se trouveroit à point nommé au rendez-vous.

Je pris mes précautions, dès que Mr. de Riberville fut parti. Je savois qu'il enfermoit son argent dans un Cabinet de la Chine, il ne me fut pas difficile d'en lever la serrure. Je trouvai vingt mille francs, je lui en laissai la moitié, & à la place je mis ce billet que j'avois tenu prêt, pour qu'il ne pût supposer de honteux prétextes à ma fuite.

L E T.

140 LES MÉMOIRES DE
L E T T R E.

MONSIEUR,

„ EN vous épousant, je vous
„ ai apporté cinquante mille
„ francs d'argent comptant.
„ J'en emporte dix pour tâ-
„ cher, s'il se peut, de conser-
„ ver des jours contre lesquels
„ vous avez attenté malgré vo-
„ tre parole d'honneur. Je
„ vais me jeter dans un Cou-
„ vent pour le reste de mes
„ jours, sous un nom inconnu,
„ où je prierai le Ciel qu'il
„ vous pardonne votre crime,
„ qui restera pour jamais ense-
„ veli dans le silence, si, les
„ confidens, que vous avez
„ employés pour me faire pé-
„ rir, vous gardent aussi bien
„ leur fidélité que je vous gar-
„ derai ce fatal secret”.

A P R E S m'être satisfaite de ce
côté, je fis un petit paquet de
mes pierreries & d'autres bijoux
qui m'appartenoient en propre,
mon

mon Pere m'ayant fait présent de tous ceux de ma Mere; & de crainte de malheur, je les coufis entre les doublures des habits que j'avois sur le corps. Les malheurs rendent prévoyant, je pouvois être rencontrée par des voleurs, lesquels, en me les emportant avec mon argent, m'eussent laissée sans ressources. Toutes ces mesures prises, je soupai de meilleure heure qu'à l'ordinaire, supposant qu'ayant été malade, j'avois besoin de repos, & lorsque j'eus congédié tous mes gens & que je crus tout le monde endormi, je sortis de la maison, après en avoir emporté les clefs. Je passai par une porte du jardin, & gagnai le chemin de l'endroit où la chaise devoit venir me prendre. L'exacte Me. Ridassot m'y attendoit déjà depuis plus d'une heure. Je lui sautai au cou, sans lui rien dire, tant j'étois tremblante & saisie. Après m'avoir rassurée,

el-

elle me demanda quelle route je voulois prendre. Je lui nommai Paris, comme le lieu le plus convenable pour mes desseins secrets, & je lui en confiai les motifs. Nous fûmes obligées de faire un détour pour gagner un Bourg prochain, où nous prîmes la Poste, qui nous conduisit en quatre jours dans cette Capitale du Royaume.

J'AVOIS prévenu en chemin la fidèle Ridassot sur mes projets. Le point le plus important étoit de me défaire de mes pierreries; j'en avois au moins pour cent mille francs, & c'étoit sur ce fond que tous mes arrangemens étoient faits. Me. Ridassot avoit un frere à Paris, qui étoit Valet-de-Chambre d'un des premiers Magistrats; cette connoissance nous fut d'une grande utilité. Sa sœur lui ayant fait part de mon embarras sur mes bijoux, en me supposant un autre nom, il se chargea

gea de cette affaire. Comme il étoit fort connu, au bout de quatre jours il m'apporta quatre-vingt mille francs. Je fus si satisfaite de l'exactitude & de la fidélité de ce Garçon, que je lui fis présent de cent Louis, dont il me marqua beaucoup de reconnoissance.

IL me rendit encore un service qui ne m'importoit pas moins. Je fis placer cinquante mille francs à l'Hôtel de Ville, dans le dessein d'en employer le revenu pour ma subsistance & pour l'éducation de ma Fille, que mon dessein étoit de faire passer pour ma Nièce. Cette affaire arrangée, je me fis faire des habits de deuil, & je me retirai dans un Couvent à quatre lieues de Paris, sous un autre nom que le mien.

AVANT que de me séparer de ma fidèle Ridassot, je lui fis un présent de deux mille Écus, & je la chargeai de deux choses. La première, de retirer au-

auprès d'elle ma Fille dès qu'elle seroit sévrée, & de m'en donner des nouvelles tous les mois. Pour la mettre en état de prendre avec plaisir le soin de son éducation, je lui assignai une pension de cinq cens francs, à condition que dès que l'enfant seroit en état d'être transporté, elle la retireroit auprès d'elle à Poissy, Ville où étoit le Couvent que j'avois choisi pour mon azyle, mon dessein étant que, dès que ma Fille auroit sept ans, de la faire entrer Pensionnaire, sous le nom de ma Nièce, dans la même Maison où j'étois. Je me faisois les plus douces idées à ce sujet.

LA seconde chose que j'exigeai de Me. Ridassot, fut de me mander exactement des nouvelles de Mr. de Riberville, en lui recommandant que quelque chose que Boulignac tentât pour en apprendre de moi, elle gardât un secret éternel sur le lieu de ma retraite, & qu'el-

qu'elle ne m'en parlât jamais dans ses Lettres, sous quelque prétexte que ce pût être.

APRÈS ces arrangements, nous nous séparâmes. Trois mois après, elle me manda la mort de Mr. de Riberville. Quoiqu'il fût fort âgé, que je dusse m'y attendre, qu'il eût voulu m'ôter la vie, après m'avoir occasionné bien des chagrins, je le pleurai de bonne foi. Cependant comme par le même avis on me mandoit qu'il étoit d'une conséquence extrême que je parusse, Mr. de Riberville ayant publié, dès le lendemain de ma fuite, que j'étois allée en Province voir une de mes Tantes fort âgée & dont je devois recueillir la succession, & peu de tems après que mon retour étoit fort éloigné, parce que j'étois tombée malade, je fis louer une chaise, & pris congé de l'Abbesse, sous

Part. III.

G

pré-

prétexte de la mort d'un de mes Freres, en lui promettant qu'elle me reverroit dans peu, mon dessein étant de venir passer ma vie dans sa Maison, reconnoissante, comme je l'étois, de toutes les bontés qu'on y avoit eues pour moi. Cette respectable Dame m'assûra qu'elle desiroit avec ardeur que je persistasse dans d'aussi saintes résolutions, mon commerce lui étant si agréable, disoit-elle, qu'elle se trouveroit fort heureuse que l'exécution répondît au projet.

LES Collateraux de feu mon Epoux furent fort étonnés de mon arrivée; ils ne s'y attendoient pas. Quoique personne dans la Province n'eût pénétré les motifs de mon absence, il couroit des bruits sur ce sujet, qui leur avoient donné la douce esperance que je ne reparois-
trois jamais; mais quelle fut leur douleur à la lecture du
Tef.

Testament de Mr. de Riberville ! Non seulement il parloit sur mon compte dans les termes de considération les plus distingués, mais même il m'avantageoit de tout le bien que la coutume lui permettoit de me donner. La jouissance, ma vie durant, de tous ses revenus étoit particulièrement dénommée, & deshéritoit celui de ses Collatéraux qui oseroit m'inquiéter sur les dispositions de son Testament.

LE lendemain que je fus entrée en possession, un Notaire de la Ville prochaine se fit annoncer, & demanda à me parler en secret. Il m'apprit que Mr. de Riberville, quelques jours après être tombé malade, l'avoit chargé de me remettre un paquet de papiers dès que je serois arrivée, & qu'il avoit exigé avec serment qu'en cas qu'il n'entendît pas parler de moi au bout de dix ans, ce qui

ne prouveroit que trop que je ne serois plus en vie , il le jetteroit au feu , sans le décacher. Ce Notaire ajouta qu'ayant été informé la veille de mon retour, il n'avoit rien eu de plus pressé que de s'acquitter des ordres d'un bienfaiteur, auquel il avoit toutes les obligations de ce qu'il étoit, & auquel il avoit toujours été attaché. Après avoir remercié cet honnête Tabellion avec beaucoup de politesse, je fus m'enfermer dans mon cabinet, où je ne pus lire une grande Lettre de feu mon Époux, sans être attendrie jusqu'aux larmes. Elle contenoit un aveu sincère de l'attentat qu'il avoit commis envers moi, me priant avec les termes les plus touchans de le lui pardonner. Il m'assuroit qu'il n'avoit cessé depuis ce tems-là de s'en repentir & de verser des larmes. Il finissoit cette Lettre attendrissante par me dire

re que les billets, que je trou-
verois joints à sa Lettre, étoient
payables au porteur pour la
somme de vingt mille écus; que
je ne me fisse aucun scrupule de
les recevoir, cet argent ne
venant point de son patri-
moine, mais de ses épargnes,
& qu'en me les donnant, il
comptoit que je me servirois
de cet argent pour marier ma
Fille, en cas que je fusse
assez heureuse pour l'avoir con-
servée.

Un repentir, si sincère, ac-
compagné de procédés si bons
& si généreux, me fit verser
beaucoup de pleurs. Dès que
mes affaires furent toutes ter-
minées, je fis plusieurs fonda-
tions pour le repos de l'ame de
Mr. de Riberville, & j'y em-
ployai tout le bien dont il m'a-
voit avantagée au préjudice de
ses Collatéraux. A l'égard de
la jouissance des revenus, je la
leur abandonnai; ce qui les

combla tous d'étonnement & de joye, car elle montoit à plus de quinze mille livres de rente. Pour ce qui est des soixante mille francs en billets, qui m'avoient été donnés, je les plaçai sur la tête de ma Fille en rentes perpétuelles, & tout ce qui me revint de mes reprises, je le partageai entre des Parens de mon côté, les plus proches, me trouvant assez riche des revenus dont je jouïssois, & ne voulant point priver mes vrais héritiers du bien qui devoit naturellement leur revenir.

TOUTES ces dispositions faites, j'ordonnai les apprêts de mon départ. Mr. de Boulignac, qui avoit obtenu sa grace sur le propre témoignage que feu mon Pere avoit rendu en sa faveur en mourant, me fit demander la permission de me voir. Etonnée d'une pareille témérité, je lui fis dire que s'il étoit assez hardi pour ôser
le.

le tenter, que quoique femme, je le punirois d'une semblable indécence. J'appris, au bout de huit jours, qu'il avoit été si désespéré de ma réponse, qu'il s'étoit jetté dans un Couvent de Chartreux, où il demanda l'habit, en entrant. J'en soupirai malgré moi; mais j'en usai à l'égard de cette passion avec la dignité qui me convenoit.

AVANT que de quitter Me. Ridassot, je lui fis un nouveau présent de six mille francs, & lui réitérai les prières que je lui avois faites sur le sujet de ma Fille. Quelque envie que j'eusse de la voir, n'étant pas éloignée d'elle, je n'osai le tenter, dans la crainte que cette démarche ne fût sçue, & qu'on n'en tirât des conséquences desavantageuses pour ma réputation.

TROIS mois après que je fus revenue à Poissi, où je fus reçue avec les transports de joye.

les plus grands, décidée par mes malheurs & par ma propre expérience sur l'instabilité des choses de cette vie, je demandai à entrer au Noviciat. Au bout de l'année j'y fis ma profession, & depuis ce tems je ne suis occupée qu'à faire penitence des fautes dont j'ai parlé, & à prier le Ciel qu'il inspire à ma Fille une vocation assez parfaite pour qu'elle imite mon exemple. Elle est ici depuis un an; ce qui m'avoit d'abord consolée, mais le dégoût qu'elle montre déjà pour le Cloître, me fait prévoir que je ne suis pas encore à la fin de mes peines, & que je dois m'attendre à de nouvelles traverses. Hé bien, Mademoiselle, me dit Ste. Cecile, après avoir achevé cette histoire, pensez-vous à présent qu'il n'y a point d'infortunes au-dessus des vôtres? Quand il seroit absolument décidé que vous ne seriez jamais

u-

unie à ce que vous aimez, vous n'auriez pas du moins de reproche à vous faire. Vous n'avez manqué ni à l'honneur, ni à vos Parens, ni à vous-même; mais moi, j'ai manqué à tout à la fois. Malgré l'état que j'ai choisi, je ne jouirai jamais de la solide paix du cœur; il sera toujours déchiré de remords. J'ai à regretter mon honneur, la mort de mon Pere, celle de mon Epoux, dont je me trouve sans doute la seule cause, quoiqu'innocente. Il me reste une Fille que j'aime tendrement, qui me fera peut-être encore verser bien des larmes; voyez, après ce que vous avez entendu & ces dernières réflexions, si quelque chose qui vous puisse arriver, vous pouvez être aussi à plaindre que je le suis. Cette aimable Religieuse finit de cette manière ce long recit. Je convins que ses malheurs étoient aussi touchans que terribles; je
l'as-

l'assûrai qu'ils m'avoient frappée au point qu'ils feroient toute ma vie présens à mon souvenir.

F I N

de la III. Partie.



AVERTISSEMENT.

ANTOINE VAN DOLE,
Libraire à l'Enseigne de
HUGO GROTIUS, à la Haye,
débitera tous les Lundis de cha-
que semaine une Feuille, qui a
pour titre LE PAPILLON,
ou LETTRES PARISIENNES;
Ouvrage qui contiendra tout ce
qui se passera d'intéressant, de
plus agréable & de plus nou-
veau dans tous les Genres, in
Octavo, imprimé sur du Papier
fin: le Prix de la première Let-
tre 6. sols, & contient une Feuille
& demie d'impression, un Titre
Rouge & une belle Vignette. Les
Lettres suivantes, qui se donne-
ront toute le Lundi, & qui se-
ront de feuille entière, par Or-
dinaire le Prix 3. sols. On
les trouvera à *Breda*, chez
van den Kieboom; à *Utrecht*,
chez Kribber; à *Gouda*, chez A.
Endenburg; à *Amsterdam*, chez
P.

AVERTISSEMENT.

P. Mortier, Bouffiere, & Jean Joubert; à *Harlem*, chez van Lée; à *Rotterdam*, chez Jean Daniel Beman; à *Leyde*, chez C. Haak, & dans les autres Villes plus éloignées. Ceux, qui les souhaiteront, sont priés de s'adresser à Messieurs les Directeurs des Postes. Le même Libraire débite le Portrait de Monsieur GUILLAUME VAN HAREN, Député de la Province de Frise à l'Assemblée de L. H. P. LES ETATS GENERAUX DES PROVINCES-UNIES, gravé par Pierre Tanjée, avec une Ode à la louange de ce Seigneur, par Mr. de Voltaire, in Plano; le Prix 18. sols. On trouvera dans la Boutique du dit *Antoine van Dale*, tout ce qui paroitra de Nouveaux, a un Prix Raisnable.



LES
MEMOIRES
DE
MADAME
DE
VILLENEMOURS.

THE
FEDERAL
BUREAU OF
INVESTIGATION
OF THE
DEPARTMENT OF JUSTICE
WASHINGTON, D. C.

REPORT OF THE
FEDERAL BUREAU OF
INVESTIGATION
ON THE
ACTS OF
VIOLENCE
COMMITTED BY
THE
KLU KLUX KLAN
IN THE
UNITED STATES
DURING THE
PAST
FIVE YEARS

L E S
MEMOIRES

D E
M A D A M E
L A

MARQUISE

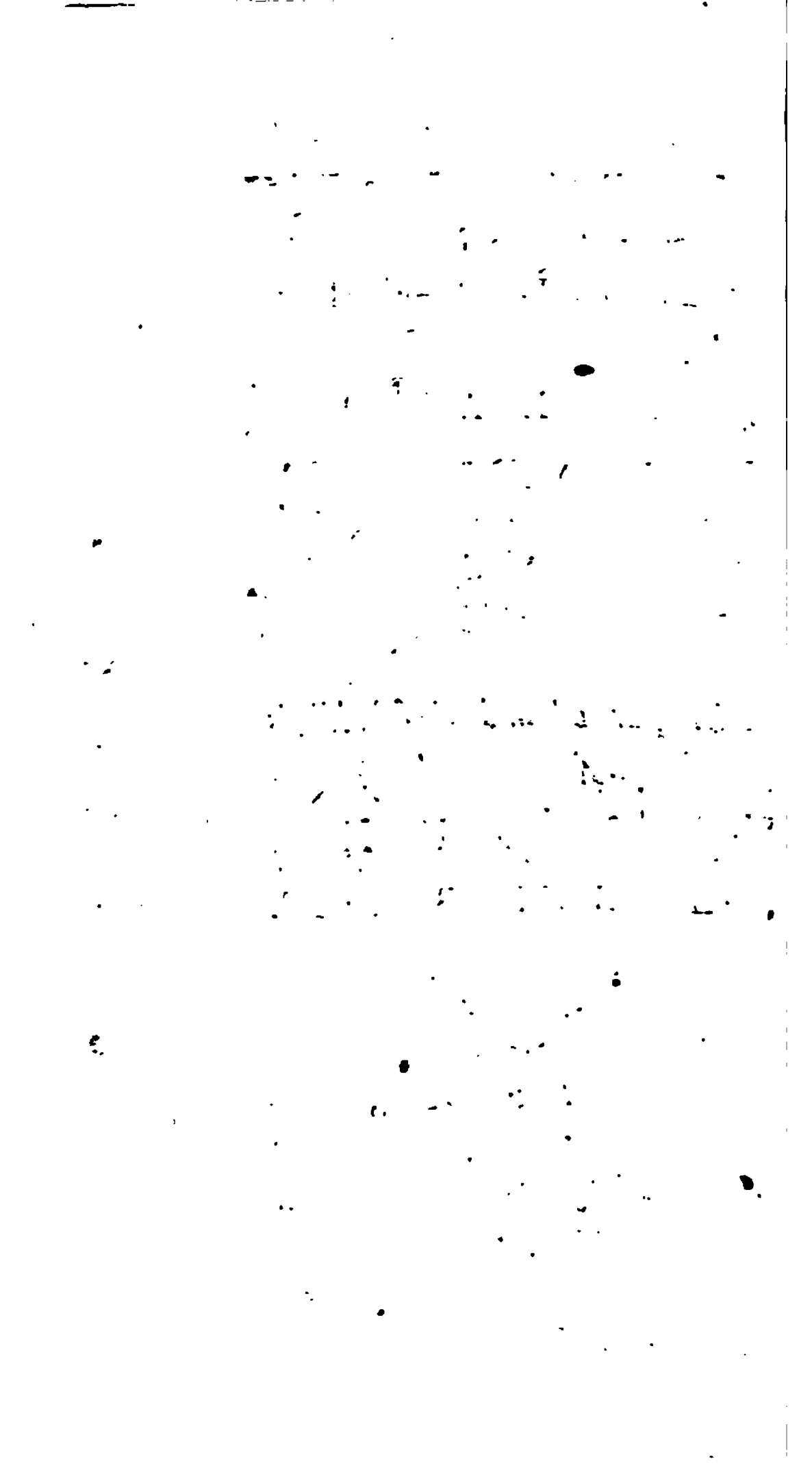
D E
VILLENEMOURS,

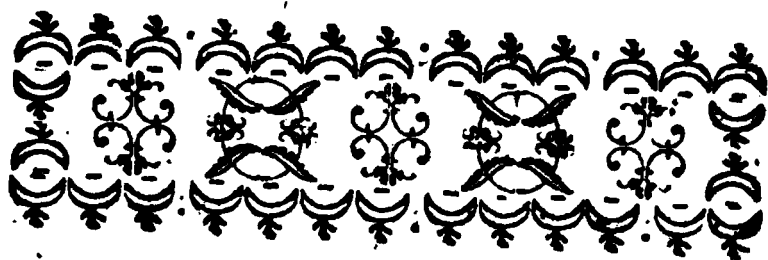
*Ecrits par elle-même, & rédigés
par Madame*

D E M O U H Y.
QUATRIEME PARTIE.



A L A H A Y E,
Chez ANTOINE VAN DQLE,
Libr. à l'Enseigne de Hugo GROTIUS.
M. DCC. XLVII.





LES
MEMOIRES
DE MADAME LA
MARQUISE
DE
VILLENEMOURS.

QUATRIEME
ET DERNIERE PARTIE.



L'AMITIÉ, qui étoit
entre Ste. Cecile &
moi, devint encore
plus étroite depuis la
confidence que j'ai
rendue dans la Partie précédén-
te. Nous devinmes insépara-
Part. IV. A bles.

2 LES MÉMOIRES DE

bles. Elle m'affecta de son côté au point, que je desirai de ne la quitter jamais: je n'eus plus rien de caché pour elle, je lui confiois tout ce qui m'arrivoit. Dès qu'elle avoit un moment à elle, j'étois sûre de la voir arriver dans ma chambre, & nous trouvions une douceur extrême à nous entretenir mutuellement de nos peines, & nous ne nous quittions jamais qu'à regret.

PRES de trois semaines s'étoient déjà écoulées, sans que j'eusse reçu aucune nouvelle de mes Parens, lorsqu'un jour, à l'issue du dîner, on vint m'avertir de passer au Parloir. C'étoit encore de Firminville, mais sous ses propres habits, & aussi paré que s'il eût eu quelque grand dessein. Je fus surprise de le voir si ajusté & de l'air de satisfaction qui étoit répandu sur son visage; je me figurai d'abord qu'il étoit marié, & que m'ayant enfin oubliée,
il

MAD. DE VILLENEMOURS. 3

il avoit trouvé tant d'agrémens dans le changement de son état, qu'il ne pouvoit en contenir sa satisfaction. Cette conjecture m'allarma, & me donna du dépit ; cependant trop fière pour lui laisser entrevoir ce que je souffrois, je lui demandai, avec le ton le plus tranquille qu'il me fut possible, ce qui pouvoit occasionner une visite à laquelle je ne devois pas m'attendre dans la situation où étoient les choses la dernière fois que nous nous étions vus. Un événement, qui me rend à moi-même, s'écria-t-il avec transport. Le Ciel, moins cruel que vous envers moi, a permis que le mariage, auquel vous m'aviez si barbarement condamné, soit rompu & qu'il n'ait jamais lieu. Je laissai entrevoir tant d'étonnement à ce discours, que pour ne pas me tenir plus longtems dans l'incertitude, il me pria de l'écouter avec beau-

A 2 coup

4 LES MEMOIRES DE

coup d'attention , & me parla en ces termes.

Le lendemain du jour que je crus vous avoir fait d'éternels adieux, après avoir passé la plus cruelle nuit du monde, je me rendis chez Mr. de Forcel pour l'assûrer, comme vous l'aviez exigé formellement, que j'étois prêt à me soumettre à ses ordres. Il me parut transporté de ma condescendance, & dans la crainte que je ne fisse des réflexions, contraires à cette docilité apparente, il fit mettre les chevaux au carosse; & me conduisit lui-même chez Me de Villenemours. Il supposa, en entrant, que je venois le presser de m'é rendre heureux, en ajoutant que si je ne m'étois pas expliqué avec impatience, le respect & ma timidité naturelle m'avoient retenu. Je fus fort heureux de trouver un tel interprète. Malgré ma soumission à vos desirs, Mdle, il n
m'et

m'eût jamais été possible de dissimuler jusqu'à ce point.

ME. de Villenemours répondit, en femme qui sçait le monde, à tout ce qui fut dit dans cette occasion. Comme Mr. de Forcel ne respiroit que la conclusion de ce mariage, il pressa tant & se donna tant de soins pour en abréger les apprêts, qu'en huit jours je me trouvai à la veille de le voir consommer, & par conséquent de vous perdre pour jamais.

MR. votre Pere & ME. votre Mere, qui avoient été invités à cette fatale cérémonie, marquoient une gayeté qui me désespéroit. Plus j'en pénétrois la cause, & plus je souffrois de me voir l'instrument de la tyrannie qu'ils vouloient exercer envers vous ; car je ne doutois pas que me croyant le motif secret de la résistance que vous apportiez à épouser Mr. de Trainelong, ils n'eussent engagé Mr. de Forcel à me marier,

6 LES MEMOIRES DE

afin qu'ayant brisé par-là les nœuds qui nous lioient, ils fussent en droit de vous obliger à suivre mon exemple. Quelquefois je me reprochois ma soumission envers vous. Pourquoi, me disois-je, me sacrifier, tandis que ma divine maîtresse refuse de se soumettre ? Je fus vingt fois à la veille de tout rompre & de m'éloigner ; mais j'étois observé de si près, qu'à peine avois-je le tems de la réflexion.

Me. de Villenemours, quelque prévenue qu'elle fût de mon empressement, commença à s'inquiéter de ma tiédeur pour elle après les empressements qu'on m'avoit supposés. Mr. de Forcel, qui étoit toujours en garde, attribua encore ces inquiétudes à l'impatience que j'avois d'être heureux. Ce qu'on desire, on le croit aisément. Me. de Villenemours, qui étoit prévenue fortement en ma faveur, se laissa séduire, & re-

revint entièrement de quelques soupçons qu'elle avoit formés sur l'embarras où je me trouvois toujours lorsque je paroissais à ses yeux.

AU sortir du souper, nous passâmes à l'Eglise. Je me sentis glacé, en y entrant, & je me trouvai une grande émotion; cependant j'avançai jusqu'à l'Autel, mais à peine le Prêtre eut-il commencé les paroles de la célébration, que l'effort, que je me fis pour présenter ma main à Me. de Villenemours, fut si grand, qu'il me causa une révolution subite. Je tombai aux pieds du Prêtre, sans sentiment.

EN revenant de ma foiblesse, je me trouvai dans mon lit, environné de tous ceux qui avoient été invités à cette malheureuse cérémonie. Après que j'eus repris entièrement connoissance, & qu'on m'en eut fait compliment, on me

A 4. lais-

8 LES MEMOIRES DE

laissa seul, en m'invitant à me reposer.

Je fus surpris qu'on ne m'eût point parlé, ni de Me. de Villenemours, ni du moment où l'on retourneroit à l'Eglise pour achever la célébration de l'hymen. Verdun, ce Laquais de confiance que vous connoissez, me dit, après lui avoir fait part de mon embarras, que je me tranquillisasse, & qu'il ne doutoit pas que mon mariage ne fût rompu.

TRANSPORTÉ d'un tel discours, je lui ordonnai de m'apprendre ce qui étoit venu à sa connoissance à ce sujet. Il me dit qu'à peine je m'étois trouvé mal, que Me. de Villenemours, en se donnant des soins pour me faire revenir, avoit jetté tout à coup un grand cri, en disant qu'elle n'en pouvoit plus, & qu'on la conduisît dans son appartement. Tout le monde, étonné d'un événement si singulier des deux parts, s'est par-

partagé; les uns sont restés pour vous aider à vous tirer de votre évanouissement; les autres ont pris, sous les bras, la Dame que vous deviez épouser, & l'ont emmenée dans sa chambre.

POUR moi, quoiqu'occupé auprès de vous, je n'ai pas perdu un mot de tout ce qui s'est dit. Mr. de Courval, qui alloit & venoit, a rapporté que la cause de la rupture vient de cette marque que vous avez sur l'estomac, que Me. de Villenemours a vûe dans le moment qu'elle vous a ôté votre cravatte pour vous donner de l'air, & qu'il lui avoit entendu dire qu'elle ne vous épouserait jamais.

MR. de Forcel, qui a paru fâché du rapport de Mr. son Neveu, a voulu sortir pour débrouiller, prétendoit-il, ce mystère; mais Mr. de Couval l'a retenu, en lui apprenant que Me. de Villenemours s'étoit

A 5 en

10 LES MEMOIRES DE

enfermée avec sa Femme , & qu'elle avoit fait défendre la porte à tout le monde.

VOILA, continua Firminville, ce que me rapporta Verdun, dont je ne fus guères plus avancé. Je ne compris autre chose à son discours, sinon que mon mariage n'auroit pas lieu; ce qui, dans l'inquiétude dont j'étois dévoré à ce sujet, ne servit pas peu à me tranquilliser.

Le lendemain sur les huit heures du matin, Me. de Villenemours me fit prier de passer dans son appartement. Je tremblai que l'intraitable Mr. de Forcel, pardonnez-moi, Mademoiselle, si l'épithète m'échappe, n'eût renoué l'affaire; je me rendis dans l'appartement de cette Dame avec une inquiétude difficile à définir. Dès qu'elle me vit, elle me demanda comment je me portois; & sans me donner le tems de répondre, Voyez, Madame, continua-t-elle en parlant

Iant à Me. votre Mere qui étoit assise sur son lit, comme il est changé. Le pauvre enfant a été sûrement agité des mêmes mouvemens que moi : c'est une chose prodigieuse que la nature ; comme elle s'explique ! Je regardois tout ce qu'on disoit à ce sujet, comme des rêveries : j'en viens de faire une expérience bien surprenante. Après ce propos, qui me parut extraordinaire, & auquel je ne comprenois rien du tout, elle me dit assez familièrement d'approcher. Lorsque je fus près d'elle, Voyez, Madame, continuait-elle en adressant toujours le discours à Me. de Courval, & en ouvrant entièrement ma chemise, cette marque n'est-elle pas bien voyante & bien reconnoissable ? C'est un soleil aussi bien dessiné qu'un Peintre pourroit le faire. Vous me surprenez, Madame. Quoi ! après l'avoir élevé, pour ainsi dire, sous vos yeux, vous :

A 6

ne

12 LES MEMOIRES DE

ne vous en êtes jamais apperçue? Cela n'est pas concevable.

ME votre Mere répondit à cela qu'elle n'y avoit jamais fait attention. C'est la première chose que j'avois remarquée, poursuivit Me. de Villene-mours, lorsqu'il vint au Monde, & ma Femme-de-Chambre & deux vieux Domestiques que j'ai encore, qui l'ont vû naître comme moi, m'en ont parlé mille fois depuis. Me. de Villene-mours auroit raisonné pendant deux heures sur le même ton, que je n'y aurois assurément rien compris; tous les propos étoient du Grec pour moi. Cependant, après avoir encore parlé pendant quelque tems ce langage obscur, elle me demanda tout à coup de quels mouvemens j'avois été agité la première fois que j'avois paru devant elle. Pour moi, ajouta-t-elle, je fus émuë jusqu'au fond de l'ame, & si vous voulez

lez vous rappeler ce moment, vous devez vous souvenir que je vous examinai avec beaucoup d'attention, & que je marquai de l'embarras. Comme je ne concevois pas à quoi toutes ces questions devoient aboutir, je ne me pressai point de parler, & elle ne cessa point de me questionner; mais ce qu'il y avoit d'admirable, c'est que c'étoit en pure perte. Elle me faisoit questions sur questions, & ne me donnoit jamais le tems de lui répondre.

CEPENDANT cette volubilité l'ayant enfin amenée jusqu'à me dire que je ne devois pas rougir de l'aimer, & que des obligations indispensables m'y convioient, je commençai à m'allarmer, supposant qu'insensiblement le mariage alloit être remis sur le tapis; mais Me. de Courval lui ayant jetté un coup d'œil, & lui ayant dit deux mots à l'oreille, Me. de Villenemours s'écria qu'elle n'y

14 LES MÉMOIRES DE

pouvoit plus tenir, & que les mouvemens de la nature l'emportoient sur tout le reste. En achevant ces mots, elle me tendit les bras; Viens, mon cher fils, viens, me dit-elle en m'embrassant avec une tendresse infinie; viens rendre la joye à une Mere qui n'a cessé de te pleurer depuis que tu lui as été enlevé. Il y a trop longtems que nous sommes séparés, pour que j'aye la cruauté de te cacher la joye que j'ai de t'avoir retrouvé.

JE n'eus pas besoin dans ce moment d'un plus long commentaire pour comprendre qu'après avoir ignoré si longtems de qui je tenois le jour, le Ciel me faisoit retrouver une tendre Mere tout à coup. La nature, , qui m'avoit sans doute parlé mille fois, sans que je l'eusse entendue, s'expliqua pour lors sans nuage; je me trouvai pressé de mouvemens si relatifs à l'amour filial, que mes caresses

MAD. DE VILLENEMOURS. 15

ses se ressentirent d'un trouble si flatteur. Je me jettai aux genoux de Me. de Villenemours, & par un silence éloquent... Ah! Firminville, interrompis-je, laissez-moi respirer! Je me trouve si oppressée de la joye qui vient de passer dans mon cœur, que j'ai besoin d'un moment de repit pour la contenir. Jugez par-là à quel point je m'intéresse aux merveilles que vous venez de m'annoncer, & si je vous avois banni, ingrat, de mon cœur.

EN effet, je pensai me trouver mal. Je fus émue de tant de mouvemens à la fois, que j'eus besoin de prendre un moment l'air pour que la révolution, qui venoit de se faire en moi, n'eût point de suites fâcheuses; car combien de choses agréables n'envisageois-je point à la fois? Combien le changement, qui arrivoit à l'état de mon Amant, n'en pouvoit-il pas apporter dans le mien?

Mais

16 LES MEMOIRES DE

Mais je ne fis ces réflexions qu'à la hâte, j'étois pressée de savoir tout ce que Firminville avoit encore à me dire; je lui en marquai mon impatience. Dès que nous fûmes remis sur nos sièges, il reprit ainsi son discours.

APRES nous être livrés quelques momens à d'aussi doux embrassemens, continua Firminville, Me. de Villenemours, que j'appellerai à présent du doux nom de Mere, voulut bien me faire son histoire, qui devenoit la mienne. Elle me dit qu'elle avoit été mariée à treize ans; qu'au désespoir, au bout de quelques années, de n'avoir point d'enfant, elle avoit fait tout ce qu'une jeune femme fait en pareil cas pour y parvenir: vœux, pèlerinage, tout avoit été mis en usage pour obtenir du Ciel cette grace; rien n'avoit réussi. Deux ans s'étoient passés depuis, sans qu'elle eût lieu de se flatter qu'elle seroit jamais exau-

exaucée. Mr. de Villenemours, s'appercevant qu'elle devenoit de jour en jour plus mélancholique, qui en ignoroit la cause, & qui n'avoit garde de l'imaginer, ma Mere ne lui ayant jamais fait confidence de l'envie extrême qu'elle avoit de se voir un Fils, ne fut pas plutôt parvenu à lui arracher son secret, qu'il la consola, en l'assurant qu'étant garçon, il s'étoit fait tirer son horoscope, & qu'on lui avoit dit qu'il auroit un Fils, dont il pleurerait la perte pendant plusieurs années, mais que le soleil le lui feroit retrouver. Me. de Villenemours, qui avoit écouté d'abord ce discours avec beaucoup d'attention, ne douta point, par la chute extraordinaire qui le terminoit, que son Mari ne se moquât d'elle, & elle en fut si piquée, que quelque chose qu'il ajoutât pour lui persuader qu'il lui avoit parlé le plus sérieusement du monde, elle persista dans

18 LES MEMOIRES DE

dans son opinion, & le bouda pendant quelques jours.

CEPENDANT restant frappée de la prédiction, & voulant juger par elle-même si elle avoit quelque sorte de fondement, elle se fit informer sous main, par une Femme-de-Chambre qui lui étoit affidée, où elle pourroit se faire dire ce qu'on appelle vulgairement bonne fortune. Il ne manque point de gens dans une Ville, comme Paris, qui passent leur vie à tirer parti de la crédulité des autres. Etant informée qu'au fond d'un Faubourg il demeurait une vieille femme à qui l'avenir étoit présent comme si elle l'eût eu devant les yeux, ma Mere profita d'une absence de son Mari, qui devoit être deux jours à la Cour, & se rendit dans un Fiacre chez la prétendue Sorcière. Après l'avoir payée d'avance, selon le loüable usage établi parmi ces fripons pour ne rien risquer, la
vieil-

vieille, ayant jetté quelqu'un des cheveux de Me. de Villenemours dans le feu, & après les avoir examinés bruler avec beaucoup d'attention, l'assûra qu'elle deviendrait grosse, avant qu'il fût peu, d'un Fils qui lui donneroit bien du chagrin innocemment; mais qu'après l'avoir cru mort, elle le reconnoîtroit au soleil, vers le milieu de la nuit.

Pour le coup ma Mere crut que cette femme se moquoit d'elle, ainsi qu'elle prétendoit que son Mari l'avoit fait. Elle sortit, fort irritée, protestant qu'elle n'auroit jamais de pareilles curiosités.

CEPENDANT, au bout de trois mois, les prédictions commencerent à avoir lieu; ma Mere se trouva grosse. Elle en eut tant de joye, qu'elle oublia tous les chagrins dont elle étoit menacée. Elle accoucha le plus heureusement du monde d'un Fils, avec un signe représent-

sentant parfaitement un soleil. Se souvenant alors qu'elle étoit menacée de le perdre, elle voulut qu'il fût nourri chez elle ; elle fit son occupation la plus douce de le voir élever sous ses yeux. Plus cet enfant lui coûta de soins, & plus il lui devint cher. Elle ne le perdoit presque jamais de vue, & la nuit il étoit enfermé sous sa clef : elle se flattoit qu'avec ces précautions elle ne tomberoit pas dans le cas dont elle avoit été menacée.

A mesure que cet enfant grandissoit, cette marque, qu'il avoit apportée en naissant, paroissoit de plus en plus. On en parla si souvent, que presque tous ses Amis eurent la curiosité de la voir ; il n'y avoit personne qui ne prît le prétexte pour annoncer des choses flatteuses sur la destinée de ce Fils précieux.

ENTRE tous les Parens, qui lui dirent les choses les plus agréables à ce sujet, le Comte de

de Villenemours, Frere de son Epoux, fut celui qui examina l'enfant avec le plus d'attention. Ma Mere ne fut pas tout à fait persuadée des complimens qu'il lui fit à cette occasion. Mr. son Beau-frere n'étoit pas riche, il avoit plusieurs Filles à marier, & il ne paroissoit pas naturel qu'il vît avec plaisir un héritier à son Frere, après s'être flatté que n'en ayant point eu les premières années de son mariage, son bien reviendrait à ses enfans; mais comme l'on est dans l'usage de dissimuler dans les familles, comme partout, ils vivoient les uns avec les autres dans une grande intelligence, quoique des deux parts ils scussent à peu près à quoi s'en tenir.

ENVIRON un an après la naissance du Fils de Me. de Villenemours, le feu prit une nuit à sa maison. Ma Mere n'eut rien de plus pressé, lorsque son Mari vint l'enlever pour la préserver

22 LES MEMOIRES DE

ver des dangers inséparables après un pareil accident, que de charger un de ses gens d'aller ouvrir la porte de la chambre de la Nourrice, où étoit enfermé son Fils, avec ordre de le transporter dans une maison voisine où elle s'alloit retirer. Mais quelle fut sa douleur, en apprenant que la chambre étoit vuide, & qu'on jugeoit, par la fracture de la porte, que la Nourrice, effrayée au premier cri occasionné par le feu, avoit recouru sans doute à ce moyen pour s'échapper ! Mr. de Villenemours, quelque occupé qu'il fût, rassûra ma Mere, en lui faisant entendre qu'elle auroit bientôt des nouvelles de son Fils, & que la Nourrice s'étoit peut-être retirée dans la première maison.

MA Mere, que rien n'étoit capable de calmer, fit faire des perquisitions par toute la Ville, & les fit continuer pendant plus de trois mois ; mais elles furent tou-

toutes inutiles; depuis ce tems elle ne put parvenir à en apprendre des nouvelles. Elle eut encore la douleur, au bout de quelques années, de perdre une Epoux qu'elle aimoit tendrement, & de souffrir de fort mauvais procedés de son Beau-frere à l'occasion de cette mort; car elle ne fut pas plûtôt arrivée, qu'il fit mettre en séquestre tous les biens de son Frere, & fit rendre un Arrêt, qui portoit que si son Neveu ne reparoissoit pas au bout de dix ans, ou qu'en se retrouvant, son état ne fût pas juridiquement constaté, lui & ses enfans entre-roient en jouissance des biens de Mr. de Villenemours; & qu'en attendant, les revenus lui appartiendroient, sauf à en tenir compte au Fils de son Beau-frere, en cas qu'il se représentât avec les conditions stipulées par cet arrangement.

VOILA, Mademoiselle, poursuivit de Firminville, la confiden-



24 LES MEMOIRES DE

dence que ma Mere me fit, malgré les représentations de Me. de Courval, en me recommandant de tenir la chose secrète jusqu'à ce qu'elle eût prouvé mon état. Elle me confia que pour y parvenir, elle venoit de dépêcher un Valet-de-Chambre, fort entendu, pour amener à Paris la Nourrice qui m'avoit élevé sous le nom du Fils de Mr. de Courval, dont Me. votre Mere avoit donné l'adresse. Il étoit chargé en même tems de lever une copie de l'Arrêt qui avoit admis la supposition qui m'ôtoit mon état, afin qu'il servît à prouver le tems où elle s'étoit faite. D'un autre côté elle envoya un autre de ses gens dans la Ville, où s'étoit retirée la Nourrice qui avoit élevé l'enfant qui avoit été enlevé la nuit que le feu avoit pris chez elle, parce que cctte femme étant revenue le même jour, elle avoit déclaré que dans le tems que
tout

tout étoit en confusion dans la maison de Mr. de Villenemours, on avoit enfoncé la porte de la chambre où elle étoit enfermée, & qu'un homme, qui s'étoit dit envoyé de la part de Me. de Villenemours, avoit emporté l'enfant, en lui disant qu'elle se sauvât, si elle le pouvoit, ne voulant pas se charger d'elle, parce qu'ayant l'air trop effrayé, il craignoit de se mettre dans le risque d'être gagné par le feu. Une pareille déclaration, qu'on avoit revêtue de formalités, pouvoit servir dans le cas où nous nous trouvions, & ma Mere étoit bien aise qu'elle fût confirmée par le propre témoignage de celle qui l'avoit donnée.

ME. de Villenemours me tint encore environ une heure, en me témoignant toute la tendresse & toutes les bontés imaginables; mais succombant enfin à l'assoupissement, n'ayant pas cessé de s'agiter pendant toute

26 LES MEMOIRES DE

la nuit, & d'écrire, je la quittai, résolu de partir sur le champ pour vous faire part, charmante Courval, du changement heureux arrivé à ma fortune, qui vraisemblablement ne peut avoir que des suites favorables à mon amour, si vous daignez penser encore pour moi, comme vous avez bien voulu le faire de tout tems.

Nous n'eûmes qu'un entretien fort court sur toutes ces choses. Ce cher Amant, que j'aimois plus que jamais, m'avertit lui-même qu'il n'avoit pas un moment à perdre pour se retrouver au reveil de Me. de Villemours, non seulement pour qu'on ignorât la démarche que sa passion venoit de lui faire faire; mais encore pour que son absence ne précipitât pas une Mere si tendre dans de nouvelles inquiétudes. Je trouvai son attention si fort à sa place, que je le pressai de s'en aller. Il exigea que je lui don-

donnasse du moins ma main à baiser, comme un témoignage de ma satisfaction. En vérité je ne pus lui refuser une grace si légère, & il fut se jeter dans sa chaise qui l'attendoit à la porte, transporté, à ce qu'il me parut, d'esperance d'amour & de plaisir.

Pour moi, j'avoüerai de la meilleure foi du monde qu'il ne fut pas plutôt éloigné, que je courus, en chantant, apprendre à mon Amie Ste. Cecile les bonnes nouvelles que je venois de recevoir. Elle me marqua sincèrement combien elle partageoit ma joye, & nous ne cessâmes, jusqu'à ce que la nuit nous obligêât de nous retirer, de nous entretenir bien agréablement sur ce sujet.

FIRMINVILLE, que j'appellerai bientôt Mr. de Villenemours, en attendant que je puisse lui donner un nom plus cher, m'avoit promis de m'envoyer son fidèle Verdun en Pos-

te, dès qu'il auroit quelque chose d'intéressant à me faire sçavoir, ayant exigé sa parole d'honneur qu'il n'y viendrait plus lui-même, ne voulant pas qu'il quittât une Mere, à laquelle il devoit faire sans cesse sa Cour, & étant bien aise d'ailleurs de ne pas me mettre dans le cas d'aigrir de plus en plus Mr. & Me. de Courval, qui continuoient à me boudier.

Huit jours se passerent, sans que rien m'arrivât. Enfin je commençois à devenir d'une inquiétude extrême, & à trembler qu'il ne fût arrivé quelque inconvénient qui balançât l'espoir de Firminville, lorsqu'enfin nous entendîmes, Ste. Cecile & moi, en nous promenant sur une terrasse du jardin d'où l'on découvroit la Campagne, le bruit d'un fouet qui nous fit penser qu'il arrivoit un Courier. J'étois trop attentive pour m'y méprendre, je découvris bientôt, par le moyen d'une

ne

ne lunette d'approche que j'avois empruntée exprès, un homme à cheval, en veste rouge galonnée, précédé d'un Postillon. Ah! c'est Verdun, m'écriai-je dans mon premier ravissement. Il va trop vite pour ne pas m'apporter de bonnes nouvelles. En effet ce Garçon alloit à toutes jambes, il sembloit qu'il devinât l'impatience où j'étois de le voir arriver.

Un moment après, il parut, & me fit demander au Parloir. J'avois préparé la petite gratification que j'avois dessein de lui faire, & en recevant son paquet, je lui mis deux Louis dans la main, en lui disant qu'il viendrait peut-être des momens où je ferois mieux les choses. Je lui ordonnai, en attendant ma réponse, de se reposer & de boire une coup. Ste. Cecile m'attendoit à la porte. Nous fûmes nous enfermer dans ma chambre, où nous lûmes tranquillement la Lettre

30 LES MÉMOIRES DE

que Firminville m'écrivoit; elle étoit conçue dans ces termes.

L E T T R E.

„ Il vient d'arriver un événement , Mademoiselle , aussi
„ heureux que nous pouvions
„ le désirer dans la circonstance critique où ma Mere , &
„ moi nous nous trouvions;
„ car enfin tout sembloit prouver , il est vrai , que je suis
„ ce Fils qu'elle a tant pleuré,
„ mais tous ces témoignages
„ de Nourrices ne pouvoient
„ tout au plus que servir de demi-preuves , & il en falloit
„ de bien authentiques pour constater mon état. Le Ciel paroît se déclarer. Mr. de Villenemours , Beau-Frère de ma
„ Mere , Frère de feu mon Pere , le même dont j'ai eu
„ l'honneur de vous parler en vous contant l'Histoire de
„ Me. de Villenemours , lequel étoit malade depuis quelques
„ mois ,

MAD. DE VILLENEMOURS. 31

„ mois, est depuis deux jours
„ à l'extrémité. Dans le mo-
„ ment qu'il s'est vû en danger,
„ il a dépêché un de ses gens
„ à ma Mere, en la faisant
„ prier de ne pas perdre un
„ moment, pour se rendre chez
„ lui, ayant des choses de la
„ dernière conséquence à lui
„ remettre, qu'il ne pouvoit
„ confier à personne, & qui
„ importoit à son repos.
„ Vous jugez bien, Mademoi-
„ selle, qu'elle a volé sur le
„ champ chez le mourant. Il
„ sembloit qu'elle eût un secret
„ pressentiment de ce qu'elle
„ alloit apprendre.

„ Au bout de trois heures,
„ elle est rentrée chez elle.
„ Son visage annonçoit tout à
„ la fois la tristesse & la joye.
„ Lis cet acte, m'a-t-elle dit,
„ en me remettant un Papier;
„ vas, tu ne feras plus inquiet
„ sur ton sort. Voici des preu-
„ ves bien authentiques que tu
„ es mon Fils. Lis tout haut;

„ pour moi, je n'ai pas la force
 „ de t'en dire davantage. Mon
 „ ame est remplie de tant de
 „ mouvemens à la fois, qu'à
 „ peine ai-je la force de les
 „ renfermer. Tout ce que je
 „ puis t'assurer, c'est que mon
 „ Frere m'a fait pitié, son état
 „ & son repentir m'ont atten-
 „ drie jusqu'aux larmes, je n'en
 „ puis encore revenir. Avant
 „ que de faire la lecture du Pa-
 „ pier qui venoit de m'être re-
 „ mis, j'ai obligé Me. de Ville-
 „ nemours à prendre un peu
 „ d'eau de cinamome, qui est
 „ sa liqueur favorite, pour ras-
 „ sûrer ses sens. Lorsque j'ai
 „ été tranquille du côté d'une
 „ santé qui m'est si chere, j'ai
 „ voulu lire l'acte en question.
 „ Ma Mere, qui se trouvoit
 „ mieux, m'a interrompu pour
 „ m'apprendre que dès qu'elle
 „ avoit paru, mon Oncle avoit
 „ congédié tous ses Enfans qui
 „ l'environnoient; qu'après s'é-
 „ tre trouvé seul avec elle, il
 „ lui

„ lui avoit ferré aussi fortement
 „ les mains que sa foiblesse le
 „ lui avoit permis, en lui dé-
 „ mandant si, après la répara-
 „ tion du mal qu'il lui avoit
 „ fait, il pouvoit compter qu'il
 „ feroit pardonné: que la honte
 „ du crime qu'il avoit voulu
 „ commettre, l'avoit empêché
 „ d'en dire davantage; qu'il avoit
 „ tiré de dessous son chevet
 „ l'acte que j'avois dans les
 „ mains, & qu'en le lui remet-
 „ tant, il l'assûroit que cette
 „ Pièce étoit en bonne forme,
 „ & qu'il y avoit fait joindre
 „ une instruction qu'il avoit si-
 „ gnée de sa main, par laquel-
 „ le elle auroit des lumières
 „ certaines sur ce qu'il lui im-
 „ portoit qu'elle sçût absolu-
 „ ment; qu'il la supplioit, en
 „ cas qu'après avoir pris com-
 „ munication de ces Pièces im-
 „ portantes, elle eût des re-
 „ proches à lui faire, de se
 „ souvenir qu'il étoit Frere
 „ d'un Mari qu'elle avoit tou-

B 5

„ jours

34 LES MEMOIRES DE

„ jours tendrement aimé , &
„ qu'en cette considération il
„ esperoit qu'elle voudroit bien
„ le ménager & ne le pas faire
„ mourir en désespéré.

„ TOUCHÉE, continua Ma-
„ dame de Villenemours , de
„ ces paroles & du ton péné-
„ tré dont elles ont été profe-
„ rées , j'ai protesté à mon
„ Beau-Frere que quelque of-
„ fense qu'il eût commise en-
„ vers moi , je la lui par-
„ donnois de bon cœur , &
„ qu'il pouvoit compter sur
„ mon silence & sur ma pa-
„ role.

„ CETTE réponse ayant at-
„ tendri Mr. de Villenemours ,
„ il m'a invité à lire les Papiers
„ qu'il venoit de me remettre ,
„ en m'assurant qu'après les
„ avoir consultés avec des gens
„ du métier , s'il manquoit quel-
„ que chose dans l'éclaircisse-
„ ment qu'il me donnoit , il
„ étoit prêt à les rectifier , son
„ honneur & son propre salut

„ é.

„ étant intéressés à me donner
„ sur cela toutes les satisfactions
„ que je pouvois raisonnable-
„ ment exiger de lui.

„ SENTANT par ce discours
„ la nécessité de me presser,
„ dans la crainte qu'une mort
„ trop prompte ne me jettât
„ dans quelque embarras sur
„ cette affaire inconnue, mais
„ que je soupçonnois, je suis
„ sortie, & j'ai passé tout de
„ suite chez mon Avocat. Nous
„ avons lû ensemble ces Pa-
„ piers. Juges, mon cher Fils,
„ poursuivit cette charmante
„ Mere en m'embrassant, de la
„ joye que j'ai ressentie en dé-
„ couvrant que cette déclara-
„ tion servoit à prouver ton
„ état. Après deux heures,
„ d'un mûr examen, Minutien
„ m'a protesté qu'il falloit que
„ ce fût un des des plus habi-
„ les de ses Confreres qui eût
„ dressé cet acte, qu'il consta-
„ toit parfaitement toutes les
„ choses, & que pourvu que

36 LES MÉMOIRES DE

„ celui de la supposition, dont
„ je lui ai parlé, y fût joint,
„ il n'y avoit point de doute
„ que le Parlement ne pronon-
„ çât en notre faveur.

„ APRES ce préambule, ma
„ Mere m'a dit de lire la dé-
„ claration de son Beau-frere.
„ Elle commence par une pro-
„ testation, accompagnée d'un
„ serment devant Dieu, que
„ tout ce qu'il va déclarer est
„ dans l'exacte vérité, & que
„ quoiqu'il ôte à ses Enfants la
„ moitié du bien dont ils au-
„ roient dû hériter à sa mort,
„ il ne regrette dans ce mo-
„ ment que de n'avoir pas plû-
„ tôt satisfait à sa conscience &
„ à son honneur, se flattant
„ que ses Enfants ne lui en sçau-
„ ront point mauvais gré,
„ puisque ce qu'il leur ôte par
„ sa présente déclaration, ne
„ leur appartient pas, & qu'ils
„ n'en peuvent jouir qu'injus-
„ tement.

„ ENSUITE il déclare que
„ se

„ se voyant beaucoup d'Enfans
„ lorsque sa Belle-sœur mit un
„ Fils au Monde, après avoir été
„ plusieurs années sans devenir
„ grosse, il avoit été si touché
„ de voir évanouir l'esperance
„ qu'il avoit conçue de voir
„ un jour passer tous les biens
„ de son Frere dans sa maison,
„ qu'il s'étoit mis dans l'esprit
„ de tenter jusqu'aux derniers
„ moyens pour rentrer dans ses
„ droits; qu'après avoir rêvé
„ pendant près d'une année, il
„ avoit enfin imaginé l'expé-
„ dient expliqué dans le détail
„ suivant.

„ QU'APRES avoir fondé
„ l'affection de Fabarel, son
„ premier Valet-de-Chambre
„ qui lui est attaché de tout
„ tems, & s'être assuré de son
„ secret & de sa fidélité, il lui
„ avoit confié son projet; que
„ Fabarel, connoissant qu'il
„ n'étoit question que d'enle-
„ ver un enfant, sans attenter
„ à sa vie, avoit promis de

38 LES MEMOIRES DE

„ choisir un moment favorable,
„ & de s'en emparer, mais
„ qu'après avoir remarqué l'im-
„ possibilité de venir à bout
„ de cette entreprise par le
„ soin avec lequel étoit gardé
„ cet enfant, il avoit imaginé
„ de mettre le feu dans la mai-
„ son, ne doutant pas que dans
„ le trouble, que cet accident
„ occasionneroit, il ne trouvât
„ le moyen d'exécuter son des-
„ sein.

„ Que ce projet approuvé,
„ Fabarel, qui connoissoit les
„ étres de la maison de Me. de
„ Villenemours, remarqua a-
„ vec soin où la Nourrice &
„ l'enfant couchoient; que pour
„ s'en assurer par ses propres
„ yeux & ne rien risquer, il
„ demeura un soir fort tard a-
„ vec le Cuisinier de la maison,
„ qu'il connoissoit particulié-
„ rement; qu'environ huit
„ jours après il prépara une
„ composition de matières com-
„ bustibles, & qu'ayant allumé
„ une

„ une mèche & enfermée tout
 „ dans une petite boîte, il
 „ trouva le secret, pendant
 „ qu'il étoit chez Me. de Vil-
 „ lenemours, de mettre cette
 „ boîte dans un grenier au-des-
 „ sus des Ecuries; que dès que
 „ l'artifice avoit eu fait son ef-
 „ fet, & qu'il fut sûr qu'il ne
 „ pouvoit s'éteindre aisément;
 „ il avoit été le premier à crier
 „ au feu, & que dès que les
 „ portes avoient été ouvertes,
 „ il s'étoit introduit secrète-
 „ ment, avoit enfoncé la porte
 „ de la chambre où étoit enfer-
 „ mé l'enfant, l'avoit envelop-
 „ pé dans un sac qu'il avoit ca-
 „ ché dans sa poche, & qu'il
 „ s'étoit enfui par une porte de
 „ derrière, sans être remarqué
 „ de personne.

„ QU'APRES avoir averti
 „ son maître que son dessein a-
 „ voit réussi, il avoit fait met-
 „ tre les chevaux à une chaise
 „ d'hazard, achetée dans cette
 „ ville, dans laquelle il s'étoit
 „ jet-

„ jetté avec l'enfant; que pour
 „ dérober sa marche, il avoit
 „ d'abord tourné du côté de la
 „ Champagne; qu'à Châlons il
 „ avoit quitté la Poste, loué
 „ des chevaux, & avoit pris la
 „ route de la Bourgogne; que
 „ de Ville en Ville il avoit
 „ changé de chevaux & de
 „ Postillon; qu'enfin s'étant
 „ trouvé à un quart de lieue
 „ d'un Village, il s'étoit arrêté,
 „ en disant au Postillon de
 „ l'attendre dans le Bois; qu'ayant,
 „ assûroit-il, à remettre
 „ l'enfant à sa Mère, qui demeuroit
 „ à une portée de fusil, il
 „ alloit revenir le joindre; qu'il
 „ étoit sorti du Bois, & qu'ayant
 „ remarqué de loin une femme,
 „ dans le grand chemin,
 „ sur son âne, il avoit abandonné
 „ l'enfant, comptant bien
 „ que ses cris attireroient la
 „ Passanne, & qu'émûe de pitié,
 „ elle s'en chargeroit sur
 „ le champ.

„ QU'AYANT entrevû que
 „ les

„ les choses tournoient comme
„ il l'avoit prévu, il avoit suivi
„ de loin cette femme ; qu'il
„ ne l'avoit pas perdue de vûe,
„ jusqu'à ce qu'elle fût arrivée
„ dans sa maison ; qu'il étoit
„ entré dans un Cabaret, où il
„ avoit passé la nuit, & que le
„ lendemain il s'étoit informé
„ adroitement du nom de cette
„ Païsanne, dans la vûe de l'é-
„ crire, afin de pouvoir rendre
„ un compte exact de sa com-
„ mission à son maître, qui lui
„ avoit recommandé positive-
„ ment de prendre cette pré-
„ caution, dans la vûe de re-
„ trouver cet enfant si le cas
„ l'exigeoit, de pouvoir lui fai-
„ re du bien sous quelque pré-
„ texte spécieux, s'il arrivoit
„ qu'on fut obligé de le laisser
„ dans l'ignorance de son sort.
„ QU'APRÈS avoir appris que
„ cette femme s'appelloit Mag-
„ delaine le Tessier, & le Village
„ la Ferriere, il avoit gagné la
„ Ville la plus prochaine, d'où
„ il.

„ il avoit repris la Poste pour
 „ Paris.

„ QUE six mois après, Faba-
 „ rel ayant été renvoyé à la Fer-
 „ rière pour découvrir ce qu'é-
 „ toit devenu le Fils de Me. de
 „ Villenemours, il avoit été
 „ fort surpris, après avoir fait
 „ adroitement connoissance a-
 „ vec Magdelaine le Tessier,
 „ de le reconnoître, & d'ap-
 „ prendre de cette femme qu'el-
 „ le le nourrissoit pour la Com-
 „ tesse de Courval, dont elle
 „ le disoit Fils.

„ QUE dans la crainte d'être
 „ trompé par un rapport qui
 „ lui paroissoit si singulier, il
 „ étoit resté quelque tems chez
 „ cette femme, & qu'ayant
 „ trouvé le moment favorable,
 „ il avoit découvert l'estomac
 „ pour chercher la figure re-
 „ marquable qu'il sçavoit que
 „ le Fils de Me. de Villene-
 „ mours avoit sur la poitrine;
 „ que l'ayant rencontrée, il n'a-
 „ voit point douté qu'il n'y eût

„ un mystère sur cette affaire,
 „ & que Magdelaine le Tessier
 „ ne fît passer cet enfant pour
 „ celui qui lui étoit peut-être
 „ mort dans ses mains; que lui
 „ étant impossible d'approfon-
 „ dir ce secret, il étoit revenu
 „ rendre compte de cette dé-
 „ couverte.

„ QUE lui Marquis de Vil-
 „ lenemours, content du dou-
 „ ble voile qui cachoit à jamais
 „ la naissance de son Neveu, il
 „ s'en étoit tenu à ces premiè-
 „ res précautions; mais qu'au
 „ bout de vingt ans ayant été in-
 „ formé par occasion du desa-
 „ veu que Mr. & Me. de Cour-
 „ val avoient fait d'un Fils
 „ qu'ils prétendoient leur avoir
 „ été supposé par une Païsanne
 „ qui en avoit été Nourrice,
 „ il avoit renvoyé Fabarel pour
 „ lui rendre compte du vérita-
 „ ble état de cette affaire, &
 „ de ce qu'étoit de venu cet en-
 „ fant desavoüé.

„ QUE depuis ce tems ayant
 „ ap-

44 LES MEMOIRES DE

„ appris que Mr. de Forcel en
„ prenoit soin, il n'avoit plus
„ fait aucune démarche sur ce
„ sujet, n'en n'ayant plus d'in-
„ quiétude, & s'étant détermi-
„ né à garder un profond secret
„ sur cette affaire.

„ MAIS qu'à peine étoit-il
„ tombé malade, que les re-
„ mords ayant commencé à l'a-
„ giter, il avoit confié à son
„ Confesseur le trouble de sa
„ conscience; que sur sa déci-
„ sion, il avoit envoyé cher-
„ cher le Sieur de *Puis-docte*
„ son Avocat, auquel il avoit
„ fait dresser le présent acte,
„ pour être revêtu, par-devant
„ Notaire, de toutes les for-
„ malités requises pour lui don-
„ ner la validité convenable
„ dans une affaire d'un aussi
„ grande importance que celle
„ dont il s'agissoit.

„ JE n'ai que le tems, Ma-
„ demoiselle, continuoit la Let-
„ tre de Firminville, de fermer
„ ce paquet; ma Mere me fait
„ de-

„ demander. Dès que j'aurai
 „ un moment à moi, je vous
 „ enverrai, par la Poste de de-
 „ main la copie de l'instruc-
 „ tion inserée à la suite de la
 „ déclaration de Mr. de Ville-
 „ nemours, avec celle des Pié-
 „ ces qui y sont attachées. Je
 „ me flatte que ces connoissan-
 „ ces vous intéresseront à mon
 „ égard: elles ne me sont pré-
 „ cieuses que parce qu'elles
 „ m'approchent un peu plus de
 „ vous, & que sans le bonheur
 „ de voir un jour mon amour
 „ agréé, tout le reste dans la
 „ vie m'est absolument indiffé-
 „ rent ”.

APRÈS avoir reçu une Let-
 tre si chere, & qui flattoit si fort
 mes sentimens secrets, j'écrivis
 quatre mots à mon Amant, par
 lesquels je lui faisois entrevoir
 que je partageois ses vûes, &
 qu'il me devenoit plus cher que
 jamais. Je congédiai Verdun
 avec ma Lettre, & je vins re-
 trouver Ste. Cecile, avec la-
 quel-

46 LES MEMOIRES DE

quelle je relûs les nouvelles que je venois de recevoir, en faisant d'agréables réflexions sur le suites d'une reconnoissance qui nous paroissoit tenir du prodige, & qui en effet pouvoit bien être appelée de ce nom.

Le lendemain sur le soir Mr. de Folbrac vint se présenter, dans l'esperance qu'il pourroit me voir; mais j'avois pris de si bonnes mesures, qu'il ne put parvenir à me faire aller au Parloir, quoique l'Abbesse même semblât vouloir lui donner cette satisfaction, ayant sans doute des raisons pour le ménager, ou craignant peut-être qu'il ne se portât à des extrémités contre sa Maison, dont on sçavoit qu'il n'étoit que trop capable.

J'étois trop occupée des nouvelles que j'attendois de Firminville, pour que la mauvaise humeur de ce Duc me fût impression. Hélas! si j'avois prévu ce qui en devoit résulter
bien.

bientôt, je me fusse sans doute conduite avec moins de fierté; mais qui se seroit imaginé qu'un homme de cette qualité fût capable de pareils excès? Je ne veux pas anticiper un fait, qui m'a coûté trop de larmes pour ne pas être détaillé avec tout le soin qu'il mérite

Mon Amant fut exact. Le jour suivant à huit heures, le Facteur m'apporta deux Lettres, l'une de ma Mere, & l'autre de Firminville. Mon premier mouvement fut d'ouvrir celle de mon Amant; mais la raison l'emporta sur mon amour. J'avois tant de raisons d'être inquiétée du silence que ma Famille gardoit depuis quelque tems à mon égard, & d'ailleurs je devois avoir tant d'impatience d'apprendre si Mr. de Trainelong étoit congédié, que quelle que fût mon impatience, je commençai par celle de Me. de Courval; elle ne contenoit que ces quatre mots.

LET-

L E T T R E.

„ VOTRE Pere est fâché,
„ Mademoiselle, de votre peu
„ de naturel. Vous ne lui
„ avez pas fait la moindre ex-
„ cuse sur votre résistance à ses
„ ordres; cela n'est pas bien ,
„ & sent l'entêtement. Vous
„ auriez pû l'appaiser par des
„ excuses & des caresses , ou
„ du moins me gagner pour ob-
„ tenir votre grace. Je suis
„ fâchée de mon côté , je ne
„ vous aurois point écrit, sans
„ l'obligation où je me trouve
„ de vous ordonner de ne point
„ recevoir Mr. de Folbrac, s'il
„ lui prend fantaisie d'aller
„ vous voir. Nous avons été
„ avertis qu'il est allé à Meaux,
„ & comme il a pû découvrir
„ ou vous êtes, il nous a paru
„ prudent de vous prévenir ”.

JE jugeai, par le style de
cette Lettre, que ma Mere é-
toit encore en colère, & je me
pro-

promis bien, dès le même jour, de réparer ma faute, que je n'avois commise que dans la crainte de les irriter. J'ouvris ensuite le paquet de Firminville, il contenoit ce qui suit.

L E T T R E.

„ LES fers sont au feu, char-
 „ mante de Courval; on vient
 „ d'indiquer pour Lundi pro-
 „ chain une assemblée de Pa-
 „ rens pour mettre sur le tapis
 „ mon affaire. En attendant,
 „ on vient de dépêcher un Ex-
 „ près à Ville-maison, ou cet-
 „ te Nourrice, appelée Mag-
 „ delaine le Tessier, dénom-
 „ mée dans la déclaration de
 „ Mr. de Villenemours, est ac-
 „ tuellement, Me. de Cour-
 „ val nous ayant appris qu'elle
 „ l'avoit fait évader, dans la
 „ crainte qu'elle ne fût punie
 „ de m'avoir substitué à feu
 „ Mr. votre Frere; mais Me.
 „ de Courval ne veut point
 „ Part. IV. C „ qu'el-

50 LES MEMOIRES DE

„ qu'elle paroisse sans un fauf-
„ conduit, qu'on va lui faire
„ obtenir, afin qu'elle ne ris-
„ que rien en se représen-
„ tant ”.

„ J'AI eu l'honneur de vous
„ promettre dans ma précédén-
„ te une copie de l'instruction de
„ Mr. de Villenemours pour fa-
„ ciliter le succès de son affaire.
„ Comme elle est fort longue,
„ & qu'à peine ai-je le tems d'é-
„ crire, en voici le précis.

„ FABAREL, ce Valet-de-
„ Chambre, dénommé dans la
„ déclaration de Mr. de Ville-
„ nemours, est actuellement
„ pourvû d'une charge d'Huif-
„ fier à Melun, ayant deman-
„ dé son congé, peu de tems
„ après m'avoir enlevé à ma
„ Mere, pour se marier avec
„ une fille de cette Ville. On
„ doit le faire assigner pour lui
„ faire déposer de la vérité des
„ faits, & lui signifier copie de
„ la Déclaration signée & é-
„ crite de sa main.

„ CET.

MAD. DE VILLENEMOURS. 51

„ CETTE déclaration con-
„ tient les mêmes faits portés
„ dans celle de son maître. Mr.
„ de Villenemours prie instam-
„ ment ma Mere & moi de par-
„ donner à Fabarel , n'ayant
„ fait qu'exécuter ses ordres,
„ & de le mettre, s'il se peut,
„ à couvert des suites d'une af-
„ faire criminelle où sa vie
„ pourroit courir quelque dan-
„ ger.

„ VOILA, Mademoiselle, les
„ Pièces qui vont justifier mon
„ état. Je ne ferois pas entré
„ dans un si grand détail, sans
„ l'ordre exprès que vous m'en
„ avez donné.

„ J'ATTENDS . avec beau-
„ coup d'impatience votre re-
„ tour; je me flatte qu'il est
„ prochain. Mr. votre On-
„ cle, qui me conserve tou-
„ jours la même amitié, m'a
„ demandé, en badinant ce
„ matin, si je songeois toujours
„ à devenir son Neveu. Vous
„ devez vous imaginer, aima-

„ ble de Courval, que je n'ai
 „ pas laissé échapper une occa-
 „ sion si favorable. Je lui ai
 „ avoué naturellement que quel-
 „ que joye que m'ait procurée
 „ le bonheur de retrouver une
 „ Mere si digne de ma tendres-
 „ se & de mes respects, il ne
 „ seroit pas parfait, si je me
 „ voyois sans esperance de ce
 „ côté. Il m'a répondu, en
 „ reprenant son sérieux, qu'a-
 „ près l'avoir emporté sur tant
 „ d'obstacles, il ne doutoit pas
 „ qu'à la fin je ne parvinssé à
 „ ce point, en me protestant
 „ qu'il ne me nuiroit jamais;
 „ mais il a ajouté que je devois
 „ bien me donner de garde de
 „ laisser entrevoir ce projet,
 „ sur-tout devant Mr. & Me. de
 „ Courval, qui sont indignés
 „ contre vous, & qui d'ailleurs
 „ se trouvent fort embarrassés
 „ des engagemens qu'ils ont
 „ pris avec le Président de Trai-
 „ nelong, lequel prétend que
 „ le mariage se fasse, & qui a
 „ eu

„ eu assez peu de délicatesse
„ pour dire qu'il ne s'agissoit
„ que de vous ordonner de lui
„ donner la main; qu'après ce-
„ la, il faisoit son affaire de
„ votre consentement, & que
„ dans ce mariage il pouvoit
„ bien s'en passer ”.

LE reste de cette Lettre étoit rempli de douceurs & d'assurances d'une fidélité éternelle, avec des prières de lui donner tous les jours de mes nouvelles.

PENDANT près de trois semaines que je restai encore au Couvent, je reçus journellement des nouvelles de mon Amant. Il me rendoit compte de la manière dont les choses s'étoient passées dans l'assemblée de Parens, tenue pour assurer son état; que comme c'étoit tous de fort honnêtes gens, & qu'ils reconnurent parfaitement la validité des faits, il n'y eut aucune contestation; ce qui abrégéa les procédures, Firminvil-

le ayant été reconnu tout d'une voix pour Mr. de Villemours, dont acte fut dressé, qu'ils signèrent tous. Ce consentement général fit d'autant plus de plaisir à Me. de Villenemours, que ne se trouvant point de Partie contestante l'état de son Fils, cette affaire ne fut pas portée au criminel; ce qui tranquillisa Fabarel & la Nourrice, qui, depuis qu'ils étoient arrivés, étoient agités de craintes & d'inquiétudes assez légitimes.

DEUX jours après que Mr. de Villenemours m'eut dépêché Verdun pour me faire part de cet heureux dénouement, Ste. Cecile entra précipitamment dans ma chambre, en m'apprenant qu'elle venoit de voir, de la terrasse où elle se promenoit, un carrosse à six chevaux, & qu'elle avoit reconnu les livrées de mon Pere. Je vais vous perdre, chere Amie, me dit-elle, en me serrant dans ses bras, & en me mouillant de ses larmes, un se-

secret \ pressentiment me l'annonce , j'en vais mourir de chagrin. Je fus si attendrie de tout ce que cette aimable Religieuse exprima à ce sujet, que je ne pus retenir mes pleurs. Je l'affûrai que je ne l'oublierois jamais, que quoi qu'il m'arrivât, elle ne devoit pas douter de la constance de mon amitié. Je lui promis de lui donner de mes nouvelles le plus souvent qu'il me seroit possible, & de venir la voir autant que je le pourrois. Toutes ces assurances ne la calmerent point : elle me dit, en rougissant, qu'il y auroit eu un moyen bien plus simple pour nous rapprocher. Je lui demandai avec vivacité ce qu'elle imaginait pour y parvenir ; mais concevant qu'elle n'auroit pas le tems de me l'expliquer, & qu'elle avoit sur cela bien des choses à me confier qui lui étoient passées par l'esprit, il fut convenu que si je ne parlois point, nous nous en entre-

tiendrions après le départ des personnes qui venoient me voir, & que si j'étois obligée de les suivre, elle me les écriroit à Paris.

LES conjectures de la pauvre Ste. Cecile ne furent que trop vraies ; c'étoit Mr. & Me. de Courval eux-mêmes qui venoient me chercher. Nous n'eûmes aucun lieu d'en douter, en apprenant de la Tourrière qu'ils étoient montés dans le Parloir de l'Abbesse, & qu'ils avoient fait demander en même tems leur Parente. Nous jugeâmes qu'ils alloient avertir Madame l'Abbesse qu'ils m'emmenoient, & faire leurs adieux à la Mere Benigne. Effectivement un moment après, on me fit avertir de donner mes ordres pour plier ma toilette. Lorsque je passai au Parloir, où l'on m'avoit fait appeler, mon Pere me dit sans préambule de faire mes adieux, & qu'il n'avoit pas un moment à perdre pour retourner à Paris.

STE.

ST E. Cecile, qui m'attendoit à la porte du Parloir, se jetta à mon coup en fondant en larmes, & me pria, dès que je serois arrivée, de lui donner de mes nouvelles. Je n'eus que le tems de le lui promettre; car toutes les Religieuses & les Pensionnaires vinrent me conduire jusqu'à la clôture, en enviant peut-être dans le fond de leur cœur le bonheur que j'avois de rentrer dans le Monde. Mon Pere, qui m'attendoit à la porte, leur fit une réverence, en me présentant la main avec bonté pour monter en carosse. Ma Mere s'y étoit déjà rendue, & dès que je fus placée, l'ordre fut donné de retourner à Paris.

Je m'attendois, après la lettre que Me. de Courval m'avoit écrite, à essuyer une mercuriale de mon Pere. Cette expectative m'avoit rendu fort sérieuse; mais quoiqu'ils fussent quelque tems l'un & l'autre sans

me parler, je jugeai, à leur bonne humeur, que j'en ferois quitte à bon marché. Mon Pere m'examina deux ou trois fois à la dérobée avec beaucoup d'attention, & puis parla à l'oreille de Me. de Courval. Quelque bas qu'il le fît, j'entendis qu'il lui disoit: Elle est embelie à ne pas la reconnoître. Je ne pus m'empêcher de rougir; ce qui fit comprendre à Mr. de Courval que je l'avois entendu, & il en sourit. Il est vrai que le grand air m'avoit donné un peu d'embonpoint; au-lieu d'être hâlée, j'étois blanchie à un point, qu'il se trouvoit peu de femmes qui pussent m'être comparées sur cet article, & cela ne contribue pas peu à apprécier un visage, quand il est formé de traits d'une certaine façon.

A peine avions-nous fait cinq lieuës, que Me. de Courval fit remarquer à mon Pere une chaise avec deux Postillons, qui sembloit venir au-devant de nous.

nous. C'est le Duc de Folbrac, reprit-il. En partant, il m'a prévenu qu'il pourroit bien nous faire cette galanterie. Je lui en sçais bien bon gré, continua ma Mere; c'est une preuve de son impatience, & assurément elle ne doit pas déplaire de la part d'un homme de son rang.

On doit imaginer quelle fut ma surprise, en entendant ces choses. Je ne sçavois si veillois réellement. Il paroissoit, par ce qui venoit d'être dit, que depuis mon absence mes Parens, qui avoient paru si opposés à ce Duc, étoient en liaison avec lui, & bien changés à son égard. Que vouloit dire un contraste aussi prodigieux? je m'y perdois; mais je n'étois pas encore à la fin de mon étonnement. La chaise, se trouvant à la portée du carrosse, s'arrêta; mon Pere avoit tiré le cordon, notre équipage en fit autant. Monsieur de Folbrac, qui étoit déjà descendu de sa voiture, monta

6. LES MÉMOIRES DE

dans la nôtre , en s'écriant que sans le Roi, qui l'avoit retenu deux heures , il seroit arrivé avant que nous fussions partis du Pont-aux Dames. Puis s'arrêtant tout d'un coup , il m'examina avec une attention si fixe, que j'en baissai les yeux & que j'en rougis. Mon Dieu ! qu'elle est embellie , s'écria-t-il ! Nous n'avons pas une femme à la Cour qui ôse lui disputer la pomme. Elle est d'un éclat à faire mourir de dépit toutes celles qui ont des prétentions. Après cet éloge, il caressa fort mon Pere, baisa la main à ma Mere, & nous dit que le Roi étoit allé promener ; qu'il devoit coucher dans une de ses maisons Royales ; que cet arrangement étoit à miracle , puisque par-là lui, qui parloit , pourroit passer trois jours avec nous, pendant lesquels il esperoit avancer & prendre bien des arrangements.

Voici le lieu pour faire le por-

portrait de ce Courtisan, dont la venue imprévue & les façons ne me disoient rien de bon. Il avoit environ quarante ans, étoit grand, & d'une figure noble; ses yeux petilloient d'esprit, & ils n'en imposoient point. Il avoit une fureur pour les femmes, qui avoit pensé lui faire bien des affaires; mais comme il avoit toujours trouvé le secret d'être en faveur, & qu'il étoit fort brave, il s'en étoit toujours tiré le plus heureusement du monde. Il étoit bien difficile de le connoître sans l'aimer. Il avoit une aménité dans le caractère qui vous prévenoit sur le champ en sa faveur. Ajoutez à cela que quand il avoit ses raisons pour vous gagner, il devenoit si complaisant & si doux, qu'on se trouvoit forcé de plier. Enfin il vous assujettissoit, il n'étoit pas possible de lui résister.

LORSQUE nous fûmes arrivés à Paris, mon Pere le condui-

duisit dans son Cabinet, où ils restèrent enfermés pendant longtems. Je ne pouvois concevoir quels étoient les motifs pressans qui avoient amené Mr. de Courval au point d'avoir des relations si intimes avec un homme qui lui avoit tant déplu, & pour lequel on m'avoit mise si précipitamment dans le Couvent. Je ne puis trop le répéter; mais je ne fus pas longtems incertaine à ce sujet. À peine me trouvai-je seule avec Me. de Courval, qu'elle expliqua l'énigme. Je vous sçais bon gré, me dit-elle en souriant, de ne point être curieuse. Je gagerois bien cependant que vous voudriez fort savoir à quel dessein nous vous avons retirée d'un Couvent, dont vous ne comptiez pas sortir aussi tôt. Je veux bien vous l'apprendre, c'est pour vous marier, non avec le Président de Trainelong, continua ma Mere, remarquant que ce mot m'avoit étonnée, quoi-

quoiqu'il soit très riche, & que cet établissement vous eût procuré de grands avantages; vous allez passer dans les bras d'un Epoux fort au-dessus du Président. Pour ne pas vous tenir plus longtems en suspens, vous ferez Duchesse, ma Fille, avant huit jours. Mr. de Folbrac, que nous craignons tant, s'est montré si honnête homme sur le chapitre de la passion qu'il a conçue pour vous, que votre Pere, enchanté d'une recherche qui nous fait tant d'honneur, & qui va mettre sa Famille en faveur, a répondu comme il le devoit; il a donné sa parole & a reçu la sienne. Jugez de ma satisfaction & de celle de tous nos Amis. Quand nous perdrons notre procès, ce qui n'arrivera certainement pas à présent, ne devrions-nous pas nous en louer, puisqu'il nous a procuré un bonheur aussi grand que celui de vous marier si honorablement, & de nous al-
lier

64 LES MEMOIRES DE

lier à tout ce qu'il y a de plus grand dans le Royaume ?

MA Mere étoit si affectée de ce mariage & des avantages qu'elle s'en promettoit, qu'elle ne fit pas attention au dépit que je ne pus m'empêcher de ressentir, qui devoit vraisemblablement se faire lire sur ma physionomie. Je compris dans le moment tous les tourmens auxquels j'allois être en proie, en cas que je voulusse résister aux volontés de ceux de qui je tenois le jour, comme j'en pris sur le champ la résolution, quelque chose qui en pût arriver. Quoi ! après tant de preuves de la fidélité de Mr. de Villenemours, tant de traverses & de miracles opérés pour nous rapprocher, je me serois laissée éblouir d'un vain titre pour me rendre malheureuse, & pour désespérer un Amant si passionné, & auquel j'avois juré tant de fois de n'être à personne, si la rigueur de sa destinée m'empê-

pêchoit d'être à lui ! Non non , me dis je en moi-même , pendant que ma Mere continuoit à m'étaler les suites avantageuses d'un mariage si brillant , je mourrai plutôt , cher Amant , que de t'accabler d'un coup si sensible. Ne crains pas que rien puisse m'ébranler ; je préfère d'être renfermée dans un Couvent pour le reste de mes jours , je dois m'y attendre , & je ne m'en repentirai jamais.

UNE visite , qui survint heureusement , retarda de quelques momens un entretien dont je sentoie & craignois tous les desagremens. Après être restée quelque tems dans la chambre de ma Mere , pour ne point paroître incivile , je volai dans ma chambre , où , dès que je fus enfermée , j'écrivis ces quatre mots à Villenemours pour le tranquilliser , en cas qu'il apprît , par d'autre que par moi , le nouveau mariage qui étoit sur le tapis.

B IL.

B I L L E T.

„ JE viens d'arriver à Paris,
„ Monsieur, où la première
„ chose qui j'apprens, c'est
„ que le Duc de Folbrac m'a
„ demandée en mariage. Je
„ me presse de vous écrire
„ pour que vous n'en soyez
„ point inquiet. Vous connois-
„ sez mes sentimens, soyez
„ tranquille, ils ne se démen-
„ tirent jamais”.

J'ENVOYAI ce Billet par un Laquais de ma Mere, nommé du Four, qui s'étoit attaché à moi, & dont je connoissois la discrétion. Je lui donnai un Louis pour l'engager à m'être fidèle: il partit comme un trait d'arbalète, & avant que la visite, dont j'ai parlé, fût finie, il eut l'adresse de me glisser la réponse de mon Amant, sans que Me. de Courval, chez laquelle j'étois rentrée, pût s'en appercevoir. J'attendis un moment
fa-

favorable pour l'ouvrir, & j'y
trouvai ces mots.

L E T T R E.

„ JE sçavois , charmante de
„ Courval , le mariage en ques-
„ tion. Mr. votre Oncle , chez
„ lequel je loge encore , parce
„ que mon appartement n'est
„ pas prêt chez ma Mere , me
„ l'a confié hier au soir. L'af-
„ sùrance , que vous voulez
„ bien me donner , me rend la
„ vie ; j'en vais faire usage pour
„ tenter tous les moyens pos-
„ sibles , afin d'empêcher ce
„ terrible mariage. Si je suis
„ assez malheureux pour qu'ils
„ me manquent , j'en connois
„ un qui est infailible , & que
„ je ne laisserai pas échapper”.

LA fin de cette Lettre m'in-
quiéta. J'en écrivis sur le champ
une seconde , par laquelle je lui
défendois toute voye de fait ,
prévoyant que ce dernier
moyen , qu'il m'annonçoit in-
fail-

faillible, ne pouvoit s'entendre que d'une querelle avec son Rival. J'exigeai qu'il me donnât sa parole d'honneur qu'il n'entreprendroit rien de semblable, lui renouvelant la mienne de n'être jamais à la personne en question.

DES que je me fus tranquilisée de ce côté, je descendis dans l'appartement de M^c. de Courval, qui m'avoit fait appeler. Il venoit d'y arriver grand monde, & comme on soupçonnoit mon mariage avec le Duc de Folbrac, quoiqu'il ne fût point encore déclaré, beaucoup de gens, que la curiosité de me voir avoit sans doute attirés, étoient venus sous différens prétextes rendre visite à ma Mere. Elle ne haïssoit point la bonne compagnie, & elle me parut fort aise de toutes les politesses dont on la combloit. Pour moi, quoiqu'à mon arrivée on m'eût comblée d'éloges sur ma prétendue beauté, je restai fort
sé-

sérieuse. Mr. de Folbrac m'en fit fort la guerre ; & je crois que j'y répondis fort mal.

SUR les neuf heures du soir, insensiblement tout le monde se retira. Mr. de Folbrac resta encore une demi-heure, & la passa à se plaindre de l'indifférence que je lui marquois & à me dire les choses les plus délicates sur son amour & sur les charmes qu'il me trouvoit. Il ne dut pas être content de moi, je me retranchai sur les lieux communs de la politesse ordinaire, & ne lui répondis rien dont il pût s'applaudir.

A peine fut-il sorti, que Mr. de Courval me demanda, en souriant, si je trouvois Mr. de Folbrac plus à mon gré que Mr. de Trainelong. Ma Mere, sans me donner le tems de répondre, repartit qu'elle m'avoit déjà prévenue, & que j'étois dans les sentimens où je devois être sur le mariage dont il étoit question.

UNE

70 LES MEMOIRES DE

UNE timidité impardonna-
ble, dont je ne fus pas la
maîtresse, m'empêcha de dé-
mentir Me. de Courval, & me
fit garder le silence. Mon Pe-
re, qui pensa que le titre de
Duchesse m'avoit ébloüie, pa-
rut fort content, dans la con-
fiance que j'étois consentante
de ce prochain engagement.
Une partie de la soirée se pas-
sa à vanter les alliances, les
dignités & les biens du Mari
qui m'étoit destiné. Je laissai
tout dire, & je ne répondis
rien qui pût faire soupçonner
mon éloignement.

Le lendemain je fus excédée
de Mr. Folbrac. Il se trouva
à ma toilette, dîna au logis,
& ne se retira que fort tard.
Comme mon Pere lui avoit
fait part de la reconnoissance
qu'il me supposoit pour sa re-
cherche, il ne fit qu'une légè-
re attention à l'indifférence que
je continuois à lui marquer. Il
la prit peut-être pour une mar-
que

que de ma timidité , & peut-être de mon innocence ; ces présomptions ne servirent qu'à le rendre plus amoureux que jamais.

PENDANT huit jours les choses restèrent en cet état, le neuvième Me. de Villenemours vint voir ma Mere, accompagnée de mon Amant. Mon mariage n'étoit plus un mystère, & elle en recevoit les complimens. Me. de Courval pensa que la visite de la Mere de mon Amant étoit relative à ce Cérémonial , & en la voyant, elle lui tendit les bras, en l'assurant que de tous ceux qui étoient venus la féliciter sur mon mariage, il n'y avoit pas de complimens qui lui fussent plus agréables que les siens. Mr. de Villemours, sans répondre à ce discours, lui dit qu'elle avoit à l'entretenir de choses de conséquence, & qu'elle lui conseilloit de faire dire à sa porte qu'elle ne voyoit personne. Ma Mere, sur-
pri-

prise d'une semblable précaution, lui demanda s'il étoit nécessaire de me faire retirer. La Mere de mon Amant repartit que j'étois trop intéressée au secret qu'elle venoit révéler, pour qu'il ne me fût pas confié. Après ces mots, elle s'assit à côté de Me. de Courval, & lorsque mon Pere, qui venoit de conduire un de ses Amis, fut rentré, elle parla en ces termes, en adressant la parole à ma Mere.

QUOIQU'IL y ait fort peu de tems, Madame, que j'aye l'honneur de vous connoître, l'ancienne amitié qui nous unit, Mr. de Forcel & moi, & les services que vous avez bien voulu me rendre en m'aidant à constater l'état de mon Fils, sans parler de toutes les obligations que je vous ai à cause de la bonne éducation que vous lui avez donnée, sont des motifs si forts pour vous aimer, & pour m'intéresser à tout ce
qui

qui vous touche, qu'ils me font passer par-dessus les raisons de politique, de ménagement & de prudence, qui dans tout autre cas m'auroient forcée à garder un silence éternel sur des secrets qu'il est important que vous sçachiez, & qui seroient capables de me perdre, aussi bien que mon Fils, si je n'étois pas assurée que vous en ferez un bon usage. Une seule réflexion vous va faire comprendre, Madame, à quoi je m'expose pour vous prouver mon amitié. Mr. de Folbrac est tout puissant à la Cour, vous le sçavez mieux que moi ; concevez donc ce que je risque, en me brouillant avec lui. Il n'y a point de doute qu'il ne cherchoit les occasions de s'en ressentir, & en supposant qu'il ne le pût contre moi, il est à présumer que mon Fils, qui est dans le Service, le trouveroit à tous les quarts d'heure du jour dans son chemin. J'ai médité

Part. IV.

D sur

sur toutes ces considérations, mais quelque puissantes qu'elles m'aient paru, je n'ai pas cru qu'elles dussent l'emporter sur ma reconnoissance & sur mon amitié. Je suis fâchée qu'il ne m'ait pas été possible de vous prévenir plutôt; mais je n'ai été informée que depuis trois jours des engagemens que vous avez pris avec ce Duc, & il m'a fallu tout ce tems pour me résoudre à vous avertir que le brillant mariage que vous vous proposez; & qui vous a peut-être trop tôt séduite, ne peut que vous plonger dans un abyme de regrets & de chagrins. Vous en allez convenir, comme moi, lorsque je vous apprendrai que Mr. de Folbrac est marié depuis deux ans en secret avec M^{lle}. de Salbandine, Fille d'un Maître des Requêtes, lequel est mort huit mois auparavant, & que Mr. de Folbrac a deux enfans de cet hymen clandestin.

UN

UN coup de foudre & la chute de ce discours auroient été la même chose pour Me. de Courval. Elle en rougit de colère, & tomba dans une profonde rêverie. Mon Pere leva les yeux au ciel, se mordit les doigts, & quitta son siège pour se promener dans son appartement. Villenemours & moi nous nous entre-regardâmes à la dérobée, prévenu de réflexions, à coup sûr bien différentes de celles de mes Parens. Pour Me. de Villenemours, sans faire semblant d'avoir remarqué l'impression que son avis venoit de causer, elle continua sur le même ton, en détaillant avec beaucoup de soin l'aventure qui avoit donné lieu au mariage de Mr. de Folbrac, & en ajoutant qu'elle ne voudroit pas répondre, de l'humeur dont il étoit, qu'il n'eût trois ou quatre ménages à Paris, ou ailleurs, dans le goût de celui qu'elle venoit de détailler.

MA Mere, qui avoit fait ses

réflexions, pendant que Me. de Villenemours achevoit ce propos, & qui se trouva sans doute piquée de la franchise d'un avis qui renversoit tant de belles espérances, répondit assez séchement qu'elle étoit surprise des inquiétudes qu'on venoit lui donner sur des sujets aussi peu importants, sur-tout à la veille d'un mariage déclaré, & dont elle avoit déjà reçu les complimens; que ce prétendu mariage avec la Demoiselle de Salbandine ressembloit sans doute à beaucoup d'autres que les gens de la qualité de Mr. de Folbrac contractoient tous les jours sans conséquence, où le Curé & le Notaire n'étoient point appelés; que si le Parlement étoit obligé de prononcer sur de semblables engagements, il ne pourroit vaquer à d'autres affaires, puisque personne n'ignoroit que Paris étoit rempli de ces unions secrètes, qui finissoient toujours par quelques sommes d'ar-

d'argent ; qu'en un mot Mr. de Folbrac n'étoit point homme à manquer à une Famille comme la sienne, & qu'il se respectoit trop lui-même pour épouser une Fille de condition au vû & au sçû de tout Paris, tandis qu'il auroit des engagements aussi sérieux qu'on osoit le prétendre.

Me. de Villenemours, surprise d'un ton auquel elle étoit si peu accoutumée, dans la confiance où elle étoit que son amitié alloit lui attirer les plus sincères remerciemens, répondit avec vivacité ; & comme elle étoit fort vive, il lui échappa le nom de Provinciale, qui acheva d'irriter Me. de Courval, laquelle ne croyoit pas en avoir ni l'air, ni les façons, & qui, ayant toujours primé dans sa Province, se croyoit à l'égal de tout ce qu'il y avoit de mieux à Paris dans son genre. La querelle s'échauffa. Mr. de Villenemours, qui conçut que

s'il ne trouvoit pas le moyen de réconcilier nos deux Meres, son amour n'avoit plus rien à esperer, voulut les adoucir & engager Mr. de Courval, qui n'avoit point encore parlé, à prendre ce parti. La réponse de mon Pere fut terrible. Que je ne vous voye jamais, Monsieur, lui dit-il froidement. Vous n'avez jamais mis le pied chez moi que pour y causer du trouble. Je conçois vos desseins, continua-t-il, en me lançant un regard terrible, vous avez de trop bonnes raisons pour que le mariage de ma Fille ne se fasse pas, pour que je ne sois pas sûr, que sans paroître ici, vous avez fait jouer les ressorts que M^e. votre Mere vient de mettre en œuvre; mais ce sera fort inutilement, car quand celui-ci n'auroit pas lieu, elle seroit mariée avant quinze jours: & pour trancher le mot, elle ne sera jamais à vous.

M^e. de Villenemours commen-

mençoit à répondre avec emportement à ce discours, lorsque mon Oncle entra, malgré l'ordre qui avoit été donné à la porte ; on ne crut point qu'il pût regarder l'Oncle du Maître de la maison. Les bras lui tombèrent, en comprenant la rupture ; mais il ne se fut pas plutôt mis au fait des motifs qui l'occasionnoient, qu'il prit le grand ton à son tour. Il traita Mr. & Me. de Courval du haut en bas, en leur reprochant leur ingratitude envers Me. de Villenemours, assurant qu'elle n'avoit rien avancé qui ne fût exactement vrai, & qu'il étoit venu lui-même dans l'intention de donner cet avis, se trouvant trop intéressé dans cette affaire pour garder aucun ménagement avec personne. Il ajouta qu'il étoit fort scandalisé qu'on eût osé manquer à une Amie de la distinction de Me. de Villenemours, & que dès que la tête leur tournoit au point de ne garder

aucun ménagement avec leurs Amis & avec leurs Parens, il se retiroit pour jamais; que si tout Paris se moquoit d'eux, comme on s'y préparoit déjà, c'étoient leurs affaires; qu'ils étoient les maîtres de me perdre; qu'il me plaignoit, mais que ne pouvant l'empêcher, il s'en lavoit les mains.

EN finissant ces mots, il présenta la main à Me. de Villenemours, dit à Mr. de Villenemours de passer devant lui, & ils se retirèrent tous. J'aurois voulu pour toutes choses au monde qu'il m'eût été permis d'en faire autant. Ma Mere, qui étoit d'une humeur terrible, la passa sur moi; elle me rendit responsable de tout ce qui venoit d'arriver, me reprocha aigrement mes sentimens pour Villenemours, me défendit de jamais le voir, me faisant les plus terribles menaces, si j'osois entretenir aucun commerce avec lui, & m'étant échappé un seul
mot

mot pour me justifier sur ce qu'elle m'accusoit d'être complice de cette scène, & d'avoir agi sous main pour qu'on lui donnât l'avis qui l'avoit révoltée, elle me donna un soufflet, m'ordonna de me retirer dans ma chambre, & de ne paroître devant elle que quand elle me l'ordonneroit.

PEU accoutumée à de pareils traitemens, je rentrai dans mon appartement toute en larmes. Les réflexions désagréables, que j'y fis sur tout ce qui venoit de se passer, ne me consolèrent pas ; je conçus qu'après une brouillerie aussi vive, mon amour ne devoit plus se flatter, & que tout ce qui pouvoit m'arriver de mieux, étoit d'être enfermée dans un Couvent, où le ressentiment de mes Parens me laisseroit longtems.

JE me rappelai dans ces tristes momens les malheurs de la vie de ma bonne Amie Ste. Cécile, & de quelle manière ils

82 LES MÉMOIRES DE

s'étoient terminés. Hélas ! je crains bien, me dis-je en moi-même, que tant de flatteuses espérances, conçues avec des fondemens si légitimes, n'aboutissent au même point. Cette idée augmenta ma douleur, & m'accabla des plus cruels chagrins.

CEPENDANT en songeant aux consolations que m'avoit données Ste. Cecile dans les tems où j'étois accablée de chagrin, je me rappelai que je lui avois promis de lui écrire dès que je serois arrivée. Je le fis, & en lui confiant les nouvelles peines auxquelles j'étois en proie, je sentis une sorte de soulagement, parce que j'étois bien sûre qu'elle les partageroit.

LE lendemain ma Mere me fit appeller dans son appartement ; elle étoit encore au lit. Je l'abordai en tremblant. Si Mr. de Folbrac vient ce matin, me dit-elle, sans me parler de ce qui s'étoit passé la veille ; ne
lui

lui dites rien au moins qui ait rapport aux avis qu'on me donna hier, & recevez-le bien. Je ne répondis rien. Seriez vous assez innocente, continua-t-elle, pour vous souvenir de la vivacité que j'eus hier avec vous? Je vous en sçaurois fort mauvais gré, ajouta-t-elle, en prenant un ton de bonté, parce que ce seroit une preuve que vous ne m'aimez pas comme vous le devez.

Je répondis que je ne m'en souvenois que pour regretter de l'avoir fâchée, & que je n'en avois pas eu l'intention. Ma Mere, sur cette réponse, me tendit la main, que je baisai, & changea de discours. Mr. de Courval arriva un moment après, parla à l'oreille de ma Mere, & sortit. Il me regarda avec assez de froideur; cependant en passant devant moi, il me dit qu'il se donnoit plus de peine pour moi que je ne le méritois.

84 LES MEMOIRES DE

SUR ce peu de mots, Me. de Courval me fit une grande remontrance, & me conseilla de ne point me brouiller avec un Pere si bon, en conservant des sentimens qui n'aboutiroient qu'à me rendre malheureuse. Comme je devinai fort bien de quoi elle me vouloit parler, je ne voulus point m'engager dans une justification qui m'auroit peut-être menée trop loin.

SUR le midi Mr. de Folbrac se fit annoncer; ma Mere étoit à sa toilette, & je n'avois pas fait encore la mienne. Après les premiers complimens, il se récria sur mon négligé; il le trouva charmant, & en fit l'éloge. J'avoüerai de bonne foi que quoique le Duc ne m'eût pas plu, je ne fus pas fâchée des choses flatteuses qu'il me dit à ce sujet. L'amour propre n'est point délicat, tout ce qui le chatouille lui plait, le séduit, n'importe qui.

MR. de Folbrac, après être
ref-

MAD. DE VILLENEMOURS. 85

resté une heure avec nous, & nous avoir entretenues de tous ces jolis riens qui se passent dans le monde, qui ne deviennent intéressans que par la manière dont ils sont contés, nous quitta pour se rendre à Versailles pour deux jours. Il parut fâché de ne pas trouver mon Pere, auquel il avoit, disoit-il, bien des choses à dire. Il engagea ma Mere à la prier de venir le lendemain le voir à la Cour pour convenir de certains arrangemens nécessaires & préalables au bonheur de nous être attachés pour jamais.

Nous ne dînâmes qu'à trois heures. Mon Pere ne revint qu'à cette heure, & me parut de la plus mauvaise humeur du monde. A peine eut-on desservi, qu'il fut se renfermer dans le cabinet de ma Mere. Après y avoir resté deux heures, il passa dans ma chambre, me dit de m'habiller & de me tenir prête à partir pour aller cou-

cher à la Campagne, où il comptoit rester quelques jours.

IL fut heureux pour moi que Mr. de Courval eût l'esprit agité; sans cela, il se seroit aperçu, en entrant, du trouble que son abord imprévu m'avoit occasionné, & comme il étoit naturellement défiant, il eût reconnu le mystère. J'écrivois à mon Amant, quand il entra, auquel je faisois part de ce qui s'étoit passé depuis la rupture. La Lettre étoit encore sur la table, & je n'avois eu que le tems de tourner le papier. Je n'étois point sur mes gardes, parce qu'il n'étoit jamais arrivé que mon Pere fût venu dans ma chambre, & que je ne comptois pas sur cette visite imprévue.

AVANT que de fermer ma Lettre, j'ajoutai la nouvelle du départ qu'on venoit de m'annoncer, en mandant à Mr. de Villenemours que j'ignorois en quels lieux on alloit me mener,
&

& que j'étois d'une inquiétude extrême sur mon sort. Du Four me promit qu'avant que je montasse en carosse, il m'apporteroit la réponse; il se trompa pour cette fois, je ne l'eus que le lendemain.

A six heures le Président de Trainelong fut annoncé. Je fus surprise d'une pareille visite; je ne comptois pas qu'après s'être vu préférer le Duc de Folbrac, il remît jamais les pieds à la maison; cependant il y fut reçu de manière, & me parut d'un air si content, que je ne scus qu'en penser.

MA Mere me dit, après avoir entretenu Mr. de Trainelong, que le départ pour la Campagne étoit remis au lendemain, parce qu'il étoit trop tard. Un moment après, mon Pere rentra, & sortit avec le Président; ce qui m'étonna de plus en plus. Sur les dix heures ils revinrent ensemble, & l'on servit le souper. J'exami-
nois

nois & j'écoutois avec le plus d'attention qu'il m'étoit possible; mais je n'entendis, ni ne remarquai rien qui me fournît aucune conjecture vraisemblable sur ce qui se tramoit.

Le lendemain à huit heures du matin, du Four me rapporta réponse à la Lettre que je lui avois donné à porter la veille. Je lui marquai mon étonnement sur ce retard; il me dit qu'ayant appris chez Me. de Villenemours que Mr. son Fils étoit à Versailles, il s'y étoit rendu sur le champ; qu'il n'avoit pû le joindre que fort tard, & qu'à son retour il m'avoit trouvé couchée. Je scûs bon gré à ce Valet de son intelligence. Je lui dis que j'étois fâchée que Mr. de Villenemours fût à la Cour, ayant encore à lui écrire. Il repartit qu'il étoit à Paris, & qu'il étoit revenu avec lui.

RAVIE que le hazard m'eût servie si à propos, j'ouvris la
Let-

Lettre , dans l'intention , dès que je l'aurois lûe , de faire sçavoir à mon Amant les nouvelles liaisons de mes Parens avec Mr. de Trainelong , & que je ne parlois que de ce jour. Mr. de Villenemours me mandoit qu'il ne doutoit pas que l'avis de sa Mere n'eût intrigué Mr. de Courval , lequel , selon les apparences , ne se presseroit point de conclure avec Mr. de Folbrac ; qu'il avoit été exprès à Versailles pour tâcher d'apprendre ce qu'on y disoit de son mariage ; qu'il avoit remarqué que ce Duc n'y étoit pas aimé , & qu'on plaignoit beaucoup celle qu'il épouseroit , dans l'opinion où l'on étoit qu'il avoit déjà contracté d'autres engagements. Il finissoit sa Lettre en me marquant qu'il quittoit tout pour revenir à Paris , afin de mettre quelqu'un à la suite du carosse dans lequel je monteroie , pour être sûr de l'endroit où l'on me condui-

duisoit, ne voulant rien risquer d'un côté qui lui étoit si important.

DES que j'eus répondu à cette Lettre, je dépêchai du Four, en lui recommandant la diligence. Malheureusement pour lui & pour moi, il entra dans ma chambre dans le tems que ma Mere venoit d'y monter pour me presser de descendre, ayant retardé exprès ma toilette pour donner le tems à ce Laquais de revenir. Ne croyant pas que Me. de Courval y fût, du Four se présenta avec la Lettre à la main. Ayant reconnu sa bevûe il voulut se retirer; mais ma Mere la lui arracha, en disant qu'elle étoit bien aise d'être éclaircie de ce mystère. En tenant ce discours, elle la décacheta, & elle y lut tout haut ces mots.

L E T T R E

„ N'AYEZ aucune inquié-
„ de,

„ de, divine de Courval , sur
 „ le compte de Mr. de Train-
 „ long; je serai à portée de
 „ croiser tous les projets qu'on
 „ pourroit former contre mon
 „ bonheur. Pourvu que je
 „ n'aye pas en tête le Duc,
 „ j'espère tout; mais que dis-je ?
 „ la constance, que vous me pro-
 „ mettez, ne suffit-elle pas seu-
 „ le pour dissiper tous les nua-
 „ ges dont notre amour est
 „ traversé? ”

Vous êtes une fort jolie mig-
 none, s'écria ma Mere, en me
 regardant avec un souris amer.
 Vous observez avec la dernière
 exactitude mes ordres; mais
 descendons, ajouta-t-elle, nous
 en parlerons dans d'autres mo-
 mens. Après ce discours, elle
 me fit passer devant elle; j'étois
 pâle & tremblante. Lorsque
 nous fûmes montées en carosse;
 elle fit appeller son Valet-de-
 Chambre, lui dit deux mots à
 l'oreille. Je jugeai, par l'ordre
 qu'il donna au pauvre du Four,
 qui

qui attendoit à la portière, ce qu'il alloit devenir. Il fut congédié sur le champ. J'en fus fort touchée, il m'étoit très utile, & un fort bon Domestique; mais j'étois dans ce moment si accablée de ma propre douleur, que je n'y fis attention qu'un instant.

Mon Pere & Mr. de Trainelong monterent avec nous en carosse. Je jugeai, par le chemin que nous prenions, que nous n'allions pas dans aucun des endroits que je m'étois d'abord figurés. Nous sortîmes par la porte St. Honoré. Je compris bientôt, par quelque discours de Mr. de Trainelong, que nous allions à une de ses terres en Normandie. Au bout de quatre heures, nous trouvâmes un relai. Je remarquai de loin un homme qui s'arrêtoit aussi; ce qui me fit juger qu'il nous suivoit par ordre de Mr. de Villenemours, comme il me l'avoit marqué; j'en sentis une secrète
con-

consolation. Je ne fus pas long-tems sans me convaincre que je ne m'étois pas trompée. Comme j'étois sur le devant du carrosse, mon Pere & ma Mere occupant le fond, je ne le perdis presque point de vûe, excepté quand nous entrâmes dans un Château, que je jugeai être celui du Président, à la livrée de ses Domestiques, qui se trouverent lorsque nous descendîmes de carrosse.

IL me parut que nous étions attendus dans cette maison. Non seulement on nous servit un souper superbe, mais même il s'y trouva une nombreuse compagnie. Trois jours se passerent à se promener & à faire bonne chere. Mr. de Trainelong étoit fort gai & tenoit ses propos ordinaires, & moi, fort consternée, ne pouvant deviner ce que ce voyage & ces apprêts signifioient, & me voyant sans espoir d'avoir aucune nouvelle de Mr. de Villenemours,
ma

ma Mere m'observant à vûe, & m'ayant fait coucher dans sa chambre. Tant de précautions avoient un objet. Quelquefois je me persuadois que Mr. & Me. de Courval, frappés de l'avis qu'on leur avoit donné sur le compte de Mr. de Folbrac, avoient quitté le projet de ce mariage, & que dans la crainte de s'engager dans une mauvaise affaire avec ce Duc, qui pouvoit marquer du ressentiment, ils avoient renoué avec le Président de Trainelong les premiers engagements, afin qu'étant à couvert par une aussi forte protection que celle du Parlement, ils n'eussent rien à craindre des suites de cette rupture. Mais quand je songeois qu'on ne m'avoit tenu aucun discours qui pût me prévenir sur ce mariage, je ne sçavois à quoi m'arrêter, & ces soupçons me paroïssent mal fondés. Il n'étoit pas naturel qu'on me fit épou-
ser

fer un homme , sans du moins m'en avertir.

JE raisonnois bien & mal tout à la fois , comme on en va bientôt juger. A l'issue du souper , ma Mere proposa une promenade. Il faisoit la plus belle nuit du monde , & nous y demeurâmes jusqu'à deux heures après minuit. En reprenant le chemin de la maison , Mr. de Trainelong nous invita , en passant , d'aller faire une prière à sa Chapelle. Nous y entrâmes , six personnes que nous étions. J'étois dans la bonne foi , & je n'avois garde de prévoir ce qui alloit arriver ; mais je commençai à le soupçonner & à trembler lorsque j'entendis fermer la porte avec beaucoup de soin. Je me retournai au bruit des veroux , & j'entrevis un Laquais qui donnoit une clef au Président. Je devinai alors le mystère ; mais au-lieu de m'effrayer , je me recueillis en moi-même pour déterminer quel seroit le par-

mais tandis qu'il s'emportoit pour le ramener, la porte fut achevée d'être enfoncée. Un homme masqué, suivi de quatre autres, tous l'épée à la main, accoururent à moi, & m'arrachèrent des bras de mon Pere. Je comptois que je devois ce secours à Villenemours, & je cherchois à le reconnoître aux flambeaux qu'on portoit devant moi, pendant qu'on m'enlevoit; mais quelle fut ma douleur, en entrant dans la cour, d'entendre, à la voix de celui qui ordonnoit qu'on fît avancer une chaise, de reconnoître que j'étois entre les bras de Mr. de Folbrac, & que je ne sortois d'un abyme que pour être replongée sur le champ dans un autre!

Le désespoir, que j'en ressentis, me fit jeter de nouveaux cris, & m'arma d'un courage dont je n'étois pas capable. La difficulté, qu'on eut à me porter dans la voiture, me don-

na un fatal secours. Mon Pere, qui avoit été retenu, aussi-bien que les Amis de Mr. de Trainelong, par deux gens de Mr. de Folbrac, qui gardoient la porte jusqu'à ce que la chaise fût partie selon l'ordre qui leur en avoit été donné, ayant forcé l'obstacle, accoururent & chargerent Mr. de Folbrac & les siens. Ce Duc fut obligé de me laisser pour se défendre, & pour conserver sa proie. Plusieurs de ses Domestiques, qui attendoient à la porte des ordres de cette part, n'entendirent pas plutôt le cliquetis des épées, qu'ils accoururent pour prêter main forte à leur Maître. Malgré la valeur de mon Pere & celle de ses Amis, ils étoient tous prêts de succomber sous le nombre. Un Beau-Frere & un Neveu de Mr. de Trainelong avoient été portés sur le carreau ; j'avois été déjà reprise en fayant, & deux hommes robustes m'em-

portoient dans la chaise , lorsque trois inconnus survinrent au grand galop , en criant à mon Pere de tenir bon , & qu'il alloit être secouru. En effet le secours vint si à propos , & l'un de ces Cavaliers porta de si grands coups , que Mr. de Courval , n'ayant plus en tête que Mr. de Folbrac , profita si favorablement d'un retour si heureux , qu'il lui passa son épée au travers du corps , & l'étendit mort à ses pieds.

LES gens du Duc ne virent pas plutôt leur Maître hors de combat , qu'ils s'enfuirent tous , & laisserent mon Pere maître du champ-de-bataille. Mais quelle fut sa surprise , en reconnoissant à qui il étoit redevable du bonheur d'être échappé au danger qu'il venoit de courir ! Ah ! Mr. de Villenemours , s'écria-t-il , en le reconnoissant. Quoi ! c'est à vous à qui je dois la vie & la conservation de mon honneur ? Je le vois bien ,
le

le Ciel , qui a operé tant de miracles à votre égard , a permis celui-ci pour accomplir ses desseins ; je n'ai garde de m'y opposer. Mon Amant, au-lieu de le remercier d'une grace si chere , lui dit de monter l'un de ses chevaux & de prendre la fuite , sans perdre un seul moment , n'étant pas douteux que les gens de feu Mr. de Folbrac ne revinssent bientôt accompagnés de main forte. Il ajouta que le mort étoit d'un rang & d'une qualité à intéresser toutes les Justices voisines ; qu'on devoit s'attendre que la Cour même prendroit parti dans cette affaire , & que comme il seroit dénommé infailliblement, il étoit d'une importance extrême qu'il se mît promptement à couvert d'une Famille si puissante , en attendant qu'on pût solliciter sa grace. Il termina ce discours en lui donnant sa bourse , remplie de cent Louis , en ajoutant que dès

E 3

qu'il

qu'il sçauroit l'azyle qu'il auroit choisi, il lui en feroit toucher davantage, & lui manderoit le tour que cette affaire auroit pris.

MON Pere voulut d'abord insister sur la justice de sa cause; mais Me. de Courval, qui étoit accourue avec le Président de Trainelong, le pressa de suivre le conseil de Mr. de Villenemours comme le plus sage & le plus sûr. Mr. de Trainelong, qui étoit competent sur de pareilles matières, assûra Mr. de Courval qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre, parce que s'il étoit arrêté, il ne répondoit pas de ce qui en arriveroit.

TANT d'instances décidèrent. Mon Pere nous embrassa la larme à l'œil, & nous en répandîmes beaucoup, ma Mere & moi, avant que de partir: Il parla à l'oreille de Me. de Courval, & je sçus bientôt que c'étoit en faveur de mon Amant,

mant, à qui il rend^{it j}ustice, ^{en}
 convenant que sans lui il eût
 succombé sous les coups multi-
 pliés des Ravisseurs, & qu'il lui
 devoit absolument la vie.

Après son départ, Mr. de
 Trainelong nous assembla dans
 une salle, où l'on tint une es-
 pèce de conseil sur l'événement
 qui venoit d'arriver. Il
 fut convenu que les Dames re-
 tourneroient à Paris dès la même
 nuit, & qu'elles garderoient
 un secret profond sur cette af-
 faire. Pour le Président, il prit
 le parti de faire dresser une
 plainte, qu'il nous fit signer à
 tous, par laquelle le fait étoit
 expliqué tel qu'il étoit arrivé,
 à la réserve qu'il ne fut pas
 fait mention de la violence
 qu'on avoit voulu me faire, &
 qu'on ne nomma point Mr. de
 Villenemours, pour ne point
 être obligé d'entrer dans le dé-
 tail des raisons qui l'avoient
 fait trouver à point nommé
 chez Mr. de Trainelong. En

un mot les choses furent arrangées de manière, qu'en cas de procédures criminelles, le mort devoit avoir tort, si le crédit de sa famille ne prévaloit pas sur l'équité.

Nous trouvâmes notre carrosse prêt à la sortie de cette délibération. Ma Mere, qui, depuis ce que Mr. de Courval lui avoit dit à l'occasion de Mr. de Villenemours, l'avoit traité avec toutes les marques d'affection possibles, l'invita d'y monter avec nous. Le Président de Trainelong, qui devoit être confondu, après ce que s'étoit passé, n'ayant plus rien à espérer du côté de son fol amour, ne laissa pas de dire encore des plaisanteries. Comme j'étois, Dieu merci, à l'abri de ce côté de toute inquiétude, elles m'amuserent un moment, & je lui fis mes adieux de bon cœur.

DES que la voiture commença à rouler, ma Mere demanda

da à Mr. de Villenemours par quel hazard heureux il s'étoit trouvé à point nommé pour nous rendre un service aussi signalé que celui dont mon Pere & nous lui étions tous redevables, en ajoutant qu'elle soupçonnoit bien qu'il nous avoit fait suivre, la dernière Lettre qu'il m'avoit écrite, qui étoit tombée entre ses mains, comme il ne devoit pas l'ignorer, l'ayant préparée à cet événement. Villenemours lui répondit qu'un de ses gens, qui ne nous avoit pas perdus de vûe, lui ayant rapporté sur le champ à Paris que nous étions descendus chez Mr. de Trainelong, il avoit pris la Poste avec deux braves garçons, dont l'un lui appartenoit, bien résolu que si l'on se portoit à quelque violence contre moi, de risquer le tout pour le tout, afin de l'empêcher, ayant de violens soupçons sur le chapitre de Mr. de Trainelong, dont la réputation

E 5

est

est d'être né fort peu délicat; qu'il avoit trouvé le moyen de faire introduire un de ses gens dans le Château, qui lui avoit rendu compte de ce qui s'y passoit; qu'ayant été averti, quoique bien tard, qu'on enfonçoit une porte chez le Président, & qu'on avoit entendu jeter de grands cris, il étoit accouru pour apprendre lui-même ce qui pouvoit donner lieu à ces violences, dans la juste crainte qu'elles ne se rapportassent à moi; mais que s'étant présenté à la porte du Château pour y entrer, il l'avoit trouvée gardée par deux hommes; qu'il avoit fallu combattre pour s'en procurer l'entrée, ce qui lui avoit fait perdre un tems précieux; qu'après les avoir obligés à lâcher le pied, il avoit volé pour accourir à mon secours, ne doutant pas, par le bruit des épées qui parvint alors jusqu'à lui, qu'on ne se portât à des extrémités cruelles

les contre moi ; qu'ayant reconnu le péril que mon Pere couroit , il avoit fait ce qu'il devoit faire , en m'abandonnant à mes Ravisseurs pour lui sauver la vie , soupçonnant bien qu'on n'en vouloit point à la mienne & pensant que l'outrage qu'on me faisoit , pouvoit se réparer lorsqu'il auroit tiré Mr. de Courval du pas dangereux où il se trouvoit.

MA Mere donna mille loüanges à cette préférence qui lui avoit conservé un Epoux , & qui prouvoit que l'amour ne l'emportoit pas chez lui sur la raison. Si je l'avois ôsé , je ne lui aurois pas dit des choses moins flatteuses , mais la crainte que j'avois que ma Mere ne dissimulât , à cause des raisons qu'elle avoit de ménager un homme auquel elle avoit tant d'obligations , me retenoit. Villenemours y suppléa , il étoit trop bien accoutumé au langage de mes yeux , pour ne pas

comprendre que j'avois des raisons de garder le silence, & que je lui tenois bon compte de ce qu'il venoit de faire pour moi.

Je m'attendois, en arrivant à Paris, que nous allions descendre au logis; mais quelle fut ma surprise & ma joye lorsque j'entendis donner l'ordre par ma Mere d'aller chez Me. de Villenemours! Nos regards se rencontrèrent, mon Amant & moi. Nous comprîmes que le divorce, qui étoit entre nos deux Meres, alloit finir, & nous ne nous trompâmes point. Me. de Courval voulut entrer, sans se faire annoncer. Me. de Villenemours venoit de se lever, elle pâlit en reconnoissant ma Mere, & son premier mouvement me parut de colère. Je viens reconnoître tous mes torts avec vous, Madame, s'écria ma Mere, dès qu'elle fut à portée d'être entendue; j'en sens toute l'injustice, & je viens vous prier de les oublier. Me.
de

de Villenemours, qui ne s'attendoit pas à une démarche aussi humble de la part de Me. de Courval, qu'elle sçavoit être fort haute, & qui sentit que plus elle lui coutoit, & plus elle devoit être sincère, ouvrit les bras & l'embrassa avec une véritable amitié, en ne pouvant s'empêcher de s'attendrir. Ma Mere, touchée de son côté que son excuse fût aussi bien reçue, ne feignit point d'en faire de nouvelles. Me. de Villenemours les interrompit, en l'assurant qu'après la joye qu'elle avoit eue de retrouver un Fils qu'elle avoit pleuré tant d'années, elle ne pouvoit en gouter une plus agréable que celle qui venoit de lui être procurée.

APRES plusieurs protestations réciproques, qui furent le commencement d'une amitié tendre, & qui n'a jamais été interrompue depuis, ma Mere fit part à Me. de Villenemours de ce qui venoit de se passer à

la terre de Mr. de Trainelong. Pendant ce recit, Me. de Villenemours jetta vingt fois les yeux sur son Fils, comme pour lui faire de tendres reproches des risques auxquels il s'étoit exposé. Lorsque l'histoire fut finie, elle nous félicita d'être échappés à tant de dangers, & fit un reproche délicat à ma Mere d'avoir eu la complaisance de prêter la main à un acte aussi terrible que celui de sacrifier une Fille qui l'aimoit si tendrement. Ensuite il fut question des suites d'une affaire si grave. Quelque chose que nous pussions lui dire pour la rassurer sur le chapitre de son Fils, elle trembloit qu'il ne fût compris dans cette affaire, & qu'on ne le traduisît au Criminel. Dans son inquiétude mortelle elle ne voulut rien écouter qu'elle n'eût consulté mon Oncle, en qui elle avoit une confiance extrême, & comme nous conçûmes qu'il n'y avoit que ce moyen

moyen de la tranquilliser, nous fûmes les premières à l'inviter de le faire prier de passer sur le champ chez elle; mais comme Mr. de Villenemours, qui craignit que Mr. de Forcel, étant fort vif, pour ne pas se servir d'un autre terme, ne dît quelque brusquerie à ma Mere contre laquelle il étoit irrité, & que cela n'occasionnât une nouvelle brouillerie, il se chargea de l'aller chercher lui-même, voulant le prévenir sur le raccommodement de nos Meres, afin qu'il ne gâtât point les choses qui de ce côté étoient dans le plus heureux train.

Mr. de Forcel rassura Me. de Villenemours sur ses craintes, lorsque nous lui eûmes protesté que son Fils n'étoit point dénommé dans le Procès verbal que le Président de Trainelong avoit fait dresser; mais il ne nous flatta point sur le danger que couroit mon Pere: non qu'il y eût rien, dans ce qu'il

a-

avoit fait, de repréhensible, & qui ne fût dans le cas de la grace, mais parce qu'il nous repecta que le crédit des Folbrac étoit si puissant, qu'il n'étoit pas douteux, s'ils vouloient l'employer, que malgré le bon droit, cette affaire ne fût poussée à la dernière rigueur. Il ajouta que son Neveu n'avoit pû rien faire de mieux dans une circonstance aussi fâcheuse, que de prendre le large, & de se mettre dans le cas de se justifier de loin.

APRÈS nous avoir fait toucher au doigt & à l'œil ce qu'il venoit de nous dire, il conseilla à ma Mere d'aller à Versailles dès le même jour, afin d'être à portée de prendre les devans pour empêcher que les Ministres ne fussent prévenus. Il nous promit qu'il nous y accompagneroit, en faisant réflexion qu'il ne falloit pas que nous fissions aucune démarche, jusqu'à ce qu'il eût pris langue & fondé
le

le terrain, afin qu'il pût nous guider avec plus de sûreté.

Nous nous abandonnâmes à sa conduite, sachant que nous ne pouvions prendre un meilleur parti. Il nous quitta sur le champ, en nous promettant de venir nous prendre chez Me. de Villenemours, où nous dînâmes. Sur les trois heures il revint : il nous apprit que nous avions trop attendu, que la mort de Mr. de Folbrac étoit publique, & qu'elle n'étoit pas rapportée à notre avantage. Comme nous n'avions pas un moment à perdre, nous nous rendîmes avec lui à Versailles, nous descendîmes chez le Ministre. Nous conçûmes au premier coup d'œil que mon Oncle n'avoit été que trop bien informé. Le Ministre nous dit que le Roi étoit déjà informé de cette affaire, que Mrs. de Folbrac demandoient vengeance de la mort de leur Parent,

&

& que Sa Majesté avoit renvoïé cette affaire au Parlement. Nous eûmes beau vouloir expliquer la justice de la Cause de mon Pere, qui n'avoit tué le Duc qu'à son corps défendant, il nous congédia, en ajoutant qu'il ne pouvoit nous en dire davantage, & que nous étions à portée de discuter nos droits; mais que la fuite de Mr. de Courval faisoit fort contre lui.

QUELQUE désesperante que fût cette réponse, qui nous faisoit concevoir que le Roi étoit prévenu, nous l'attendîmes le lendemain à la sortie de la Messe, & nous nous jettâmes à ses pieds, en lui expliquant notre affaire. Sa Majesté daigna écouter ma Mere avec une bonté sans égale. Je ne vois point, répondit le Roi, que vous ayez tant à vous inquiéter, si les faits sont tels que vous les énoncez. Cependant je ne puis prononcer sur la grace que vous me demandez, qu'après l'instruction de

de cette affaire , que j'ai renvoyée aux Juges ordinaires : mais si les preuves ne sont pas en faveur de votre Mari , n'y comptez pas ; je serois le premier à ordonner sa punition.

APRES ces mots , ce grand Monarque se retira. Il n'y avoit rien à repliquer. Cette réponse ne pouvoit être plus judicieuse. Nous conçûmes que nous n'avions plus autre chose à faire que de retourner à Paris , & de solliciter nos Juges. Mr. de Forcel en connoissoit une partie , & nous en espéâmes beaucoup.

PENDANT trois mois entiers nous fûmes à leur porte. Loin que tant de soins eussent amélioré l'affaire , elle s'aggravait tous les jours. Malheureusement le Président de Trainelong , qui avoit balancé jusqu'à le crédit de notre Partie , se tua , en se laissant tomber du haut de son escalier. Les dépositions des témoins , que Mrs.
de

de Folbrac firent entendre, qui étoient tous gens attachés à cette Maison, l'emportèrent sur le Procès verbal, dressé par ordre du feu Président, qui n'étoit signé que par ses Amis, lesquels pouvoient être les nôtres. Ils furent récusés. Ajoutez à cela que les Juges prétendoient que Mr. de Courval vint se constituer prisonnier ; ce que nous n'eûmes garde de lui conseiller, prévenues des risques qu'il courroit, le vent du bureau. n'étant point en sa faveur. Enfin, pour abrégér ce funeste détail, l'Arrêt fut prononcé contre mon Pere. Il ne put être plus rigoureux, puisqu'il fut à la mort & à la confiscation de tous ses biens.

On ne meurt point de douleur, puisque ma Mere & moi survécumes à ce terrible Jugement. Mr. de Forcel, qui n'étoit jamais plus grand que dans l'adversité, en fut consterné ; mais ne s'en intimida pas. Il

re-

remua tant de ressorts & dépensa l'argent si à propos, qu'il obtint deux points importans. Le premier, de faire surseoir l'Arrêt, & le second d'obtenir la révision du Procès devant le Conseil du Roi, en offrant de faire preuve, dans trois mois, des faits énoncés dans son Mémoire, par lesquels il prétendoit non seulement prouver que les Juges avoient été surpris ; mais même que Mr. de Folbrac avoit voulu m'enlever, & s'étoit mis dans le cas, s'il eût été encore en vie, d'être poursuivi pour crime de rapt. Le Roi, qui se fit lire cet Exposé, & qui l'écouta avec beaucoup d'attention, en parut frappé. Il répondit que si les preuves étoient démontrées aussi clairement que l'affaire, qu'il vouloit qu'on nous rendît justice : mais en attendant, il ordonna que l'Arrêt du Parlement auroit lieu.

MR. de Forcel fit part à mon
Pe-

Pere de ce qu'il venoit d'operer en sa faveur, & des moyens qu'il alloit employer pour le tirer, s'il se pouvoit, d'une aussi cruelle affaire. Ma Mere & moi nous lui écrivîmes de notre côté pour le consoler, ne doutant pas de sa douleur. Nous avions reçu déjà deux Lettres de lui. Dans la première il mandoit à ma Mere qu'il s'étoit retiré en Angleterre, & dans la seconde, que Mr. de Villenemours lui avoit fait compter dix mille francs par un Banquier de Londres. Nous fûmes sensibles, comme nous le devions, à un si beau procedé; mais ce ne fut cependant encore rien en comparaison de tout ce que fit ce cher Amant dans les suites, pour nous prouver à quel point il nous étoit attaché.

Tous les Amis de Me. de Villenemours sçachant combien elle s'intéressoit à mon Pere, n'ayant point fait un secret des vûes qu'elle avoit de s'allier
dans

dans ma Famille, s'efforcèrent à l'envi de lui procurer des lumières sur les violences déjà commises par feu Mr. de Folbrac, qui de la part d'un particulier eussent suffi pour le conduire sur un échaffaut. A mesure qu'elle apprenoit quelque chose, elle en faisoit part à Mr. de Forcel, lequel s'attachoit chaque jour à les démontrer par des preuves qui ne pussent être révoquées en doute, & qui servissent à rendre complet le corps de celles qui devoient justifier mon Pere de l'assassinat.

UN mois après ces enquêtes, Mr. de Courval écrivit à ma Mere qu'en attendant le résultat de son Procès, il souhaitoit qu'elle conclût mon mariage avec Mr. de Villenemours, n'ayant que ce moyen de reconnoître tant de services qu'il lui avoit rendus. Me. de Courval ne quittoit plus Me. de Villenemours depuis le raccommodement heureux dont j'ai parlé.

El-

Elle lui fit part de l'empressement de son Mari, & de la consolation que ce mariage étoit capable de lui donner. Comme le desir étoit réciproque & que les deux Meres ne doutoient point que Mr. de Villenemours & moi ne les avouâssions avec bien de la joye, elles arrangerent les apprêts sans nous en faire part, se faisant un plaisir de nous procurer une surprise si agréable.

LEURS arrangemens faits, qui ne furent pas longs, parce que dans la situation où les choses étoient, l'éclat ne nous convenoit guères, Me. de Courval me fit part un jour des volontés de mon Pere & des mesures qu'elle avoit prises avec Me. de Villenemours, pour que les choses ne trainassent point en longueur. Mr. de Villenemours, qui ne s'attendoit pas à une nouvelle aussi agréable, n'ayant ôsé laisser entrevoir son impatience, dans la crainte de
nous

nous desobliger, à cause de la mauvaise humeur où il étoit naturel que nous fussions dans la situation critique où nous nous trouvions, ne fut pas le maître de son transport, il se jetta aux pieds de ma Mere, puis à ceux de la sienne, & enfin aux miens, où il nous dit tout ce qui pouvoit faire concevoir son ravissement. Mais quelle fut sa surprise, aussi bien que celle de Me. de Courval & de Me. de Villenemours, lorsque me tournant de son côté, je lui dis qu'il devoit modérer sa joye & ses transports; que quoique mes sentimens fussent toujours les mêmes à son égard, & qu'ils ne changeroient jamais, il ne devoit pas compter que je fusse capable de préférer ma satisfaction personnelle à l'intérêt que je prenois en lui; que ma délicatesse étoit blessée par deux endroits, trop essentiels pour que je consentisse à unir mon sort avec le sien, tant que la

Part. IV.

F for-

fortune n'apporteroit point de changement aux affaires de Mr. de Courval , puisque par-là je ruinerois la sienne, qui, d'aisée qu'elle étoit alors, deviendrait médiocre, la confiscation de nos biens me mettant hors d'état de lui faire aucun avantage; que d'ailleurs mon attachement pour mon Pere étoit trop tendre & trop respectueux, pour que je pusse m'occuper de ma satisfaction particulière, tandis qu'il étoit errant, fugitif & proscrit; qu'en un mot dans tout autre tems j'eusse fait mon bonheur d'un consentement que je ne disconvenois pas que je n'eusse désiré bien des fois; mais que dans celui où nous nous trouvions, il n'y falloit pas songer, & que quelque prévenue que je fusse en sa faveur, il ne devoit pas se flatter que je me déportasse de deux égards aussi importants.

MA réponse parut si sensée, qu'elle demeura sans réplique. Je rendrai même cette justice à
Mr.

Mr. de Villenemours, qu'au lieu de s'en plaindre, il l'admira. Nos Mères se regarderent, & après s'être entretenues quelque tems à l'oreille, elles me comblèrent d'éloges & de caresses. Cependant Me. de Courval me dit, en souriant, qu'elle auroit dû s'attendre à ce refus, après en avoir tant effuyé de ma part. Je laissai tomber ce mot, qui, sans lui manquer de respect, ne me parut pas trop à sa place; il me sembloit que je ne me l'étois pas attiré.

La conversation retomba sur nos chagrins ordinaires. Mr. de Forcel, qui survint fort à propos, la fit changer; il venoit nous apprendre qu'il sortoit de chez Me. de Salbandine, Mere de cette Demoiselle que feu Mr. de Folbrac avoit épousée, & qu'il avoit des preuves si authentiques de la réalité de ce mariage, qu'il ne doutoit pas qu'elles ne servissent beaucoup en notre faveur.

HUIT jours avant le tems que le Roi nous avoit marqué pour fournir des preuves en faveur de l'innocence de mon Pere, Mr. de Villenemours vint le matin nous voir avec un air de satisfaction qui nous prévenoit sur les bonnes nouvelles qu'il venoit nous annoncer. Effectivement elles ne pouvoient être meilleures. Tandis que mon Oncle s'étoit remué pour entasser preuves sur preuves contre la mémoire de feu Mr. de Folbrac, Mr. de Villenemours, sans en faire part à personne, s'étoit attaché à découvrir qui étoient ceux qui avoient accompagné le Duc le jour qu'il avoit été tué, & qu'il avoit voulu m'enlever. Il avoit été assez heureux pour découvrir, par le fidèle Verdun, & par du Four, qu'il avoit retiré lorsque ma Mere le fit congédier pour cette Lettre dont j'ai parlé en son lieu, qu'un de ceux qui s'étoient trouvés à cette fatale affaire

faire, étoit mécontent, parce qu'on l'avoit renvoyé en lui payant ses gages, & qu'il étoit sur le pavé. Verdun avoit fait sa connoissance, & en bûvant, il lui avoit insinué que s'il étoit homme à gagner cent Louis, il favoit un moyen pour les lui faire avoir sur le champ. Ce Valet, nommé Turpin, qui étoit dans ce moment dans l'indigence, prêta l'oreille à ce propos, & répondit que pourvu qu'il ne risquât rien du côté de la Justice, il étoit garçon à tout entreprendre pour avoir de l'argent, étant au désespoir de l'état où il se trouvoit, ayant toujours vécu jusque-là commodément. Verdun, dans la crainte de manquer son coup, lui dit qu'il ignoroit par quel endroit il gagneroit cette somme, celui, qui lui avoit parlé, ne lui ayant point fait part de la nature des services qu'il vouloit qu'on lui rendît; mais que s'il vouloit venir le trouver le

lendemain le matin, il lui donneroit à déjeuner, & lui feroit parler à un Seigneur généreux qui lui en diroit davantage, & qui sûrement ne le renverroit pas mécontent.

CE Turpin, qui avoit été autrefois Soldat aux Gardes, & qui avoit toujours besoin d'argent, fut charmé de la douce espérance d'en gagner peut-être dès le jour suivant. Il donna sa parole, & il y fut très exact. Pour abréger un détail qui me meneroit trop loin, Verden l'introduisit, après l'avoir fait amplement déjeuner, dans la chambre de son Maître, qui débura par lui donner dix Louis, en lui promettant de lui compter encore cent Louis, s'il pouvoit lui amener un de ceux qui s'étoient trouvés à l'affaire où Mr. de Holbrac avoit été tué, & qu'il l'engageât à déposer avec lui de la vérité du fait, tel qu'il s'étoit passé, en ajoutant qu'il gratifieroit de la même

me somme le Camarade dont il étoit question.

TURPIN, qui n'étoit pas sot, sentit l'importance du service qu'on vouloit exiger de lui, & il voulut le faire acheter. Il exposa le tort qu'une pareille trahison lui feroit, aussi-bien qu'à son Camarade, non seulement dans la Famille de Mr. de Folbrac, qui pouvoit s'en ressentir; mais même chez tous les gens de qualité dont il étoit connu. Villenemours, qui comprit de son côté de quoi il s'agissoit, promit cinquante Louïs de plus, & tourna les épaules, comme ne voulant point en entendre davantage. Turpin, que les dix Louïs avoient déjà séduit, le prit au mot, & lui promit que le lendemain à la même heure il se trouveroit à son lever avec trois hommes, qui lui fourniroient de si bonnes preuves, qu'il ne regretteroit pas l'argent qu'il lui en couteroit, puisqu'elles servi-

roient à prouver clairement que Mr. de Folbrac ne s'étoit rendu à la terre de Mr. de Trainelong, que pour enlever la Demoiselle qu'il devoit épouser.

VILLENEMOURS, ravi d'être à la veille d'avoir de si bonnes preuves, se rendit sur le champ chez Mr. de Forcel, auquel il découvrit ce qui se passoit. Mon Oncle, comprenant de quelle conséquence il étoit de ne pas échapper des preuves si décisives, fut consulter un Président du Parlement fort habile, qui lui conseilla de faire cacher un Commissaire dans son appartement avec deux autres témoins & main forte, & de les mettre à portée de pouvoir dresser un Procès verbal du dire de Turpin & de ses Camarades. Ces mesures prises, Villenemours retourna chez lui, où il disposa de manière les choses, qu'elles eurent le succès qu'il s'en étoit promis.

UN

UN de ceux, qui accompagnèrent Turpin chez Mr. de Villenemours, qui étoit un des Valets-de-Chambre de confiance de feu Mr. de Folbrac, déposa que son Maître n'ayant point trouvé Mr. & Me. de Courval à Paris à son retour de Versailles, & ayant été informé qu'ils étoient allés à la Campagne, sans qu'on pût lui dire où, commença à soupçonner que ce départ mystérieux avoit quelque rapport à lui ; mais que deux heures après il n'en put plus douter par le rapport qu'on lui fit que mon Pere avoit été deux heures enfermé avec Me. de Salbandine, & que celle-ci & sa Fille étoient instruites du mariage qu'il prémeditoit. Ne doutant pas alors qu'elles ne l'eussent trahi, en confiant à mon Pere le secret de ses engagemens avec ces femmes, & qu'elles ne fussent cause de notre retraite, il se rendit chez elles, & leur don-

na des preuves de son repentiment, en les maltraitant & en mettant en pièces une partie de leurs meubles ; mais tout cela ne le satisfaisant point, encore, il voulut, à quelque prix que ce fût, découvrir l'asyle où nous nous étions retirés. Un homme, entreprenant, & qui répand l'argent à pleines mains, étoit rarement dans de pareils projets. Il apprit d'un Savetier, voisin de chez nous, que l'ordre avoit été donné au Cocher d'aller à St. Germain pour y prendre un relais. Mr. de Folbrac dépêcha sur le champ celui même qui rapportoit l'histoire ; qui apprit aisément ce que son Maître vouloit savoir. Dès la même nuit le Duc, étant assuré de son fait, monta à cheval, se fit accompagner de six de ses Domestiques, dont Turpin & les trois autres étoient du nombre, deux ayant été tués dans le combat, & il se rendit à la pointe du jour au Village.

dis.

distans du Château d'une portée de fusil, où il se cacha pendant la journée, ayant remis à la nuit prochaine l'exécution de son projet, qui étoit de m'enlever. Deux Louis, qui furent comptés au Concierge de Mr. de Trainelong, tinrent les portes ouvertes. On lui fit accroire qu'on vouloit nous surprendre par une serenade, ayant été mandé exprès de Paris. Le bon homme & sa Famille donnerent dans le panneau, & ils furent exacts à ouvrir les portes au premier signal.

Le même Camarade de Turpin, sous le même prétexte de la serenade, se glissa le premier pour reconnoître les lieux, en supposant qu'il étoit bien aise de choisir un endroit commode pour placer les Musiciens; mais ayant été bientôt frappé par les cris que je jetois, il courut en rendre compte à son Maître, lequel dans le moment y accourut, & fit enfoncer la

porte, comme je l'ai rapporté autre part.

LE reste de l'histoire portoit que Mr. de Folbrac, furieux de la résistance que Mr. de Courval & deux de ses Amis employoient pour l'empêcher de m'enlever, avoit ordonné à ses gens de tuer, à quelque prix que ce fût, ceux qui lui résistoient, & qu'il avoit fort juré contre ses Domestiques de ce qu'ils ne s'étoient point précautionnés d'armes à feu.

APRÈS que Turpin & ses Camarades eurent fait leur rapport à leur tour, Mr. de Villenemours leur proposa d'écrire leur déposition, & de la signer, en tirant sa bourse & en leur promettant qu'après cette formalité il alloit leur compter leur argent; mais un de ces Coquins s'écria qu'ils n'avoient point mis cette condition dans leur marché, & qu'ils n'étoient pas assez fous de fournir des cordes pour se
fai-

faire pendre (ce fut l'expression). Les trois autres en dirent autant, & sur ce que Mr. de Villenemours voulut prendre le ton, Turpin, qui étoit un scélerat achevé, comme les suites le firent connoître, enfonça son chapeau, en disant qu'on ne se moquoit pas d'honnêtes gens comme eux, qu'on leur comptât trois cens Louis, pour lesquels il avoit porté la parole; sans quoi, ils n'étoient pas gens à en rester là, & qu'on verroit.

Les Commissaires, qui n'avoient pas perdu un mot de cette conférence, jugeant par cette menace qu'il étoit tems de se montrer, parurent suivis de main forte. Le scélerat de Turpin, au-lieu de s'étonner, s'écria: A moi, Camarade, & mit l'épée à la main. Cette bravade servit à le faire prendre & le tenir de plus court que ses Camarades; ce qui lui fit

F 7

di-

dire des exécutions, de préférer les juremens les plus horribles.

.. Nous conçûmes, ma Mère & moi, par le rapport que venoit de nous faire Mr. de Villenemours, que l'affaire de mon Père se termineroit heureusement. Il est aisé d'imaginer que nous le remercîâmes avec les termes les plus reconnoissans. Ce service en effet fut d'une si grande importance, qu'il décida... Sur le rapport, qui en fut fait au Roi, il ordonna que le Procès criminel fût revu. Les nouveaux témoigns ayant été entendus, l'Arrêt, qui condamnoit mon Père, fut cassé, & en conséquence Mr. de Courval eut sa grâce, sa jouissance de ses biens-lui fut rendue, & il en reçut les complimens de tout le monde.

.. La première chose que fit mon Père, lorsqu'il fut arrivé, après avoir remercié le Roi, les

les Ministres & les Juges, fut de donner un grand dîner à Mr. de Villenemours & à Mr. son Fils, à Mr. de Forcel & à tous ceux qui s'étoient intéressés dans son affaire. Il se soucia fort peu d'inviter à ce repas ces Amis timides, qui ne sont propres à rien, & qui n'ont de chaleur pour vous qu'autant que la faveur & la fortune se montre favorable à votre égard. A peine le dessert fut-il servi, qu'il fit un long détail de toutes les obligations qu'il avoit à Mr. de Villenemours, en particulierisant avec soin les services qu'il en avoit reçus. Il conclut l'éloge le plus flatteur, par lui dire que n'ayant rien dans le Monde qui lui fût plus cher que moi, il vouloit tâcher par ce présent de s'acquitter de sa reconnoissance, & en prononçant ces mots, il me prit la main & la lui présenta, en nous appelant l'un & l'autre ses
en.

enfans, & en nous embrassant tendrement. Ma Mere, Me. de Villenemours, Mr. de Forcel & tous nos Amis se leverent, en firent autant, & nous souhaiterent tous les biens qu'on peut gouter dans cette vie. Un si charmant dessert augmenta la joye & la bonne humeur de tout le monde. Nous nous remîmes à table, & l'on but force santés aux futurs Epoux. Nous y répondîmes, Villenemours & moi, avec cette douce satisfaction qu'on ressent quand le cœur est véritablement satisfait.

Le lendemain nos Parens arrangerent tous les apprêts de notre mariage, pendant que nous nous livrions, Villenemours & moi, à la douceur d'un bonheur, agité jusque-là par de si longues traverses. Trois jours suffirent pour les terminer; nous signâmes le contrat le quatrième. Il sembloit que

que tous les. Parens de mon Pere se fussent unis pour que le présent, qu'on faisoit de moi à Mr. de Villenemours, fût digne de la reconnoissance de Mr. de Courval. Mr. de Forcel m'assûra trente mille livres de rente ; un Cousin-germain, fort riche, & qui n'avoit point d'enfant, me legua tout son bien par donation. après sa mort ; mon Pere me donna de son vivant la moitié de ses revenus, à condition que nous ne le quitterions jamais ; ma Mere se dépouilla dans ce moment de tous ses diamans, qui montoient à plus de vingt mille écus ; Me. de Villenemours, pour convaincre de la joye qu'elle ressentoit d'un hymen si heureux, nous donna tout ce qu'elle avoit, & ne se réserva que quatre mille livres de rente, aux mêmes conditions que mon Pere, & que nous lui entretiendrions un carosse.

LE

LE reste de nos Parens & de nos vrais Amis nous firent des présens de nôtres selon leurs richesses. Les uns donnerent des diamans, d'autres de la vaisselle d'argent, celui-là des tableaux de prix. Enfin je fus accablée de toutes sortes de biens ; mais ceux, qui me parurent les plus précieux, furent les assurances que me donna Mr. de Villenemours d'une fidélité éternelle, la tendre amitié que me marquerent mon Père & ma Mère, & la sincérité que je reconnus dans les procédés de nos Parens & de nos Amis.

COMME je ne devois être mariée que deux jours après, & que nous étions convenus de nous rendre à une jolie maison de Campagne à quatre lieues de Meaux, que Mr. de Forcel nous avoit donnée, où devoit se faire la célébration du mariage, je priai cet aimable On-
cle

cle de m'obtenir une grace de l'Évêque de Meaux, que je sçavois être à Paris & être le meilleur de ses Amis, en l'assûrant qu'elle étoit suffisante pour que je n'eusse plus rien à désirer. Dès le même jour il me rapporta un billet, que je ferai précieusement dans ma poche. Villenemours, qui étoit présent quand il me fut rendu, me marqua une curiosité infinie de sçavoir de quoi il étoit question. Je me fis un plaisir de l'inquiéter & d'éprouver son caractère dans cette occasion. Il n'y eut point d'instances qu'il ne me fît pour que je lui confiasse ce secret; je tins bon, il sollicita encore. J'affectai le ton d'une personne piquée, qui trouve mauvais qu'on ose la presser, comme si elle se persuadoit qu'on voulût déjà faire valoir une autorité prochaine. Mon Amant, qui trembla que je ne le soupçonnasse d'une tyr-

ran-

ranmie dont il n'étoit pas capable, se jetta à mes genoux, me demanda mille pardons, & me dit les choses les plus touchantes pour me faire perdre cette idée. Pour le coup je ne pus plus y tenir, je repris mon air ordinaire, & lui avouai que le tout étoit pur badinage de ma part, dans la vûe de l'éprouver. Je voulus même, pour le lui prouver, lui confier le secret du billet qui l'avoit tant inquiété; mais il me répondit que pour me punir d'avoir ôsé douter de ses égards pour moi, il ne vouloit point le voir, & qu'il exigcoit à son tour que les choses en resteroient là.

Nous partîmes le lendemain pour nous rendre à la terre de mon Oncle, où devoit se faire notre mariage le jour suivant. Nous fîmes suivies de trois carrosses, dans lesquels étoient tous nos Parens & tous nos bons Amis. Nous trouvâmes des Mu-
si-

ficiens, & des Comédiens même, que Mr. de Forcel avoit fait venir, les uns de Paris, les autres de Meaux, pour que rien ne manquât aux fêtes qu'il vouloit donner en faveur d'un si beau jour. Je commençai à goûter dès ce jour une joye pure. Mon Dieu, qu'on a le cœur satisfait lorsqu'on est près de ce qu'on aime, & qu'on est sûr d'être aimée!

Je passai la plus agréable nuit du monde. Je ne rendrai point pour le coup compte de toutes les réflexions qui m'e vinrent dans l'esprit; il en couteroit trop à un certain sentiment que je ne juge pas devoir nommer, parce qu'il porteroit trop de lumière sur ce que je trouve à propos de ne pas dire. Une fille qui aime, & qui doit être mariée en vingt-quatre heures, a bien des choses à penser.

J'avois ordonné à une Femme-de-Chambre de m'éveiller à qua-

quatre heures du matin , & j'avois prié Mr. de Forcel , à qui j'avois confié mon projet , de vouloir bien être prêt pour la même heure. Il fut exact , & vint me prendre dans ma chambre. Nous montâmes en carrosse , & nous prîmes le chemin de l'endroit que j'avois nommé.

Je ne pouvois m'empêcher de rire de tems en tems pendant le voyage , qui fut terminé au bout d'une heure. Mon Oncle , qui se douta de ce qui y donnoit lieu , en éclata. En effet , si Villene-mours se fût éveillé une heure après , & qu'il eût appris que j'étois partie au point du jour avec un seul homme , sans sçavoir avec qui , qu'eût-il pensé , qu'auroit-il dit , qu'auroit-il fait ? Voilà ce qui occasionnoit nos ris.

MAIS c'est trop laisser en suspens un Lecteur impatient.

Dès

Dès que nous fûmes arrivés au Pont-aux-Dames, je fis demander Madame l'Abbesse. Il étoit à peine six heures. Elle fut fort surprise de nous voir si matin. Après les premiers complimens, je tirai un ordre de Mr. l'Evêque de Meaux de ma poche, & je le lui montrai. Elle en parut d'abord surprise ; mais lorsque je lui eus dit quatre mots à ce sujet, elle se mit à sourire, en disant qu'on étoit bien heureuse d'être de mes Amies, & que je ne ressemblois pas à ces gens qui les oublient dès qu'ils ne les voient plus.

En achevant ces mots, elle tira le cordon d'une sonnette, & lorsqu'une Religieuse eut paru, elle la pria d'aller avertir Me. de Ste. Cecile qu'on la demandoit à son Parloir, en défendant qu'on lui dît que j'y étois. Cette chere Amie, en entrant, pensa se trouver mal, & eut à peine

ne la force de venir jusqu'à nous. Lorsqu'elle fut remise, les larmes lui vinrent aux yeux, & elle me serra étroitement le bout des doigts, que je lui avois passés au travers la grille. Elle m'avoit écrit à Paris que depuis mon absence, le Couvent lui étoit devenu insupportable, & que si je ne parvenois pas à l'en tirer, au moins pour quelque tems, elle y mourroit infailliblement. En effet, je la trouvais extraordinairement changée. Qu'on juge, après cela, du ravissement qu'elle ressentit, lorsque l'Abbesse lui montra la permission de l'Evêque, qui vouloit bien, à cause du mauvais état de sa santé, qu'elle fût passer un an avec Me. de Courval sa Parente; c'étoient les termes & le prétexte. Il fallut qu'elle se rassît pour respirer, tant elle étoit contente. Heureusement qu'un reproche délicat de la part de sa Supérieure fit un contras-

traste qui l'empêcha de se trop livrer à sa joye. Elle répondit en fille d'esprit, & pour ne point trop me faire attendre, parce que je lui avois fait comprendre qu'on ignoroit la démarche que je venois de faire, elle se leva & fut mettre ordre aux apprêts de son départ.

UNE heure après, elle me fit dire d'aller à la clôture la prendre. Elle me sauta au cou, dès qu'elle fut ouverte. Elle étoit suivie de Junie, c'étoit le nom de sa Fille, qui passoit pour sa Nièce. J'étois convenue de l'emmenner avec sa Tante. Je la trouvai jolie comme un Ange. Effectivement plus disposée pour le Monde que pour le Cloître, à peine eûmes-nous tourné le dos au Couvent, qu'il n'y eut pas de saillies qu'elle ne nous dît à ce sujet. La Tante avoit beau vouloir l'en empêcher, elle y revenoit toujours, & avec des plaisanteries sur le

Part. IV.

G

cha-

chapitre de Mere celle-ci & de Mere celle-là, qui nous fit rire, on ne peut pas davantage. Pour mon Oncle, il s'en tenoit les côtés, & pendant tout le reste du voyage, il la garda sur ses genoux, & la caressa beaucoup.

A une portée de pistolet de la terre de Mr. de Forcel, qui étoit devenue la mienne, nous reconnûmes Villenemours, qui chassoit aux environs, en attendant que je fusse levée, & qu'il pût me voir; car il étoit encore dans la bonne foi. Je me fis un plaisir de lui faire une malice; je priai mon Oncle de s'asseoir dans le bas du carrosse, afin qu'il ne pût être vu, & je m'étais à côté de Ste. Cecile, après avoir fait dire au Cocher de passer devant la porte de la maison, comme s'il continuoît son chemin pour Paris, en cas que Mr. de Villenemours nous suivît. Je ne doutois pas que
dès

dès qu'il entreverroit notre carrosse, sa curiosité ne le fît avancer vers le chemin pour nous voir passer, comme cela étoit naturel. Il n'y manqua pas : à dix pas il montra de la surprise, mais ayant jeté apparemment les yeux sur la Religieuse & sur la petite fille, il crut sans doute s'être trompé, & reprit son état naturel. Lorsque le carrosse fut à la veille de passer devant lui, je me tournai de son côté, & jettai les yeux sur lui d'une manière indifférente, comme quand la simple curiosité fait regarder un passant. Il ouvrit la bouche pour parler, frappé sans doute de ma vûe; mais le peu d'apparence qu'il y avoit que je fusse en campagne si matin, & sur-tout cette Religieuse & cette petite fille lui couperent encore la parole. Cependant intéressé par cette ressemblance avec moi, il doubla son pas, & suivit le carrosse, en ne me per-

dant pas de vûe. Quelle que fût l'envie que j'avois de rire, je me mordis les lèvres , & je me retins; je voulois jouir de la surprise entière. Il m'est impossible de dépeindre l'attitude où il fut, lorsque le carosse passa. Il avoit le corps placé comme quand on veut courir , & resta dans sa place; ses bras étoient tendus , & son air sembloit vouloir dire ; Ce n'est pas là votre chemin, arrêtez.

ON me dira que la chose n'est point vraisemblable, qu'il devoit avoir reconnu d'abord le carosse & le Laquais qui étoit derrière: cela est vrai; mais il ne vit rien de tout cela. D'ailleurs Mr. de Forcel, qui aimoit ses chevaux, étoit venu en remise selon sa coutume. Mon coup d'œil avec cela fit sans doute le miracle. Quoi qu'il en soit, je serois bien bonne de vouloir garantir les faits que je rap-
por-

porte ; n'y a-t-il pas dans la vie mille choses qui sont, & qui ne sont pas vraisemblables ? Si je voulois le prouver, je ne finirois pas. J'ai des choses plus importantes à dire, il en faut venir à la conclusion.

J'eus pitié de l'inquiétude de Villenemours, & je la fis cesser. Je fis signe au Cocher de retourner, & cette conduite dévoila l'énigme. Villenemours ne fit qu'un saut pour s'accrocher à la portière, & me dit que j'étois bien cruelle de lui jouer tant de tours ; qu'il avoit été fort heureux d'ignorer mon escapade, c'est ainsi qu'il nomma mon voyage ; que sans cela, il courroit peut-être actuellement les champs.

J'ENTRAI chez ma Mere, qui venoit de s'éveiller, pour la prévenir sur l'arrivée de Ste. Cecile. Elle fut aussi surprise que mon Amant l'avoit été, &

G 3. com-

152 LES MEMOIRES DE &c.

vies d'un bonheur aussi parfait
que celui dont je jouis actuel-
lement.

F I N

De la IV. & dernière Partie.

CA-

CATALOGUE
D E S
LIVRES,
Publiés par
MR. LE CHEVALIER
D E
MOUHY.

L'*Histoire, ou les Mémoires de
Mr. le Marquis de Fieux,*
in 12. 4 Parties.

*La Païsanne parvenue, ou les
Mémoires de Madame la Mar-
quise L. V. in 12. 12. Par-
ties.*

*Les Mémoires du Comte D. B.
avant son retour à Dieu, fondés
sur l'expérience des Vanités du
Monde, in 12. 4 Parties.*

*Démélé, survenu à la sortie de
l'Q.*

CATALOGUE

l'Opera, entre le Païsan parvenu & la Païfanne parvenu
Brochure. in 12.

Les Nouveaux Motifs de Conversion, à l'usage des gens du Monde, avec des Stances Chrétiennes, in 12. Brochure.

La Vie de Chimene de Spinelli, in 12. 4 Parties.

La Mouche, ou les Aventures de Mr. Bigand, in 12. 4 Tomes, 8. Parties.

Lamekis, ou les Aventures extraordinaires d'un Egyptien dans la terre intérieure, avec la découverte de l'Isle des Silphides, in 12. 8. Parties.

Le Masque de Fer, ou les Aventures du Pere & du Fils, in 12. 6 Parties.

Les Mémoires de Madame la Marquise de Villenemours, par Madame DE MOUHY, in 12.

Les Mémoires d'une Fille de Qualité, qui ne s'est pas retirée du Monde, in 12. 12. Parties.

Pa.

70714285

THE

3



